Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavionsis

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/uvresdejeanracin03raci

ŒUVRES

DE

JEAN RACINE.

Cet ouvrage se vend à Paris, chez POUGIN, Imprimeur-Libraire, rue des Pères, N°. 9.

ŒUVRES

DE

JEAN RACINE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

PAR M. LUNEAU DE BOISJERMAIN.

TOME III.

SECONDE EDITION.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE POUGIN.

1796, *an* 4ème

BIBLIOTHECA

PQ
1885
1796
v.3
calf. spec

TOME III.

Page 84, ligne 12, obstables; *lisez* : obstacles.

Page 137, ligne 20, *soit;* lisez : *sois.*

Page 170, ligne 19, veut ; *lisez :* veux.

Page 219, ligne 25, jugent; *lisez :* juge.

Fin de l'Errata.

H. Gravelot inv. *A. J. Dudos Sculp*

BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE.

1670.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

Un souverain qui, par les lois de son pays, est forcé de se séparer de sa maîtresse qu'il a promis d'épouser : voilà le sujet de Bérénice; il n'y a qu'un seul mot à dire, et la pièce peut être finie dès la première scène. Si Racine avoit choisi de lui-même un pareil sujet, Boileau auroit eu raison de s'opposer à son entreprise; mais une princesse illustre, belle-sœur de Louis XIV, parut desirer que Racine fît une tragédie sur les *adieux de Titus et de Bérénice*. Il y consentit en courtisan, et il se tira de ce labyrinthe avec le fil d'Ariane. Henriette d'Angleterre avoit fait de même inviter Corneille, par le marquis de Dangeau, de travailler sur le même sujet. Cette princesse se flattoit de voir dans ces deux pièces le développement des sentimens qu'elle et Louis XIV avoient eus l'un pour l'autre. Corneille s'engagea aussi imprudemment que Racine, mais il se présenta à ce combat avec bien moins d'avantage que lui.

Les deux pièces parurent ensemble en 1670. Celle de Racine fut jouée le 21 novembre, sur le

théâtre de l'hôtel de Bourgogne, et celle de Corneille le 28 du même mois sur le théâtre du Palais-Royal. *Tite et Bérénice*, qui tomba, n'essuya presque point de critiques. Bérénice, qui eut trente représentations, en fut assaillie de tous côtés. L'abbé de Villars sur-tout, auteur du comte de Gabalis, les critiqua l'une et l'autre sans aucun ménagement. C'est là cette critique dont Racine parle dans sa préface avec tant de mépris; peut-être auroit-il mieux fait de n'en rien dire. Subligny, qui s'étoit déchaîné contre Andromaque, prit en cette occasion la défense de Racine, et répondit aux critiques outrées de l'abbé de Villars.

Nous ne parlerons point ici de la pièce de Corneille: elle ne peut entrer en comparaison avec celle de Racine. Corneille oppose Titus à son frère Domitien, et Bérénice à Domitie, sa rivale. Mais l'intrigue qui lie ces quatre personnages est si froide et si bisarre, qu'on ne sait *quels amans choisiront les deux maîtresses*, *ni quelles maîtresses choisiront les deux amans*, parce qu'ils ont l'air, les uns et les autres, de ne savoir ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils desirent, et qu'on a eu raison de dire qu'*un coup de dez pouvoit les accorder tous quatre*. Lorsque Corneille n'étoit point soutenu par la grandeur du sujet, ou par la force d'une passion vraiment

tragique, comme dans le Cid, il ne pouvoit pas réussir, comme Racine, dans un sujet où il ne falloit que le style le plus élégant, le plus châtié, le plus simple et le plus harmonieux. La plus sanglante critique qu'on ait jamais pu faire de l'ouvrage de Corneille, c'est la pièce de Racine. Bérénice, dit M. de Fontenelle, fut *un duel* dont la victoire demeura *au plus jeune*.

Le succès qu'eut la pièce de Racine ne put pas effacer dans son esprit le chagrin qu'il éprouva à la représentation d'une misérable parodie des Italiens, à laquelle il assista; mais il fut encore plus sensible au mot de Chapelle. Pendant que tous ses amis vantoient l'art avec lequel il avoit traité un sujet aussi simple, Chapelle gardoit le silence. Racine lui dit : *Avouez-moi en ami votre sentiment, que pensez-vous de Bérénice? Ce que j'en pense*, répondit Chapelle? *Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie.* Comment Racine a-t'il pu s'affliger d'une plaisanterie pareille? Mais il portoit la sensibilité jusqu'à la foiblesse.

Un des effets le plus bisarre des caprices du public, la plus forte preuve de l'inconstance de ses jugemens, c'est Britannicus, qui ne réussit point dans sa nouveauté, et que maintenant on revoit souvent au théâtre; c'est Bérénice, dont le succès

fut d'abord si prodigieux, et dont les représentations sont actuellement si négligées.

M. de Voltaire, dans ses commentaires sur Corneille, a fait des observations sur la Bérénice de Racine. Nous aurions desiré pouvoir en enrichir cette édition; mais nous avons pensé qu'il valoit mieux glaner après lui, que de nous parer du fruit de ses travaux.

XIPHILINUS

EX DIONE

IN VESPASIANO,

GUILLELMO BLANCO, INTERPRETE.

Per id tempus Berenice maximè florebat, ob eamque causam, cum Agrippâ fratre, Romam venit. Is prœtoriis honoribus auctus est; ipsa habitavit in palatio, cœpitque cum Tito coïre. Spes erat eam Tito nuptum iri; jam enim omnia, ut si esset uxor, gerebat. Sed Titus, cùm intelligeret Populum Romanum id molestè ferre, eam repudiavit, præsertim quòd de iis rebus magni rumores perferrentur.

SUETONIUS, in Tito, cap. 7.

Suspecta..... nec minùs libido propter exoletorum et spadonum greges, propterque insignem reginæ Berenices amorem, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur.

Idem, ibid.

Berenicen statim ab urbe dimisit, invitus invitam.

A MONSEIGNEUR

COLBERT,

Secrétaire d'état, contrôleur général des finances, surintendant des bâtimens, grand trésorier des ordres du roi, marquis de Seignelay, *etc.*

MONSEIGNEUR,

Quelque juste défiance que j'aie de moi-même et de mes ouvrages, j'ose espérer que vous ne condamnerez pas la liberté que je prends de vous dédier cette tragédie. Vous ne l'avez pas jugée tout à fait indigne de votre approbation. Mais ce qui fait son plus grand mérite auprès de vous,

c'est, MONSEIGNEUR, *que vous avez été témoin du bonheur qu'elle a eu de ne pas déplaire à sa majesté.*

L'on sait que les moindres choses vous deviennent considérables, pour peu qu'elles puissent servir ou à sa gloire ou à son plaisir; et c'est ce qui fait qu'au milieu de tant d'importantes occupations, où le zèle de votre prince et le bien public vous tiennent continuellement attaché, vous ne dédaignez pas quelquefois de descendre jusqu'à nous, pour nous demander compte de notre loisir.

J'aurois ici une belle occasion de m'étendre sur vos louanges, si vous me permettiez de vous louer. Et que ne dirois-je point de tant de rares qualités qui vous ont attiré l'admiration de toute la France; de cette pénétration à laquelle rien n'échappe; de cet esprit vaste qui embrasse, qui exécute tout à la fois tant de grandes choses; de cette ame que rien n'étonne, que rien ne fatigue!

Mais, MONSEIGNEUR, *il faut être plus retenu à vous parler de vous-même, et je craindrois de m'exposer, par un éloge importun, à vous faire repentir de l'attention favorable dont vous m'avez honoré; il vaut mieux que je songe*

à la mériter par quelques nouveaux ouvrages : aussi bien c'est le plus agréable remercîment qu'on vous puisse faire. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

RACINE.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

TITUS, reginam Berenicen, *cui etiam nuptias pollicitus ferebatur..... statim ab urbe dimisit, invitus invitam.*

C'est-à-dire, que Titus, « qui aimoit passionné-» ment Bérénice, et qui même, à ce qu'on croyoit, » lui avoit promis de l'épouser, la renvoya de Rome, » malgré lui et malgré elle », dès les premiers jours de son empire. Cette action est très-fameuse dans l'histoire; et je l'ai trouvée très-propre pour le théâtre, par la violence des passions qu'elle y pouvoit exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les poëtes que la séparation d'Énée et de Didon dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pu fournir assez de matière pour tout un chant d'un poëme héroïque, où l'action dure plusieurs jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures? Il est vrai que je n'ai point poussé Bérénice jusqu'à se tuer, comme Didon, parce que Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagemens que Didon avoit avec Énée, elle n'est pas obligée, comme elle, de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle dit à Titus, et l'effort qu'elle se fait pour s'en séparer, n'est pas le moins tragique de la pièce; et j'ose dire qu'il renouvelle assez bien

dans le cœur des spectateurs l'émotion que le reste y avoit pu exciter. Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie ; il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs en soient héroïques, que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie.

Je crus que je pourrois rencontrer toutes ces parties dans mon sujet ; mais ce qui m'en plut davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avoit long-tems que je voulois essayer si je pourrois faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens ; car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissés : « Que ce que vous » ferez, dit Horace, soit toujours simple et ne soit » qu'un. » Ils ont admiré l'Ajax de Sophocle, qui n'est autre chose qu'Ajax qui se tue de regret, à cause de la fureur où il étoit tombé après le refus qu'on lui avoit fait des armes d'Achille. Ils ont admiré Philoctète, dont tout le sujet est Ulysse qui vient pour surprendre les flèches d'Hercule. L'Œdipe même, quoique tout plein de reconnoissances, est moins chargé de matière que la plus simple tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partisans de Térence, qui l'élèvent avec raison au-dessus de tous les poëtes comiques pour l'élégance de sa diction et pour la vraisemblance de ses mœurs, ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur lui, par la simplicité qui est dans la plupart des sujets de Plaute ; et c'est sans doute cette simplicité merveilleuse qui a attiré à ce

dernier toutes les louanges que les anciens lui ont données. Combien Ménandre étoit-il encore plus simple, puisque Térence est obligé de prendre deux comédies de ce poëte pour en faire une des siennes ?

Et il ne faut point croire que cette règle ne soit fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite ; il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la tragédie. Et quelle vraisemblance y a-t'il qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourroient à peine arriver en plusieurs semaines ? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidens a toujours été le refuge des poëtes qui ne sentoient dans leur génie ni assez d'abondance, ni assez de force pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentimens, et de l'élégance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon ouvrage ; mais aussi je ne puis croire que le public me sache mauvais gré de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée de tant de larmes, et dont la trentième représentation a été aussi suivie que la première.

Ce n'est pas que quelques personnes ne m'aient reproché cette même simplicité que j'avois recherchée avec tant de soin. Ils ont cru qu'une tragédie, qui étoit si peu chargée d'intrigues, ne pouvoit être selon les règles du théâtre. Je m'informai s'ils se plaignoient qu'elle les eût ennuyés ; on me dit qu'ils avouoient tous

qu'elle n'ennuyoit point, qu'elle les touchoit même en plusieurs endroits, et qu'ils la verroient encore avec plaisir. Que veulent-ils davantage? Je les conjure d'avoir assez bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'une pièce qui les touche, et qui leur donne du plaisir, puisse être absolument contre les règles. La principale règle est de plaire et de toucher; toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première; mais toutes ces règles sont d'un long détail, dont je ne leur conseille pas de s'embarrasser: ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils se reposent sur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultés de la poétique d'Aristote; qu'ils se réservent le plaisir de pleurer et d'être attendris, et qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un musicien disoit à Philippe, roi de Macédoine, qui prétendoit qu'une chanson n'étoit pas selon les règles: « A Dieu ne plaise, seigneur, que » vous soyez jamais si malheureux que de savoir ces » choses-là mieux que moi »!

Voilà tout ce que j'ai à dire à ces personnes à qui je ferai toujours gloire de plaire; car pour le libelle que l'on a fait contre moi, je crois que les lecteurs me dispenseront volontiers d'y répondre. Et que répondrois-je à un homme qui ne pense rien, et qui ne sait pas même construire ce qu'il pense? Il parle de protase comme s'il entendoit ce mot, et veut que cette première des quatre parties de la tragédie soit toujours la plus proche de la dernière, qui est la catastrophe. Il se plaint que la trop grande connoissance des règles l'empêche de se divertir à la comédie. Certai-

nement, si l'on en juge par sa dissertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paroît bien qu'il n'a jamais lu Sophocle, qu'il loue très-injustement d'*une grande multiplicité d'incidens ;* et qu'il n'a même jamais rien lu de la poétique que dans quelques préfaces de tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas savoir les règles du théâtre, puisque, heureusement pour le public, il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas, c'est de savoir si peu les règles de la bonne plaisanterie, lui qui ne veut pas dire un mot sans plaisanter. Croit-il réjouir beaucoup les honnêtes gens par ces *hélas de poches*, ces *mesdemoiselles mes règles*, et quantité d'autres basses affectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons auteurs, s'il se mêle jamais de les lire ?

Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés, qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse, pour l'attaquer, non point par jalousie, car sur quel fondement seroient-ils jaloux ? mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre, et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auroient laissés toute leur vie.

ACTEURS.

TITUS, empereur de Rome.

BÉRÉNICE, reine de Palestine.

ANTIOCHUS, roi de Comagène.

PAULIN, confident de Titus.

ARSACE, confident d'Antiochus.

PHÉNICE, confidente de Bérénice.

RUTILE, Romain.

Suite de Titus.

La scène est à Rome, dans un cabinet qui est entre l'appartement de Titus et celui de Bérénice.

BÉRÉNICE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Arrêtons un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet, superbe et solitaire,
Des secrets de Titus est le dépositaire.
C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour, (1)
Lorsqu'il vient à la reine expliquer son amour.
De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la reine.
Va chez elle. Dis-lui, qu'importun à regret,
J'ose lui demander un entretien secret.

(1) *C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour*, etc.

Il n'est pas possible de mieux désigner le lieu de la scène. Antiochus, en indiquant à son confident le chemin qui le conduira chez la reine, apprend au spectateur la disposition de l'endroit où se passera l'action.

ARSACE.

Vous, seigneur, importun (1)? Vous, cet ami fidelle,
Qu'un soin si généreux intéresse pour elle?
Vous, cet Antiochus, son amant autrefois?
Vous, que l'orient compte entre ses plus grands rois?
Quoi! déjà de Titus épouse en espérance, (2)
Ce rang entr'elle et vous met-il tant de distance?

ANTIOCHUS.

Va, dis-je; et, sans vouloir te charger d'autres soins,
Vois si je puis bientôt lui parler sans témoins.

---

(1) *Vous, seigneur, importun?* etc.
Vous, cet Antiochus, son amant autrefois? etc.
On voit ici avec quel art Racine fait connoître Antiochus; non seulement le spectateur est instruit de son nom, mais il apprend aussi qu'il étoit jadis l'*amant* de Bérénice, et qu'il est *un des rois de l'orient.*

(2) *Quoi! déjà de Titus épouse en espérance,*
Cette figure est remarquable; Rousseau l'a imitée dans une de ses plus belles odes :

Et déjà son orgueil, plein de cette assurance,
Renverse en espérance
Le siége de l'empire et celui de la foi.
Liv. III, ode IV.

SCÈNE II.

ANTIOCHUS, *seul.*

Hé bien, Antiochus, es-tu toujours le même ?
Pourrai-je, sans trembler, lui dire, je vous aime ?
Mais quoi ! déjà je tremble, et mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité !
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance ;
Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tû cinq ans ; et, jusques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la destine,
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine ?
Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment (1)
Pour me venir encor déclarer son amant ?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?
Ah ! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire.
Retirons-nous, sortons ; et, sans nous découvrir,
Allons, loin de ses yeux, l'oublier, ou mourir.

(1) *Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment*
Pour me venir encor déclarer son amant ?

Ces vers sont la critique de ce monologue. Les critiques ont reproché à Racine qu'Antiochus choisissoit mal son tems *pour venir déclarer son amour ;* mais il nous semble très-naturel qu'un homme, qui pendant *cinq ans* a caché ses feux *sous le voile de l'amitié*, risque tout lorsqu'il voit sa conquête prête à lui échapper.

Hé quoi ! souffrir toujours un tourment qu'elle ignore !
Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore !
Quoi, même en la perdant, redouter son courroux !
Belle reine, et pourquoi vous offenseriez-vous ?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'empire ?
Que vous m'aimiez ? Hélas ! je ne viens que vous dire
Qu'après m'être long-tems flatté que mon rival
Trouveroit à ses vœux quelqu'obstacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue constance,
Après cinq ans d'amour et d'espoir superflus,
Je pars, fidèle encor, quand je n'espère plus.
Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre. (1)
Quoi qu'il en soit, parlons, c'est assez nous contraindre.
Et que peut craindre, hélas ! un amant sans espoir,
Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir ?

---

(1) *Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.*
On lisoit d'abord :
« Non ; loin de s'offenser, elle pourra me plaindre. »

SCÈNE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARSACE, entrerons-nous ?

ARSACE.

Seigneur, j'ai vu la reine.
Mais, pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur,
Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.
Titus, après huit jours d'une retraite austère,
Cesse enfin de pleurer Vespasien son père.
Cet amant se redonne aux soins de son amour;
Et si j'en crois, seigneur, l'entretien de la cour,
Peut-être avant la nuit, l'heureuse Bérénice
Change le nom de reine au nom d'impératrice. (1)

ANTIOCHUS.

Hélas!

(1) *Peut-être avant la nuit, l'heureuse Bérénice*
Change le nom de reine au nom d'impératrice.

On ne dit point *changer au*, mais *changer en*. La vraie phrase en prose seroit : *changer le nom de reine* en celui *d'impératrice*. Le seul cas où l'on dise *changer au*, c'est dans cette phrase proverbiale, *changer du blanc au noir*; et dans cette phrase mystique, *le vin est changé au sang, le pain est changé au corps*, etc.

ARSACE.

Quoi ! ce discours pourroit-il vous troubler ?

ANTIOCHUS.

Ainsi donc, sans témoins je ne lui puis parler ?

ARSACE.

Vous la verrez, seigneur : Bérénice est instruite
Que vous voulez ici la voir seule, et sans suite.
La reine, d'un regard, a daigné m'avertir
Qu'à votre empressement elle alloit consentir.
Et, sans doute, elle attend le moment favorable
Pour disparoître aux yeux d'une cour qui l'accable. (1)

ANTIOCHUS.

Il suffit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importans dont je t'avois chargé ?

ARSACE.

Seigneur, vous connoissez ma prompte obéissance.
Des vaisseaux dans Ostie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de momens en momens,
N'attendent, pour partir, que vos commandemens.
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène ? (2)

---

(1) *Pour disparoître aux yeux d'une cour qui l'accable.*

VARIANTE.

« De disparoître aux yeux d'une cour qui l'accable. »

(2) *Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène ?*

Si cette expression, *votre Comagéne*, n'est point vicieuse, elle n'est pas au moins agréable. On ne diroit point aujourd'hui, *mais qui renvoyez-vous dans votre France, votre Prusse, votre Angleterre*, etc.

ANTIOCHUS.

Arsace, il faut partir quand j'aurai vu la reine.

ARSACE.

Qui doit partir ?

ANTIOCHUS.

Moi.

ARSACE.

Vous ?

ANTIOCHUS.

En sortant du palais,
Je sors de Rome, Arsace, et j'en sors pour jamais.

ARSACE.

Je suis surpris, sans doute, et c'est avec justice.
Quoi ! depuis si long-tems la reine Bérénice
Vous arrache, seigneur, du sein de vos états ;
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas ;
Et lorsque cette reine, assurant sa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illustre fête,
Quand l'amoureux Titus, devenant son époux,
Lui préparé un éclat qui rejaillit sur vous...

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse la jouir de sa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE.

Je vous entends, seigneur. Ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés.
L'inimitié succède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS.

Non, Arsace, jamais je ne l'ai moins haïe. (1)

ARSACE.

Quoi donc! de sa grandeur déjà trop prévenu,
Le nouvel empereur vous a-t'il méconnu ?
Quelque pressentiment de son indifférence
Vous fait-il, loin de Rome, éviter sa présence ?

ANTIOCHUS.

Titus n'a point, pour moi, paru se démentir ;
J'aurois tort de me plaindre.

ARSACE.

Et pourquoi donc partir ?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même ?
Le ciel met sur le trône un prince qui vous aime,
Un prince qui, jadis témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire et la mort sur ses pas ;
Et de qui la valeur, par vos soins secondée,
Mit enfin sous le joug la rebelle Judée.
Il se souvient du jour illustre et douloureux
Qui décida du sort d'un long siége douteux.

---

(1) *Non, Arsace, jamais je ne l'ai moins haïe.*

Ici l'adresse du poëte paroît un peu trop à découvert ; on sent bien que c'est pour allonger la matière qu'Antiochus répond toujours de manière à ne point satisfaire la curiosité d'Arsace. Mais est-il bien vraisemblable qu'Arsace ne devine pas le sujet du départ précipité d'Antiochus ? A-t'il pu, pendant *cinq* années, ignorer la passion de son maître ?

Sur leur triple rempart les ennemis tranquilles
Contemploient, sans péril, nos assauts inutiles.
Le bélier impuissant les menaçoit en vain.
Vous seul, seigneur, vous seul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort jusques sur leurs murailles.
Ce jour presque éclaira vos propres funérailles ;
Titus vous embrassa mourant entre mes bras ;
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas. (1)
Voici le tems, seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vu répandre.
Si, pressé du desir de revoir vos états,
Vous vous lassez de vivre où vous ne régnez pas ;
Faut-il que sans honneur l'Euphrate vous revoie ?
Attendez, pour partir, que César vous renvoie
Triomphant, et chargé des titres souverains
Qu'ajoute encore aux rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, seigneur, changer votre entreprise ?
Vous ne répondez point.

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je dise ?
J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE.

Hé bien, seigneur ?

---

(1) *Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.*

Sans ce style enchanteur, le rôle d'Antiochus ne seroit pas supportable ; les sentimens qu'on lui prête, les couleurs dont il est peint, font qu'on s'intéresse à lui, malgré la foiblesse de son rôle.

ANTIOCHUS.

Son sort décidera du mien.

ARSACE.

Comment ?

ANTIOCHUS.

Sur son hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si sa bouche s'accorde avec la voix publique,
S'il est vrai qu'on l'élève au trône des Césars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouse, je pars.

ARSACE.

Mais qui rend à vos yeux cet hymen si funeste ?

ANTIOCHUS.

Quand nous serons partis, je te dirai le reste.

ARSACE.

Dans quel trouble, seigneur, jetez-vous mon esprit !

ANTIOCHUS.

La reine vient. Adieu. Fais tout ce que j'ai dit.

SCÈNE IV.

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Enfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune.
Je fuis de leurs respects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.

Il ne faut point mentir : (1) ma juste impatience
Vous accusoit déjà de quelque négligence.
Quoi ! cet Antiochus, disois-je, dont les soins
Ont eu tout l'orient et Rome pour témoins ;
Lui, que j'ai vu toujours, constant dans mes traverses,
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses ;
Aujourd'hui que le ciel semble me présager
Un honneur qu'avec lui je prétends partager, (2)
Ce même Antiochus, se cachant à ma vue,
Me laisse à la merci d'une foule inconnue.

ANTIOCHUS.

Il est donc vrai, madame ? Et, selon ce discours,
L'hymen va succéder à vos longues amours !

BÉRÉNICE.

Seigneur, je vous veux bien confier mes alarmes.
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes.
Ce long deuil, que Titus imposoit à sa cour,
Avoit même en secret suspendu son amour.
Il n'avoit plus pour moi cette ardeur assidue,
Lorsqu'il passoit les jours, attaché sur ma vue.
Muet, chargé de soins, et les larmes aux yeux,
Il ne me laissoit plus que de tristes adieux.

---

(1) *Il ne faut point mentir : ma juste impatience,*
Il ne faut point mentir, expression familière.

(2) *Aujourd'hui que le ciel semble me présager*
Un honneur qu'avec lui je prétends partager,
On lit dans plusieurs éditions :
« Aujourd'hui que le ciel semble me présager
» Un honneur qu'avec vous je prétends partager. »

Jugez de ma douleur, moi, dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même;
Moi qui, loin des grandeurs dont il est revêtu,
Aurois choisi son cœur, et cherché sa vertu.
Lorsque, pour seconder ses soins religieux,
Le sénat a placé son père entre les dieux. (1)
De ce juste devoir sa piété contente,
A fait place, seigneur, aux soins de son amante.
Et, même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,
Il est dans le sénat, par son ordre assemblé.
Là, de la Palestine il étend la frontière,
Il y joint l'Arabie et la Syrie entière;
Et, si de ses amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ses sermens redoublés mille fois,
Il va sur tant d'états couronner Bérénice, (2)
Pour joindre à plus de noms celui d'impératrice.
Il m'en viendra lui-même assurer en ce lieu.

---

(1) *Le sénat a placé son père entre les dieux.*

Les dieux de Titus n'étoient point *les dieux* de Bérénice; le poëte a voulu par-là faire oublier qu'elle étoit Juive. Peut-être auroit-il été plus exact de dire :

« Le sénat a placé son père entre ses dieux. »

(2) *Il va sur tant d'états couronner Bérénice,*
Pour joindre à plus de noms celui d'impératrice.

L'abbé Dubos reproche à Racine d'être en contradiction avec l'histoire; il dit que Bérénice n'avoit ni principauté ni royaume. Les poëtes n'ont égard qu'à la vraisemblance; pourvu qu'ils touchent, qu'ils intéressent, leur but est rempli : en exiger davantage, c'est ne pas connoître la poésie.

ANTIOCHUS.

Et je viens donc vous dire un éternel adieu.

BÉRÉNICE.

Que dites-vous? Ah, ciel! Quel adieu! Quel langage!
Prince, vous vous troublez et changez de visage? (1)

ANTIOCHUS.

Madame, il faut partir.

BÉRÉNICE.

Quoi! ne puis-je savoir
Quel sujet.....

ANTIOCHUS, *à part.*

Il falloit partir sans la revoir.

BÉRÉNICE.

Que craignez-vous? Parlez; c'est trop long-tems se taire. (2)
Seigneur, de ce départ quel est donc le mystère?

ANTIOCHUS.

Au moins, souvenez-vous que je cède à vos lois,

---

(1) *Prince, vous vous troublez et changez de visage?*
Racine a fait usage de ce vers dans Mithridate :

Seigneur, vous vous troublez et changez de visage.

Acte IV. scène v.

Mais il fait, dans cette dernière pièce, un effet bien plus grand, parce qu'il est placé dans une situation plus embarrassante.

(2) *Que craignez-vous? Parlez; c'est trop long-tems se taire.*

VARIANTE.

« Au nom des dieux, parlez; c'est trop long-tems se taire. »

Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.
Si, dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.
J'aimai, j'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère;
Il vous parla pour moi. Peut-être, sans colère,
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut;
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, et vous plut. (1)
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit. Le triste Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt, de mon malheur interprète sévère,
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputai long-tems, je fis parler mes yeux;
Mes pleurs et mes soupirs vous suivoient en tous lieux.
Enfin votre rigueur emporta la balance;
Vous sûtes m'imposer l'exil ou le silence;
Il fallut le promettre, et même le jurer.
Mais, puisqu'en ce moment j'ose me déclarer,
Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,
Mon cœur faisoit serment de vous aimer sans cesse.

---

(1) *Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, et vous plut.* Imitation du mot fameux de César : *veni, vidi, vici.* C'est encore une imitation du vers de Virgile :

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.

et du passage de l'anthologie :

Je la vis, je l'aimai, lui plus, et fus heureux.

BÉRÉNICE.

Ah! que me dites-vous?

ANTIOCHUS.

Je me suis tû cinq ans,
Madame, et vais encor me taire plus long-tems.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes;
J'espérai de verser mon sang après mes larmes; (1)
Ou qu'au moins, jusqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourroit parler, au défaut de ma voix.
Le ciel sembla promettre une fin à ma peine;
Vous pleurâtes ma mort, hélas! trop peu certaine.
Inutiles périls! quelle étoit mon erreur!
La valeur de Titus surpassoit ma fureur.
Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde:
Quoiqu'attendu, madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
Il sembloit à lui seul appeler tous les coups;
Tandis que, sans espoir, haï, lassé de vivre, (2)
Son malheureux rival ne sembloit que le suivre.
Je vois que vôtre cœur m'applaudit en secret;
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret;

---

(1) *J'espérai de verser mon sang après mes larmes;*
Il y a dans quelques éditions :
« J'espérai d'y verser mon sang après mes larmes. »

(2) *Tandis que, sans espoir, haï; lassé de vivre,*
Antiochus se croit haï, parce qu'il n'est point aimé; un sentiment semblable a fourni à l'auteur de Zaïre ce beau vers :

Je me croirois haï d'être aimé foiblement.

Acte I, scène II.

Et que, trop attentive à ce récit funeste,
En faveur de Titus vous pardonnez le reste.
Enfin, après un siége aussi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs intestines;
Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines. (1)
Rome vous vit, madame, arriver avec lui.
Dans l'orient désert quel devint mon ennui! (2)
Je demeurai long-tems errant dans Césarée, (3)
Lieux charmans, où mon cœur vous avoit adorée.

---

(1) *Il dompta les mutins*, etc.
Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines.

Voilà les horreurs du siége de Jérusalem peintes en trois vers; c'est cette précision qui fait le charme de la poésie.

(2) *Dans l'orient désert quel devint mon ennui!*

Quelle épithète sublime! elle rappelle, dans un autre genre, la belle expression de Pindare, qui dit, en parlant du soleil, *qu'il change le ciel en un vaste désert.*

Ce vers exprime admirablement le vide que le départ de Bérénice laisse dans le cœur de son malheureux amant; il vaut beaucoup mieux que celui de Malherbe, qui paroît renfermer la même idée :

Et moi je ne vois rien quand je ne la vois pas.

L'inverse de la pensée de Racine se trouve dans Tibulle :

In solis tu mihi turba locis.
Les déserts avec vous me semblent habités.

(3) *Je demeurai long-tems errant dans Césarée,*
Lieux charmans, etc.

La ville de *Césarée*, dont il est ici question, étoit au pied du mont Liban, elle étoit arrosée par les deux sources dont se formoit le Jourdain.

Je

Je vous redemandois à vos tristes états ;
Je cherchois, en pleurant, les traces de vos pas.
Mais enfin, succombant à ma mélancolie,
Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le sort m'y réservoit le dernier de ses coups.
Titus, en m'embrassant, m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toujours quelque espoir flattoit mes déplaisirs ;
Rome, Vespasien traversoient vos soupirs.
Après tant de combats, Titus cédoit peut-être.
Vespasien est mort, et Titus est le maître.
Que ne fuyois-je alors ! J'ai voulu quelques jours
De son nouvel empire examiner le cours.
Mon sort est accompli. Votre gloire s'apprête.
Assez d'autres, sans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux transports viendront joindre les leurs. (1)
Pour moi, qui ne pourrois y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop constante victime,
Heureux, dans mes malheurs, d'en avoir pu, sans crime,
Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits ;
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

BÉRÉNICE.

Seigneur, je n'ai pas cru que dans une journée,
Qui doit avec César unir ma destinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.

(1) *A vos heureux transports viendront joindre les leurs.* Le dernier hémistiche de ce vers est un peu dur.

Mais de mon amitié mon silence est un gage ;
J'oublie, en sa faveur, un discours qui m'outrage ;
Je n'en ai point troublé le cours injurieux.
Je fais plus. A regret je reçois vos adieux.
Le ciel sait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
Je n'attendois que vous pour témoin de ma joie.
Avec tout l'univers j'honorois vos vertus ;
Titus vous chérissoit, vous admiriez Titus.
Cent fois je me suis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS.

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
Je fuis Titus : je fuis ce nom qui m'inquiète,
Ce nom qu'à tous momens votre bouche répète.
Que vous dirai-je enfin ? Je fuis des yeux distraits,
Qui me voyant toujours, ne me voyoient jamais. (1)
Adieu. Je vais, le cœur trop plein de votre image,
Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage.
Sur-tout, ne craignez point qu'une aveugle douleur
Remplisse l'univers du bruit de mon malheur :
Madame, le seul bruit d'une mort que j'implore,
Vous fera souvenir que je vivois encore.
Adieu.

---

(1) *Je fuis des yeux distraits,*
Qui me voyant toujours, ne me voyoient jamais.

Ce n'est pas ici un jeu de mots, c'est un sentiment exprimé de la manière la plus élégante et la plus vraie.

SCÈNE V.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

QUE je le plains! Tant de fidélité,
Madame, méritoit plus de prospérité.
Ne le plaignez-vous pas?

BÉRÉNICE.

Cette prompte retraite
Me laisse, je l'avoue, une douleur secrète.

PHÉNICE.

Je l'aurois retenu.

BÉRÉNICE.

Qui, moi? Le retenir?
J'en dois perdre plutôt jusques au souvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée?

PHÉNICE.

Titus n'a point encore expliqué sa pensée.
Rome vous voit, madame, avec des yeux jaloux;
La rigueur de ses lois m'épouvante pour vous.
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine.
Rome hait tous les rois; et Bérénice est reine.

BÉRÉNICE.

Le tems n'est plus, Phénice, où je pouvois trembler.
Titus m'aime; il peut tout, il n'a plus qu'à parler;

Il verra le sénat m'apporter ses hommages, (1)
Et le peuple, de fleurs couronner nos images.
De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur? (2)
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat;
Cette pourpre, cet or que rehaussoit sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire;
Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts,
Confondre sur lui seul leurs avides regards;
Ce port majestueux, cette douce présence.
Ciel! avec quel respect et quelle complaisance, (3)

---

(1) *Il verra le sénat m'apporter ses hommages,*
Et le peuple, de fleurs couronner nos images.
On lit dans quelques éditions :
« Tu verras le sénat m'apporter ses hommages,
» Et le peuple, de fleurs couronner ses images. »

(2) *De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?*
Louis Racine dit dans ses notes, *que l'on passoit sept jours, pendant lesquels on rendoit des honneurs à l'image de l'empereur; et le sénat, en robe de deuil, étoit au côté droit de son lit. Le huitième jour se célébroit la cérémonie de l'apothéose que décrit Hérodien, liv. IV.* Mais Hérodien entre dans des détails convenables à un historien, au lieu que cette description est dans la bouche d'une femme passionnée, qui, parmi toute cette pompe, ne voit et ne remarque que son amant.

(3) *Ciel! avec quel respect et quelle complaisance,*

VARIANTE.

« Dieux! avec quel respect et quelle complaisance. »

Tous les cœurs, en secret, l'assuroient de leur foi?
Parle; peut-on le voir sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître?
Mais, Phénice, où m'emporte un souvenir charmant!
Cependant Rome entière, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus; et, par des sacrifices,
De son règne naissant consacre les prémices. (1)
Que tardons-nous? Allons, pour son empire heureux,
Au ciel qui le protège offrir aussi nos vœux. (2)
Aussitôt, sans l'attendre, et sans être attendue,
Je reviens le chercher; et, dans cette entrevue,
Dire tout ce qu'aux cœurs, l'un de l'autre contens,
Inspirent des transports retenus si long-tems. (3)

---

(1) *De son règne naissant consacre les prémices.*
On lit dans quelques éditions :
« De son règne naissant célèbre les prémices. »

(2) *Que tardons-nous? Allons, pour son empire heureux;*
Au ciel qui le protège offrir aussi nos vœux.

VARIANTE.

« Je prétends quelque part à des souhaits si doux,
» Phénice; allons nous joindre aux vœux qu'on fait pour nous. »

(3) *Inspirent des transports retenus si long-tems.*
Cet acte est un peu vide; il ne se soutient que par la beauté des détails; mais le sujet est si mince, qu'il falloit avoir tout l'art de Racine pour en tirer un parti si avantageux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TITUS, PAULIN, *Suite.*

TITUS.

A-t'on vu de ma part le roi de Comagène ?
Sait-il que je l'attends ?

PAULIN.

J'ai couru chez la reine ; (1)
Dans son appartement ce prince avoit paru ;
Il en étoit sorti, lorsque j'y suis couru. (2)

---

(1) *J'ai couru chez la reine ;*

J'ai couru est plutôt mis ici pour marquer l'empressement avec lequel Paulin exécute les ordres de Titus, que pour désigner la nécessité qu'il y a d'aller vîte.

(2) *Il en étoit sorti, lorsque j'y suis couru.*

J'y suis couru est un solécisme.

Je doute fort, dit M. l'abbé d'Olivet, *qu'il en soit du simple* courir, *comme de son composé* accourir. *On dit indifféremment* j'ai accouru, *et* je suis accouru ; *mais* je suis couru *est nouveau pour moi.* L'abbé Desfontaines dit à ce sujet qu'*il seroit à souhaiter qu'on abolît peu à peu, par des exemples contraires, ces misérables bisarreries de notre langue, qui n'ont aucun mérite, et dont il ne résulte aucun agrément.* Racine vengé.

De vos ordres, seigneur, j'ai dit qu'on l'avertisse.

TITUS.

Il suffit. Et que fait la reine Bérénice ?

PAULIN.

La reine, en ce moment, sensible à vos bontés,
Charge le ciel de vœux pour vos prospérités.
Elle sortoit, seigneur.

TITUS.

Trop aimable princesse !
Hélas !

PAULIN.

En sa faveur d'où naît cette tristesse ?
L'orient presqu'entier va fléchir sous sa loi.
Vous la plaignez ?

TITUS.

Paulin, qu'on vous laisse avec moi.

SCÈNE II.

TITUS, PAULIN.

TITUS.

Hé bien, de mes desseins Rome encore incertaine,
Attend que deviendra le destin de la reine,
Paulin ; et les secrets de son cœur et du mien
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.

Voici le tems enfin qu'il faut que je m'explique.
De la reine et de moi que dit la voix publique ?
Parlez. Qu'entendez-vous ?

PAULIN.

J'entends de tous côtés
Publier vos vertus, seigneur, et ses beautés.

TITUS.

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle ?
Quel succès attend-on d'un amour si fidelle ?

PAULIN.

Vous pouvez tout. Aimez, cessez d'être amoureux,
La cour sera toujours du parti de vos vœux.

TITUS.

Et je l'ai vue aussi cette cour peu sincère,
A ses maîtres toujours trop soigneuse de plaire,
Des crimes de Néron approuver les horreurs :
Je l'ai vue à genoux consacrer ses fureurs.
Je ne prends point pour juge une cour idolâtre,
Paulin. Je me propose un plus ample théâtre ; (1)
Et, sans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le respect et la crainte
Ferment autour de moi le passage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,

---

(1) *Je me propose un plus ample théâtre ;*

VARIANTE.

« Je me propose un plus noble théâtre. »

Je vous ai demandé des oreilles, des yeux.
J'ai mis, même à ce prix, mon amitié secrète :
J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprète ;
Qu'au travers des flatteurs votre sincérité (1)
Fît toujours jusqu'à moi passer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espère ?
Rome lui sera-t'elle indulgente ou sévère ?
Dois-je croire qu'assise au trône des Césars,
Une si belle reine offensât ses regards ? (2)

PAULIN.

N'en doutez point, seigneur : soit raison, soit caprice, (3)
Rome ne l'attend point pour son impératrice.
On sait qu'elle est charmante. Et de si belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains. (4)

---

(1) *Qu'au travers des flatteurs votre sincérité*, etc.

Quelle élégance ! Ce sentiment noble est exprimé par une image aussi juste qu'agréable.

(2) *Une si belle reine offensât ses regards ?*

C'est dommage que ce beau discours finisse par ce vers un peu fade.

(3) *N'en doutez point, seigneur : soit raison, soit caprice,*

On lisoit d'abord :

« N'en doutez point, seigneur : soit raison, ou caprice. »

(4) *On sait qu'elle est charmante. Et de si belles mains*
Semblent vous demander l'empire des humains.

M. de Voltaire a remarqué avec justice que *de si belles mains* qui *demandent l'empire*, est une expression incorrecte et indigne de la tragédie.

Louis Racine prétend qu'on fut persuadé dans le tems que

Elle a même, dit-on, le cœur d'une romaine ;
Elle a mille vertus. Mais, seigneur, elle est reine.
Rome, par une loi qui ne peut se changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger ;
Et ne reconnoît point les fruits illégitimes
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses rois,
Rome, à ce nom si noble et si saint autrefois,
Attacha, pour jamais, une haine puissante ;
Et, quoiqu'à ses Césars fidelle, obéissante,
Cette haine, seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la soumit à ses armes,
Qui fit taire les lois dans le bruit des alarmes,
Brûla pour Cléopâtre ; et, sans se déclarer,
Seule dans l'orient la laissa soupirer.
Antoine, qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie,
Sans oser toutefois se nommer son époux. (1)

---

quelques raisons particulières avoient engagé l'auteur à se servir de cette expression.

On peut observer encore que l'hémistiche, *on sait qu'elle est charmante*, et aussi fade que l'expression reprise par M. de Voltaire.

(1) *Sans oser toutefois se nommer son époux.*

Paulin déguise adroitement la vérité à Titus. Plutarque écrit qu'Antoine épousa Cléopâtre ; et tous les auteurs paroissent avoir eu cette idée. Virgile, *Énéide*, *liv. VIII. vers* 688, appelle cette reine l'épouse d'Antoine :

Sequiturque, nefas, Ægyptia conjux.

Rome l'alla chercher jusques à ses genoux ;
Et ne désarma pas sa fureur vengeresse,
Qu'elle n'eût accablé l'amant et la maîtresse.
Depuis ce tems, seigneur, Caligula, Néron,
Monstres dont à regret je cite ici le nom,
Et qui, ne conservant que la figure d'homme,
Foulèrent à leurs pieds toutes les lois de Rome,
Ont craint cette loi seule, et n'ont point, à nos yeux,
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé sur-tout d'être sincère :
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux reines, seigneur, devenir le mari ;
Et, s'il faut, jusqu'au bout, que je vous obéisse,
Ces deux reines étoient du sang de Bérénice.
Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,
Faire entrer une reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'orient, dans le lit de ses reines, (1)
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes ?

Ovide s'exprime de même au livre XV de ses Métamorphoses :

Romanique ducis conjux Ægyptia.

Horace va plus loin, en appelant Antoine l'esclave de Cléopâtre. *Epod. IX.* v. 7 :

Emancipatus fœminæ.

(1) *Tandis que l'orient, dans le lit de ses reines,*
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes ?

Cette raison est très-forte, elle est bien propre à détourner Titus de son dessein. La réponse de Paulin est très-éloquente et très-bien écrite.

C'est ce que les Romains pensent de votre amour.
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour,
Que le sénat, chargé des vœux de tout l'empire,
Ne vous redise ici ce que je viens de dire ;
Et que Rome, avec lui, tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.
Vous pouvez préparer, seigneur, votre réponse.

TITUS.

Hélas, à quel amour on veut que je renonce !

PAULIN.

Cet amour est ardent, il le faut confesser.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,
Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus : je n'ai rien de secret à tes yeux,
J'ai pour elle, cent fois, rendu grâces aux dieux
D'avoir choisi mon père au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé sous lui l'orient et l'armée ;
Et, soulevant encor le reste des humains,
Remis Rome sanglante en ses paisibles mains.
J'ai même souhaité la place de mon père ;
Moi, Paulin, qui, cent fois, si le sort moins sévère
Eût voulu de sa vie étendre les liens,
Aurois donné mes jours pour prolonger les siens ; (1)

(1) *Aurois donné mes jours pour prolonger les siens ;*
Imitation du vers suivant d'Ovide :

Deme meis annis, et demptos adde parenti.

Héroïde.

Tout cela, qu'un amant sait mal ce qu'il desire!
Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'empire;
De reconnoître un jour son amour et ma foi,
Et de voir à ses pieds tout le monde avec moi.
Malgré tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes, (1)
Après mille sermens appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais;
Lorsqu'un heureux hymen, joignant nos destinées,
Peut payer, en un jour, les vœux de cinq années;
Je vais, Paulin.... O ciel! puis-je le déclarer?

PAULIN.

Quoi, seigneur!

TITUS.

Pour jamais je vais m'en séparer.
Mon cœur, en ce moment, ne vient pas de se rendre.
Si je t'ai fait parler, si j'ai voulu t'entendre,
Je voulois que ton zèle achevât en secret
De confondre un amour qui se taît à regret.
Bérénice a long-tems balancé la victoire;
Et si je penche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats, dont mon cœur saignera plus d'un jour.
J'aimois, je soupirois dans une paix profonde;
Un autre étoit chargé de l'empire du monde.
Maître de mon destin, libre dans mes soupirs,

(1) *Malgré tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes,*
On lit dans quelques éditions :
« Avec tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes. »

Je ne rendois qu'à moi compte de mes desirs.
Mais à peine le ciel eut rappelé mon père,
Dès que ma triste main eut fermé sa paupière,
De mon aimable erreur je fus désabusé ;
Je sentis le fardeau qui m'étoit imposé.
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
Il falloit, cher Paulin, renoncer à moi-même ;
Et que le choix des dieux, contraire à mes amours,
Livroit à l'univers le reste de mes jours.
Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle ;
Quelle honte pour moi ! Quel présage pour elle,
Si, dès le premier pas, renversant tous ses droits,
Je fondois mon bonheur sur le débris des lois ?
Résolu d'accomplir ce cruel sacrifice,
J'y voulus préparer la triste Bérénice.
Mais par où commencer ? Vingt fois, depuis huit jours,
J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours ;
Et, dès le premier mot ma langue embarrassée,
Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée.
J'espérois que du moins mon trouble et ma douleur
Lui feroient pressentir notre commun malheur.
Mais, sans me soupçonner, sensible à mes alarmes,
Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes ;
Et ne prévoit rien moins, dans cette obscurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité. (1)

---

(1) *Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.*

VARIANTE.

« Que la perte d'un cœur qu'elle a trop mérité. »

Enfin, j'ai ce matin rappelé ma constance.
Il faut la voir, Paulin, et rompre le silence.
J'attends Antiochus, pour lui recommander (1)
Ce dépôt précieux que je ne puis garder.
Jusques dans l'orient je veux qu'il la remène.
Demain Rome, avec lui, verra partir la reine.
Elle en sera bientôt instruite par ma voix ;
Et je vais lui parler pour la dernière fois.

PAULIN.

Je n'attendois pas moins de cet amour de gloire,
Qui par-tout, après vous, attacha la victoire.
La Judée asservie, et ses remparts fumans,
De cette noble ardeur éternels monumens,
Me répondoient assez que votre grand courage
Ne voudroit pas, seigneur, détruire son ouvrage ;
Et qu'un héros, vainqueur de tant de nations,
Sauroit bien tôt ou tard vaincre ses passions.

TITUS.

Ah, que sous de beaux noms cette gloire est cruelle !
Combien mes tristes yeux la trouveroient plus belle,
S'il ne falloit encor qu'affronter le trépas !
Que dis-je ? Cette ardeur que j'ai pour ses appas,
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas : toujours la renommée

(1) *J'attends Antiochus, pour lui recommander*, etc.
Antiochus, amoureux de Bérénice, va être chargé de la conduire ; c'est par ce fil heureux que Racine, avec le sujet le plus mince, sait intéresser jusqu'à la fin.

Avec le même éclat n'a pas semé mon nom. (1)
Ma jeunesse, nourrie à la cour de Néron, (2)
S'égaroit, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivoit du plaisir la pente trop aisée.
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, et gagner son vainqueur?
Je prodiguai mon sang. Tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant. Mais le sang et les larmes
Ne me suffisoient pas pour mériter ses vœux.
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés se répandre; (3)

---

(1) *Tu ne l'ignores pas : toujours la renommée*
Avec le même éclat n'a pas semé mon nom.

La renommée qui sème un nom avec éclat est une expression un peu hasardée. Racine pourtant a toujours le mot propre.

(2) *Ma jeunesse, nourrie à la cour de Néron*, etc.

Cet aveu plein de candeur augmente l'intérêt qu'on prend à Titus. Les historiens, et Suetone entr'autres, ne font point l'éloge de la jeunesse de cet empereur; on l'accusa de débauche et de foiblesse pour les femmes.

Aurelius Victor l'accuse d'avoir fait poignarder Cœcinna, homme consulaire, qu'il soupçonnoit d'avoir débauché Bérénice. *Suspecta in eo luxuria erat..... nec minùs libido.... præter sævitiam.* Suetone, vie de Titus, *cap.* 7.

Ausone fait entendre assez spirituellement que si Titus fut heureux d'être parvenu à l'empire, ce fut un bonheur pour lui de n'avoir pas été chargé long-tems de le gouverner.

Felix imperio, felix brevitate regendi.

(3) *On vit de toutes parts mes bontés se répandre.*

On lisoit d'abord :

« Ma main avec plaisir apprit à se répandre. »

Heureux,

Heureux, et plus heureux que tu ne peux comprendre,(1)
Quand je pouvois paroître à ses yeux satisfaits,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits !
Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle !
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.
Pour prix de tant de gloire et de tant de vertus,
Je lui dirai : partez, et ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoi, seigneur, hé quoi ! cette magnificence
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance ;
Tant d'honneurs, dont l'excès a surpris le sénat,
Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat ?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS.

Foibles amusemens d'une douleur si grande !
Je connois Bérénice, et ne sais que trop bien
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai, je lui plûs. Depuis cette journée,
Dois-je dire funeste, hélas, ou fortunée !
Sans avoir, en aimant, d'objet que son amour,
Étrangère dans Rome, inconnue à la cour,
Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre
Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.

---

(1) *Heureux, et plus heureux que tu ne peux comprendre,*
Il est très-adroit de supposer que Titus doit la gloire de son règne à Bérénice ; indépendamment que cela la rend plus estimable, on est fâché de voir ce prince si reconnoissant être obligé de se séparer d'une princesse si vertueuse.

Encor si, quelquefois, un peu moins assidu,
Je passe le moment où je suis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée ;
Ma main à les sécher est long-tems occupée.
Enfin tout ce qu'amour a de nœuds plus puissans, (1)
Doux reproches, transports sans cesse renaissans,
Soin de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois, (2)
Et crois toujours la voir pour la première fois.
N'y songeons plus. Allons, cher Paulin, plus j'y pense,
Plus je sens chanceler ma cruelle constance.
Quelle nouvelle, ô ciel, je lui vais annoncer !
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.
Je connois mon devoir, c'est à moi de le suivre.
Je n'examine point si j'y pourrai survivre.

---

(1) *Enfin, tout ce qu'amour a de nœuds plus puissans,*
Doux reproches, transports sans cesse renaissans,

Ces vers sentent un peu trop la fadeur de l'églogue ; mais il ne faut pas juger Bérénice sur les tragédies du grand genre : c'est une intrigue domestique, dont un empereur fait le principal rôle.

(2) *Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,*
Et crois toujours la voir pour la première fois.

Le grand Condé appliquoit ces vers à la pièce.

SCÈNE III.

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE.

BÉRÉNICE, seigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah, Paulin !

PAULIN.

Quoi ! déjà vous semblez reculer ? (1)
De vos nobles projets, seigneur, qu'il vous souvienne.
Voici le tems.

TITUS.

Hé bien, voyons-la. Qu'elle vienne.

---

(1) *Quoi ! déjà vous semblez reculer ?*
Cette foiblesse de Titus, qui durera jusqu'à la fin de la pièce, ne paroît pas digne ni d'un empereur, ni d'un héros, ni d'une tragédie. *Remarq. de Louis Racine, tom. I. pag.* 380.

SCÈNE IV.

BÉRÉNICE, TITUS, PAULIN, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

NE vous offensez pas, si mon zèle indiscret
De votre solitude interrompt le secret.
Tandis qu'autour de moi votre cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, seigneur, que, seule en ce moment,
Je demeure sans voix et sans ressentiment? (1)
Mais, seigneur, (car je sai que cet ami sincère
Du secret de nos cœurs connoît tout le mystère)
Votre deuil est fini, rien n'arrête vos pas,
Vous êtes seul enfin, et ne me cherchez pas.
J'entends que vous m'offrez un nouveau diadême,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas! plus de repos, seigneur, et moins d'éclat;
Votre amour ne peut-il paroître qu'au sénat?
Ah, Titus! (car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect et la crainte)
De quel soin votre amour va-t'il s'importuner?
N'a-t'il que des états qu'il me puisse donner?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche?
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,

(1) *Je demeure sans voix et sans ressentiment?*
Ressentiment n'est pas le mot propre.

Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
Voyez-moi plus souvent, et ne me donnez rien.
Tous vos momens sont-ils dévoués à l'empire ?
Ce cœur, après huit jours, n'a-t'il rien à me dire ?
Qu'un mot va rassurer mes timides esprits !
Mais parliez-vous de moi, quand je vous ai surpris ?
Dans vos secrets discours étois-je intéressée,
Seigneur ? Étois-je au moins présente à la pensée ?

TITUS.

N'en doutez point, madame ; et j'atteste les dieux
Que toujours Bérénice est présente à mes yeux.
L'absence, ni le tems, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BÉRÉNICE.

Hé quoi, vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur !
Pourquoi même du ciel attester la puissance ?
Faut-il par des sermens vaincre ma défiance ?
Mon cœur ne prétend point, seigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

TITUS.

Madame ....

BÉRÉNICE.

Hé bien, seigneur ? Mais quoi, sans me répondre,
Vous détournez les yeux, et semblez vous confondre ?
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit ?
Toujours la mort d'un père occupe votre esprit ?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore ?

TITUS.

Plût aux dieux que mon père, hélas, vécût encore!
Que je vivrois heureux!

BÉRÉNICE.

Seigneur, tous ces regrets
De votre piété sont de justes effets.
Mais vos pleurs ont assez honoré sa mémoire.
Vous devez d'autres soins à Rome, à votre gloire.
De mon propre intérêt je n'ose vous parler.
Bérénice autrefois pouvoit vous consoler.
Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs, pour vous persécutée,
Vous ai-je, pour un mot, sacrifié mes pleurs?
Vous regrettez un père. Hélas, foibles douleurs!
Et moi, (ce souvenir me fait frémir encore)
On vouloit m'arracher de tout ce que j'adore;
Moi, dont vous connoissez le trouble et le tourment,
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment;
Moi, qui mourrois, le jour qu'on voudroit m'interdire
De vous . . . . .

TITUS.

Madame, hélas! que me venez-vous dire?
Quel tems choisissez-vous? Ah, de grâce, arrêtez!
C'est trop, pour un ingrat, prodiguer vos bontés.

BÉRÉNICE.

Pour un ingrat, seigneur! Et le pouvez-vous être?
Ainsi donc mes bontés vous fatiguent peut-être?

TITUS.

Non, madame. Jamais, puisqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne se sentit brûler.
Mais . . . .

BÉRÉNICE.

Achevez.

TITUS.

Hélas !

BÉRÉNICE.

Parlez.

TITUS.

Rome... L'empire... (1)

BÉRÉNICE.

Hé bien ?

TITUS.

Sortons, Paulin ; je ne lui puis rien dire.

---

(1) *Rome... L'empire...*
Ces mots entrecoupés, qui n'éclaircissent point Bérénice sur les sentimens de Titus pour elle, la laissent toujours dans la même incertitude. Voilà tout l'art que l'auteur a employé pour reculer le mot fatal.

SCÈNE V.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Quoi ! me quitter sitôt, et ne me dire rien ?
Chère Phénice, hélas ! quel funeste entretien !
Qu'ai-je fait ? Que veut-il ? Et que dit ce silence ?

PHÉNICE.

Comme vous, je me perds d'autant plus que j'y pense.
Mais ne s'offre-t'il rien à votre souvenir,
Qui contre vous, madame, ait pu le prévenir ?
Voyez, examinez.

BÉRÉNICE.

Hélas ! tu peux m'en croire :
Plus je veux du passé rappeler la mémoire
Du jour que je le vis jusqu'à ce triste jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendois. Il ne faut rien me taire ;
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puisse déplaire ?
Que sai-je ? J'ai peut-être, avec trop de chaleur,
Rabaissé ses présens, ou blâmé sa douleur . . . .
N'est-ce point que de Rome il redoute la haine ? . . . .
Il craint peut-être, il craint d'épouser une reine. (1)

(1) *Il craint peut-être, il craint d'épouser une reine.*
Hélas ! s'il étoit vrai . . . . Mais, non, etc.
Bérénice devroit appuyer sur ces mots ; mais les passions

Hélas, s'il étoit vrai! . . . Mais non, il a cent fois
Rassuré mon amour contre leurs dures lois.
Cent fois . . . . Ah! qu'il m'explique un silence si rude.
Je ne respire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrois, Phénice, et je pourrois penser
Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'offenser?
Retournons sur ses pas. Mais, quand je m'examine,
Je crois de ce désordre entrevoir l'origine,
Phénice; il aura su tout ce qui s'est passé;
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offensé.
Il attend, m'a-t'on dit, le roi de Comagène.
Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine.
Sans doute, ce chagrin, qui vient de m'alarmer,
N'est qu'un léger soupçon facile à désarmer.
Je ne te vante point cette foible victoire,
Titus. Ah! plût au ciel, que sans blesser ta gloire,
Un rival plus puissant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi;
Que de sceptres sans nombre il pût payer ma flamme;
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame!
C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrois de quel prix ton cœur est à mes yeux.
Allons, Phénice, un mot pourra le satisfaire. (1)

---

ont une logique particulière : l'illusion est, dit-on, la mère nourrice d'un cœur passionné.

(1) *Allons, Phénice, un mot pourra le satisfaire.*

Il y a de l'adresse à faire croire à Bérénice que Titus est jaloux d'Antiochus, et qu'elle pourra aisément détruire l'obstacle foible qu'elle imagine; cette erreur la rend encore plus intéressante.

Rassurons-nous, mon cœur (1), je puis encor lui plaire.
Je me comptois trop tôt au rang des malheureux.
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux. (2)

---

(1) *Rassurons-nous, mon cœur,*

Cette manière de s'adresser à *son cœur, à ses yeux*, sent plutôt la déclamation que la vraie passion. On en voit beaucoup d'exemples dans Corneille, et l'on en trouve quelques-uns dans Racine.

(2) *Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.*

Ce sentiment, tout délicat qu'il est, tient peut-être un peu trop du madrigal. Mais tel est le mérite de Racine, qu'on est souvent forcé de l'admirer jusques dans ses défauts. En effet, ce vers, plus élégiaque que tragique, et peu digne en apparence de trouver place dans un drame, devient essentiel à cet acte, puisqu'il renferme un sentiment de sécurité chez Bérénice, et qu'il sert à renouveler l'action de la pièce, en relevant les espérances de la reine et les vœux du spectateur qui s'intéresse pour elle.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

Quoi, prince! vous partiez? Quelle raison subite
Presse votre départ, ou plutôt votre fuite?
Vouliez-vous me cacher jusques à vos adieux?
Est-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux?
Que diront avec moi, la cour, Rome, l'empire?
Mais, comme votre ami, que ne puis-je vous dire?
De quoi m'accusez-vous? Vous avois-je, sans choix,
Confondu jusqu'ici dans la foule des rois?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon père;
C'étoit le seul présent que je pouvois vous faire:
Et lorsqu'avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher.
Pensez-vous qu'oubliant ma fortune passée
Sur ma seule grandeur j'arrête ma pensée;
Et que tous mes amis s'y présentent de loin,
Comme autant d'inconnus dont je n'ai plus besoin?
Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes nécessaire.

ANTIOCHUS.

Moi, seigneur?

TITUS.

Vous.

ANTIOCHUS.

Hélas! d'un prince malheureux,
Que pouvez-vous, seigneur, attendre que des vœux?

TITUS.

Je n'ai pas oublié, prince, que ma victoire
Devoit à vos exploits la moitié de sa gloire;
Que Rome vit passer, au nombre des vaincus,
Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus;
Que dans le capitole elle voit attachées
Les dépouilles des Juifs, par vos mains arrachées.
Je n'attends pas de vous de ces sanglans exploits;
Et je veux seulement emprunter votre voix.
Je sais que Bérénice, à vos soins redevable,
Croit posséder en vous un ami véritable.
Elle ne voit dans Rome et n'écoute que vous;
Vous ne faites qu'un cœur et qu'une ame avec nous.
Au nom d'une amitié si constante et si belle,
Employez le pouvoir que vous avez sur elle.
Voyez-la de ma part. (1)

(1) *Voyez-là de ma part.*

Dans Andromaque, Oreste a été chargé par Pyrrhus d'annoncer à Hermione son mariage avec elle; ici Titus prie Antiochus de préparer Bérénice à son départ: c'est à peu près le même moyen. On le verra encore employé quelquefois, mais toujours avec des nuances différentes.

ANTIOCHUS.

Moi, paroître à ses yeux!
La reine, pour jamais, a reçu mes adieux.

TITUS.

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS.

Ah, parlez-lui, seigneur! La reine vous adore.
Pourquoi vous dérober vous-même en ce moment
Le plaisir de lui faire un aveu si charmant?
Elle l'attend, seigneur, avec impatience.
Je réponds, en partant, de son obéissance;
Et même elle m'a dit que, prêt à l'épouser,
Vous ne la verriez plus que pour l'y disposer.

TITUS.

Ah, qu'un aveu si doux auroit lieu de me plaire!
Que je serois heureux, si j'avois à le faire!
Mes transports aujourd'hui s'attendoient d'éclater;
Cependant aujourd'hui, prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS.

La quitter! Vous, seigneur? (1)

---

(1) *La quitter! Vous, seigneur?*

Ici la scène change pour Antiochus, l'espoir renaît dans son cœur. Que ces situations muettes sont éloquentes! qu'elles peignent de choses au spectateur!

Antiochus avoit d'abord rejeté la proposition de Titus, parce qu'il croyoit qu'il falloit annonçer à Bérénice son mariage avec l'empereur. Ici il est détrompé. L'auteur, pour faire cinq actes d'un sujet aussi mince, n'avoit que ces sortes de méprises pour ressource.

TITUS.

Telle est ma destinée.
Pour elle et pour Titus il n'est plus d'hyménée.
D'un espoir si charmant je me flattois en vain.
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entends-je ? O ciel !

TITUS.

Plaignez ma grandeur importune.
Maître de l'univers, je règle sa fortune; (1)
Je puis faire les rois, je puis les déposer ;
Cependant de mon cœur je ne puis disposer.
Rome, contre les rois de tout tems soulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée.
L'éclat du diadême, et cent rois pour aïeux, (2)
Déshonorent ma flamme, et blessent tous les yeux.
Mon cœur, libre d'ailleurs, sans craindre les murmures,
Peut brûler à son choix dans des flammes obscures ;

---

(1) *Maître de l'univers, je règle sa fortune ;*

Cette tirade est écrite avec une élégance dont peu d'ouvrages approchent : c'est par-tout le style le plus simple, le plus naturel, et le plus agréable. Racine dit les choses les plus ordinaires d'une manière qui lui est propre, et qui les rend nouvelles.

(2) *Et cent rois pour aïeux.*

Bérénice descendoit de la fameuse Cléopâtre, reine d'Égypte, qui descendoit elle-même des premiers successeurs d'Alexandre le grand.

Et Rome, avec plaisir, recevroit de ma main
La moins digne beauté qu'elle cache en son sein.
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le peuple demain ne voit partir la reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux
Me venir demander son départ à ses yeux.
Sauvons de cet affront mon nom et sa mémoire;
Et puisqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche et mes regards, muets depuis huit jours,
L'auront pu préparer à ce triste discours;
Et, même en ce moment, inquiète, empressée,
Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.
D'un amant interdit soulagez le tourment;
Épargnez à mon cœur cet éclaircissement.
Allez, expliquez-lui mon trouble et mon silence.
Sur-tout, qu'elle me laisse éviter sa présence.
Soyez le seul témoin de ses pleurs et des miens.
Portez-lui mes adieux, et recevez les siens.
Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste,
Qui de notre constance accableroit le reste.
Si l'espoir de régner et de vivre en mon cœur,
Peut de son infortune adoucir la rigueur :
Ah, prince! jurez-lui que, toujours trop fidelle,
Gémissant dans ma cour, et plus exilé qu'elle,
Portant jusqu'au tombeau le nom de son amant,
Mon règne ne sera qu'un long bannissement,
Si le ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie :
Vous, que l'amitié seule attache sur ses pas,
Prince, dans son malheur ne l'abandonnez pas.

Que l'orient vous voie arriver à sa suite ;
Que ce soit un triomphe, et non pas une fuite.
Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens ;
Que mon nom soit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos états plus voisins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera son empire et le vôtre.
Je sais que le sénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagène.
Adieu. Ne quittez point ma princesse, ma reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique desir,
Tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir.

SCÈNE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

AINSI le ciel s'apprête à vous rendre justice.
Vous partirez, seigneur, mais avec Bérénice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-moi le tems de respirer.
Ce changement est grand, ma surprise est extrême.
Titus, entre mes mains, remet tout ce qu'il aime !
Dois-je croire, grands dieux ! ce que je viens d'ouir ?
Et, quand je le croirois, dois-je m'en réjouir ?

ARSACE.

ARSACE.

Mais moi-même, seigneur, que faut-il que je croie ?
Quel obstacle nouveau s'oppose à votre joie ?
Me trompiez-vous tantôt au sortir de ces lieux,
Lorsqu'encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir osé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me contoit son audace nouvelle ?
Vous fuyiez un hymen qui vous faisoit trembler.
Cet hymen est rompu. Quel soin peut vous troubler ?
Suivez les doux transports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arsace, je me vois chargé de sa conduite.
Je jouirai long-tems de ses chers entretiens ;
Ses yeux même pourront s'accoutumer aux miens ;
Et peut-être son cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma persévérance.
Titus m'accable ici du poids de sa grandeur ;
Tout disparoît dans Rome auprès de sa splendeur ;
Mais quoique l'orient soit plein de sa mémoire,
Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE.

N'en doutez point, seigneur, tout succède à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah, que nous nous plaisons à nous tromper tous deux !

ARSACE.

Et pourquoi nous tromper ?

ANTIOCHUS.

Quoi ! je lui pourrois plaire ?
Bérénice à mes vœux ne seroit plus contraire ?
Bérénice, d'un mot, flatteroit mes douleurs ?
Penses-tu seulement que, parmi ses malheurs,
Quand l'univers entier négligeroit ses charmes,
L'ingrate me permît de lui donner des larmes ?
Ou qu'elle s'abaissât jusques à recevoir
Des soins qu'à mon amour elle croiroit devoir ?

ARSACE.

Et qui peut, mieux que vous, consoler sa disgrace ?
Sa fortune, seigneur, va prendre une autre face.
Titus la quitte.

ANTIOCHUS.

Hélas ! de ce grand changement,
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verrai gémir, je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour, j'aurai le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ARSACE.

Quoi ! ne vous plairez-vous qu'à vous gêner sans cesse ?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de foiblesse ?
Ouvrez les yeux, seigneur ; et songeons, entre nous,
Par combien de raisons Bérénice est à vous.
Puisqu'aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient nécessaire.

ANTIOCHUS.

Nécessaire ?

ARSACE.

A ses pleurs accordez quelques jours ;
De ses premiers sanglots laissez passer le cours.
Tout parlera pour vous, le dépit, la vengeance,
L'absence de Titus, le tems, votre présence,
Trois sceptres que son bras ne peut seul soutenir,
Vos deux états voisins qui cherchent à s'unir ;
L'intérêt, la raison, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Ah, je respire, Arsace ! et tu me rends la vie.
J'accepte avec plaisir un présage si doux.
Que tardons-nous ? Faisons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Bérénice ; et, puisqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plutôt demeurons. Que faisois-je ? Est-ce à moi,
Arsace, à me charger de ce cruel emploi ?
Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Bérénice entendroit de ma bouche
Qu'on l'abandonne ! Ah, reine ! Et qui l'auroit pensé,
Que ce mot dût jamais vous être prononcé ?

ARSACE.

La haine sur Titus tombera toute entière.
Seigneur, si vous parlez, ce n'est qu'à sa prière.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voyons point. Respectons sa douleur.
Assez d'autres viendront lui conter son malheur.

Et ne la crois-tu pas assez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
Sans lui donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre rival ?
Encore un coup, fuyons ; et, par cette nouvelle,
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

ARSACE.

Ah ! la voici, seigneur, prenez votre parti.

ANTIOCHUS.

O ciel !

SCÈNE III.

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Hé quoi, seigneur, vous n'êtes point parti ?

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'étoit César que cherchoit votre vue.
Mais n'accusez que lui, si, malgré mes adieux,
De ma présence encor j'importune vos yeux.
Peut-être, en ce moment, je serois dans Ostie,
S'il ne m'eût de sa cour défendu la sortie.

BÉRÉNICE.

Il vous cherche vous seul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BÉRÉNICE.

De moi, prince ?

ANTIOCHUS.

Oui, madame.

BÉRÉNICE.

Et qu'a-t'il pu vous dire ?

ANTIOCHUS.

Mille autres, mieux que moi, pourront vous en instruire.

BÉRÉNICE.

Quoi, seigneur !.....

ANTIOCHUS.

Suspendez votre ressentiment.
D'autres, loin de se taire en ce même moment,
Triompheroient peut-être, et, pleins de confiance,
Céderoient avec joie à votre impatience.
Mais moi, toujours tremblant, moi, vous le savez bien,
A qui votre repos est plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colère.
Avant la fin du jour vous me justifîrez.
Adieu, madame.

BÉRÉNICE.

O ciel, quel discours ! Demeurez.
Prince, c'est trop cacher mon trouble à votre vue.
Vous voyez devant vous une reine éperdue.

Qui, la mort dans le sein, vous demande deux mots.
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos;
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colère, ma haine.
Seigneur, si mon repos vous est si précieux,
Si moi-même jamais je fus chère à vos yeux,
Éclaircissez le trouble où vous voyez mon ame.
Que vous a dit Titus ?

ANTIOCHUS.

Au nom des dieux, madame...

BÉRÉNICE.

Quoi ! vous craignez si peu de me désobéir ?

ANTIOCHUS.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BÉRÉNICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux, quelle violence!
Madame, encore un coup, vous loûrez mon silence.

BÉRÉNICE.

Prince, dès ce moment contentez mes souhaits,
Ou soyez de ma haine assuré pour jamais. (1)

---

(1) *Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.*

Antiochus est forcé de dire son secret ; il le découvre, et Bérénice lui défend de paroître jamais devant elle. C'est encore ici le même ressort (quoique dans une autre situation) que Racine a employé dans Andromaque. Hermione, dans cette

ANTIOCHUS.

Madame, après cela, je ne puis plus me taire.
Hé bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire.
Mais ne vous flattez point. Je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs où vous n'osez penser.
Je connois votre cœur. Vous devez vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé.....

BÉRÉNICE.

Quoi ?

ANTIOCHUS.

De vous déclarer
Qu'à jamais l'un de l'autre il vous faut séparer.

BÉRÉNICE.

Nous séparer ? Qui ? Moi ? Titus, de Bérénice ?

ANTIOCHUS.

Il faut que, devant vous, je lui rende justice.
Tout ce que, dans un cœur, sensible et généreux,
L'amour au désespoir peut rassembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le sien. Il pleure, il vous adore.
Mais enfin, que lui sert de vous aimer encore ?
Une reine est suspecte à l'empire romain.
Il faut vous séparer, et vous partez demain.

---

dernière pièce, force Oreste à assassiner Pyrrhus ; Oreste accomplit son dessein ; Hermione, bientôt après, le charge d'imprécations.

BÉRÉNICE.

Nous séparer! Hélas, Phénice!

PHÉNICE.

Hé bien, madame!
Il faut ici montrer la grandeur de votre ame.
Ce coup, sans doute, est rude, il doit vous étonner.

BÉRÉNICE.

Après tant de sermens, Titus m'abandonner!
Titus qui me juroit... (1) Non, je ne le puis croire;
Il ne me quitte point : il y va de sa gloire.
Contre son innocence on me veut prévenir.
Ce piége n'est tendu que pour nous désunir.
Titus m'aime : Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir. Je veux lui parler tout à l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi! vous pourriez ici me regarder...

---

(1) *Titus qui me juroit... Non, je ne le puis croire;*

Enfin le mot terrible est prononcé; Bérénice est instruite que Titus l'abandonne, la pièce va donc finir; mais le spectateur impatient veut voir comment Titus, cet homme si sensible et si indécis, se retirera de ce précipice. Bérénice ne peut croire ce que lui annonce Antiochus. C'est toujours par de semblables méprises, que l'auteur, d'illusions en illusions, conduit à la fin de cette pièce. Personne n'a développé les sentimens du cœur avec autant de finesse et autant de vérité que Racine.

BÉRÉNICE.

Vous le souhaitez trop pour me persuader. (1)
Non, je ne vous crois point. Mais, quoi qu'il en puisse être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paroître.
(*à Phénice.*)
Ne m'abandonne point dans l'état où je suis.
Hélas! pour me tromper, je fais ce que je puis.

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Ne me trompé-je point? L'ai-je bien entendue?
Que je me garde, moi, de paroître à sa vue!
Je m'en garderai bien. Et ne partois-je pas,
Si Titus, malgré moi, n'eût arrêté mes pas?
Sans doute, il faut partir. Continuons, Arsace.
Elle croit m'affliger : sa haine me fait grace.

(1) *Vous le souhaitez trop pour me persuader.*
Non, je ne vous crois point.
Cette situation est la même que celle de Mithridate, qui, après avoir dit,
Je ne le croirai point,
Se dit à lui-même,
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate.
Acte III. scène IV.

Tu me voyois tantôt inquiet, égaré ;
Je partois amoureux, jaloux, désespéré ;
Et maintenant, Arsace, après cette défense,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE.

Moins que jamais, seigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS.

Moi, je demeurerai pour me voir dédaigner !
Des froideurs de Titus je serai responsable !
Je me verrai puni, parce qu'il est coupable !
Avec quelle injustice et quelle indignité
Elle doute, à mes yeux, de ma sincérité !
Titus l'aime, dit-elle, et moi je l'ai trahie.
L'ingrate ! m'accuser de cette perfidie !
Et dans quel tems encor ? Dans le moment fatal,
Que j'étale à ses yeux les pleurs de mon rival ;
Que, pour la consoler, je le faisois paroître
Amoureux et constant, plus qu'il ne l'est peut-être.

ARSACE.

Et de quel soin, seigneur, vous allez-vous troubler ?
Laissez à ce torrent le tems de s'écouler.
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il passe.
Demeurez seulement.

ANTIOCHUS.

Non, je la quitte, Arsace.
Je sens qu'à sa douleur je pourrois compatir :
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.

Allons ; et de si loin évitons la cruelle, (1)
Que de long-tems, Arsace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reste encore assez de jour ;
Je vais dans mon palais attendre ton retour.
Va voir si sa douleur ne l'a point trop saisie.
Cours ; et partons du moins assurés de sa vie.

---

(1) *Allons ; et de si loin évitons la cruelle ,*
Que de long-tems , Arsace , on ne nous parle d'elle.

Ce raisonnement ne paroît point conséquent ; la distance des lieux n'empêche point *qu'on ne parle* d'une personne absente.

L'auteur auroit pu finir ici cet acte, et supprimer les quatre vers suivans , qui sont un peu langoureux.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉRÉNICE *seule.*

PHÉNICE ne vient point ! Momens trop rigoureux,
Que vous paroissez lents à mes rapides vœux !
Je m'agite, je cours, languissante, abattue ;
La force m'abandonne, et le repos me tue . . . .
Phénice ne vient point ! Ah, que cette longueur
D'un présage funeste épouvante mon cœur !
Phénice n'aura point de réponse à me rendre.
Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre.
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.

SCÈNE II.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

CHÈRE Phénice, hé bien, as-tu vu l'empereur ?
Qu'a-t'il dit ? viendra-t'il ?

PHÉNICE.

Oui, je l'ai vu, madame ;

Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre ame.
J'ai vu couler des pleurs qu'il vouloit retenir. (1)

BÉRÉNICE.

Vient-il ?

PHÉNICE.

N'en doutez point, madame, il va venir.
Mais voulez-vous paroître en ce désordre extrême ?
Remettez-vous, madame, et rentrez en vous-même.
Laissez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

BÉRÉNICE.

Laisse, laisse, Phénice, il verra son ouvrage.
Et que m'importe, hélas ! de ces vains ornemens,
Si ma foi, si mes pleurs, si mes gémissemens ;
Mais que dis-je, mes pleurs ! si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène ?
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce foible éclat qui ne le touche plus ?

PHÉNICE.

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche ?
J'entends du bruit, madame, et l'empereur s'approche.

---

(1) *J'ai vu couler des pleurs qu'il vouloit retenir.*

Ce vers sert encore à rendre le spectateur incertain sur le sort de Bérénice. S'il en coûte tant à Titus pour parler à Bérénice, comment pourra-t'il faire le sacrifice de ne la plus revoir ?

Venez : fuyez la foule, et rentrons promptement ;
Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement. (1)

SCÈNE III.

TITUS, PAULIN, *Suite.*

TITUS.

De la reine, Paulin, flattez l'inquiétude.
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude.
Que l'on me laisse.

PAULIN, *à part.*

O ciel ! que je crains ce combat !
Grands dieux ! sauvez sa gloire, et l'honneur de l'état !
Voyons la reine.

(1) *Venez : fuyez la foule, et rentrons promptement ;*
Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement.

Bérénice desire de voir Titus ; Titus paroît, pourquoi fuit-elle ? C'est que Paulin accompagne l'empereur, et qu'elle veut lui parler sans témoins : c'est par ce nouveau stratagême, que l'auteur recule la catastrophe. Par une autre adresse, Bérénice ne semble que céder aux prières de Phénice ; car autrement la scène qui suit le monologue de Titus ne seroit point naturelle.

SCÈNE IV.

TITUS *seul.*

Hé bien, Titus, que viens-tu faire?
Bérénice t'attend. D'où viens-tu, téméraire?
Tes adieux sont-ils prêts? T'es-tu bien consulté?
Ton cœur te promet-il assez de cruauté?
Car enfin au combat qui pour toi se prépare,
C'est peu d'être constant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux, dont la douce langueur
Sait si bien découvrir les chemins de mon cœur?
Quand je verrai ces yeux, armés de tous leurs charmes,
Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendrai-je alors de mon triste devoir?
Pourrai-je dire enfin : je ne veux plus vous voir?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer? Qui l'ordonne? Moi-même.
Car enfin, Rome a-t'elle expliqué ses souhaits?
L'entendons-nous crier autour de ce palais?
Vois-je l'état penchant au bord du précipice?
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice?
Tout se tait; et moi seul, trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui sait si, sensible aux vertus de la reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine?
Rome peut, par son choix, justifier le mien.
Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.

Que Rome, avec ses lois, mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de persévérance:
Rome sera pour nous .... Titus, ouvre les yeux;
Quel air respires-tu ? N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des rois, avec le lait sucée,
Par crainte, ou par amour, ne peut être effacée ?
Rome jugea ta reine, en condamnant ses rois;
N'as-tu pas, en naissant, entendu cette voix ?
Et n'as-tu pas encore ouï la renommée
T'annoncer ton devoir jusques dans ton armée ?
Et, lorsque Bérénice arriva sur tes pas,
Ce que Rome en jugeoit, ne l'entendis-tu pas ?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire ?
Ah, lâche! fui l'amour, ou renonce à l'empire. (1)
Au bout de l'univers, va, cours te confiner,
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
Sont-ce là ces projets de grandeur et de gloire, (2)
Qui devoient dans les cœurs consacrer ma mémoire ?

---

(1) *Ah, lâche! fui l'amour, ou renonce à l'empire.*
C'est une espèce d'imitation de ce vers d'Ovide :

Bella gerant alii, tu Pari semper ama.

(2) *Sont-ce là ces projets de grandeur et de gloire,*
Qui devoient dans les cœurs consacrer ma mémoire ?
Tournure de phrase animée qui semble être due à Virgile :

En dextra, fidesque,
Quem secum patrios aiunt portasse Penates, etc.
Énéide, liv. IV, vers 597.

Voilà donc le prix de ta main et de ta foi; voilà cet homme pieux, qui transporte, dit-on, les dieux de sa patrie, etc.
Traduction de l'abbé Desfontaines.

Depuis

Depuis huit jours je règne ; et, jusques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur ? J'ai tout fait pour l'amour.
D'un tems si précieux quel compte puis-je rendre ?
Où sont ces heureux jours que je faisois attendre ?
Quels pleurs ai-je séchés ? Dans quels yeux satisfaits
Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits ?
L'univers a-t'il vu changer ses destinées ?
Sais-je combien le ciel m'a compté de journées ?
Et de ce peu de jours si long-tems attendus,
Ah, malheureux ! combien j'en ai déjà perdus ! (1)
Ne tardons plus. Faisons ce que l'honneur exige.
Rompons le seul lien . . . . . (2)

---

(1) *Ah, malheureux ! combien j'en ai déjà perdus !*

Racine, qui savoit profiter de tout, n'a pas laissé échapper le mot si fameux de Titus, qui, lorsqu'il n'avoit point fait d'heureux, s'écrioit à la fin du jour : Amis, j'ai perdu la journée. *Amici, diem perdidi.* Suetone, liv. VIII. chap. 7.

(2) *Rompons le seul lien.....*

Titus est préparé à parler à Bérénice, et à lui annoncer sa disgrace ; ici ce qui précède sa résolution fait douter le spectateur si ce prince aura la force de l'exécuter.

SCÈNE V.

BÉRÉNICE, TITUS.

BÉRÉNICE, *en entrant.*

NON, laissez-moi, vous dis-je ;
En vain tous vos conseils me retiennent ici.
Il faut que je le voie. Ah, seigneur, vous voici !
Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne ?
Il faut nous séparer, et c'est lui qui l'ordonne.

TITUS.

N'accablez point, madame, un prince malheureux.
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
Rappelez bien plutôt ce cœur qui, tant de fois,
M'a fait de mon devoir reconnoître la voix.
Il en est tems. Forcez votre amour à se taire ;
Et d'un œil, que la gloire et la raison éclaire,
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
Vous-même contre vous fortifiez mon cœur.
Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre ma foiblesse,
A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse ;
Ou, si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs ;
Et que tout l'univers reconnoisse sans peine,
Les pleurs d'un empereur, et les pleurs d'une reine.

Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.

BÉRÉNICE.

Ah, cruel! est-il tems de me le déclarer?
Qu'avez-vous fait, hélas? Je me suis crue aimée;
Au plaisir de vous voir mon ame accoutumée,
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos lois,
Quand je vous l'avouai pour la première fois?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée?
Que ne me disiez-vous : princesse infortunée,
Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir?
Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir.
Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre,
Quand de vos seules mains ce cœur voudroit dépendre?
Tout l'empire a vingt fois conspiré contre nous :
Il étoit tems encor; que ne me quittiez-vous?
Mille raisons alors consoloient ma misère.
Je pouvois de ma mort accuser votre père,
Le peuple, le sénat, tout l'empire Romain,
Tout l'univers, plutôt qu'une si chère main. (1)
Leur haine, dès long-tems, contre moi déclarée,
M'avoit à mon malheur dès long-tems préparée.
Je n'aurois pas, seigneur, reçu ce coup cruel
Dans le tems que j'espère un bonheur immortel;
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il desire;
Lorsque Rome se tait; quand votre père expire;

(1) *Plutôt qu'une si chère main.*

Cet hémistiche n'est point harmonieux; les monosyllabes ne doivent jamais finir un vers, sur-tout lorsqu'ils sont précédés d'une syllabe muette.

Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux ;
Enfin, quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS.

Et c'est moi seul aussi qui pouvois me détruire ;
Je pouvois vivre alors et me laisser séduire. (1)
Mon cœur se gardoit bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvoit un jour nous désunir.
Je voulois qu'à mes vœux rien ne fût invincible ;
Je n'examinois rien, j'espérois l'impossible.
Que sais-je ! j'espérois de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obstables sembloient renouveler ma flamme.
Tout l'empire parloit ; mais la gloire, madame,
Ne s'étoit point encor fait entendre à mon cœur,
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
Je sais tous les tourmens où ce dessein me livre ;
Je sens bien que, sans vous, je ne saurois plus vivre ;
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner :
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BÉRÉNICE.

Hé bien, régnez, cruel, contentez votre gloire ;
Je ne dispute plus. J'attendois, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille sermens
D'un amour qui devoit unir tous nos momens,

---

(1) *Je pouvois vivre alors et me laisser séduire.*

Ces raisons sont un peu foibles. Un prince qui prévoit ne pouvoir point épouser une reine, ne doit point se *laisser séduire* par elle. Cette réponse sent un peu trop l'ingrat qui se voit confondu.

Cette bouche à mes yeux s'avouant infidelle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu ;
Je n'écoute plus rien, et pour jamais adieu.
Pour jamais! ah, seigneur! songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime :
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ? (1)
Que le jour recommence, et que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice ?
Sans que, de tout le jour, je puisse voir Titus ?
Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus !
L'ingrat, de mon départ consolé par avance,
Daignera-t'il compter les jours de mon absence ?
Ces jours, si longs pour moi, lui sembleront trop courts.

TITUS.

Je n'aurai pas, madame, à compter tant de jours.
J'espère que bientôt la triste renommée
Vous fera confesser que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu, sans expirer . . . .

BÉRÉNICE.

Ah, seigneur! s'il est vrai, pourquoi nous séparer?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée.
Rome à ne vous plus voir m'a-t'elle condamnée ?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez ?

---

(1) *Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,*
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?
Quelle tendresse dans ces vers !

TITUS.

Hélas ! vous pouvez tout, madame ; demeurez,
Je n'y résiste point. Mais je sens ma foiblesse.
Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,
Et sans cesse veiller à retenir mes pas,
Que vers vous, à toute heure, entraînent vos appas.
Que dis-je ? en ce moment mon cœur, hors de lui-même,
S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.

BÉRÉNICE.

Hé bien, seigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver ?
Voyez-vous les Romains prêts à se soulever ?

TITUS.

Et qui sait de quel œil ils prendront cette injure ?
S'ils parlent, si les cris succèdent au murmure,
Faudra-t'il par le sang justifier mon choix ? (1)
S'ils se taisent, madame, et me vendent leurs loix,
A quoi m'exposez-vous ? Par quelle complaisance
Faudra-t'il, quelque jour, payer leur patience ?
Que n'oseront-ils point alors me demander ?
Maintiendrai-je des lois que je ne puis garder ?

BÉRÉNICE.

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice ?

TITUS.

Je les compte pour rien ! Ah, ciel ! quelle injustice !

---

(1) *Faudra-t'il, par le sang, justifier mon choix ?*

Ce vers fait plaisir dans la bouche de Titus : il ne vaudroit rien dans celle d'Achille.

BÉRÉNICE.

Quoi! pour d'injustes lois que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins, vous-même vous plonger!
Rome a ses droits, seigneur, n'avez-vous pas les vôtres?
Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres ?
Dites, parlez

TITUS.

Hélas, que vous me déchirez!

BÉRÉNICE.

Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez?

TITUS.

Oui, madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
Je frémis. Mais enfin, quand j'acceptai l'empire,
Rome me fit jurer de maintenir ses droits.
Il les faut maintenir. Déjà, plus d'une fois,
Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah! si vous remontiez jusques à sa naissance,
Vous les verriez toujours à ses ordres soumis :
L'un, jaloux de sa foi, va, chez les ennemis, (1)
Chercher, avec la mort, la peine toute prête.
D'un fils victorieux l'autre proscrit la tête.

---

(1) *L'un, jaloux de sa foi, va, chez les ennemis,*
Chercher, avec la mort, la peine toute prête.

Il savoit cependant, dit Horace, le supplice qui l'attendoit chez un ennemi barbare.

Atqui sciebat quæ sibi barbarus
Tortor pararet.

Ode V, liv. III.

L'autre, avec des yeux secs et presque indifférens,
Voit mourir ses deux fils, par son ordre expirans.
Malheureux ! Mais toujours la patrie et la gloire (1)
Ont, parmi les Romains, remporté la victoire.
Je sais qu'en vous quittant, le malheureux Titus (2)
Passe l'austérité de toutes leurs vertus ;

---

(1) *Malheureux ! Mais toujours la patrie et la gloire*
Ont, parmi les Romains, remporté la victoire.

Ceci paroît imité du sixième livre de l'Énéïde, où Virgile fait prédire à Énée, par Anchise, la fermeté du premier Brutus :

Vis et Tarquinios reges, animamque superbam
Ultoris Bruti, fascesque videre receptos?
Consulis imperium hic primus, sævasque secures.
Accipiet : natosque pater nova bella moventes
Ad pœnam pulchrâ pro libertate vocabit,
Infelix ! Utcumque ferent ea facta minores;
Vincet amor patriæ, laudumque immensa cupido.

Voulez-vous voir les Tarquins, et le courageux Brutus, ce fier vainqueur de la tyrannie? Il sera le premier consul de Rome, et il fera porter devant lui les faisceaux et les haches redoutables. Ses enfans voudront rétablir dans Rome la royauté : il les sacrifiera à la liberté publique. Malheureux père ! quoi qu'en puisse penser la postérité, l'amour de la patrie et la soif de la gloire triompheront en toi de la nature.

(2) *Je sais qu'en vous quittant, le malheureux Titus*, etc.

Ce vers, comme l'a remarqué M. de Voltaire, est foible. Titus est toujours confondu par Bérénice. Après un tableau comme celui qu'il vient de peindre, il falloit dire, à ce qu'il nous semble : *Quoi, madame ! voulez-vous qu'un Romain, qui a fait espérer quelques vertus, que celui que vous avez choisi pour amant, aille, après de si beaux exemples, sacrifier son devoir à son plaisir?* ou quelqu'autre chose de semblable.

Qu'elle n'approche point de cet effort insigne.
Mais, madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laisser un exemple à la postérité,
Qui, sans de grands efforts, ne puisse être imité ?

BÉRÉNICE.

Non, je crois tout facile à votre barbarie.
Je vous crois digne, ingrat! de m'arracher la vie.
De tous vos sentimens mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici.
Qui, moi? j'aurois voulu, honteuse et méprisée,
D'un peuple qui me hait soutenir la risée?
J'ai voulu vous pousser jusques à son refus.
C'en est fait, et bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'atteste le ciel, ennemi des parjures.
Non, si le ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie, en mourant, d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injustice;
Si, devant que mourir, la triste Bérénice
Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat! qu'au fond de votre cœur. (1)
Je sais que tant d'amour n'en peut être effacée;
Que ma douleur présente, et ma bonté passée,
Mon sang, qu'en ce palais je veux même verser,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser;

---

(1) *Je ne le cherche, ingrat ! qu'au fond de votre cœur.*

Cette tirade de Bérénice est éloquente sans être injurieuse à Titus; nous admirons toujours la modération avec laquelle elle fait parler son désespoir.

Et, sans me repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
Adieu.

SCÈNE VI.

TITUS, PAULIN.

PAULIN.

Dans quel dessein vient-elle de sortir,
Seigneur? Est-elle enfin disposée à partir?

TITUS.

Paulin, je suis perdu, je n'y pourrai survivre.
La reine veut mourir. Allons, il faut la suivre.
Courons à son secours.

PAULIN.

Hé quoi, n'avez-vous pas
Ordonné, dès tantôt, qu'on observe ses pas?
Ses femmes, à toute heure, autour d'elle empressées,
Sauront la détourner de ces tristes pensées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
Seigneur; continuez, la victoire est à vous.
Je sais que, sans pitié, vous n'avez pu l'entendre;
Moi-même, en la voyant, je n'ai pu m'en défendre.
Mais regardez plus loin. Songez, en ce malheur,
Quelle gloire va suivre un moment de douleur,
Quels applaudissemens l'univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir.....

TITUS.

Non, je suis un barbare;
Moi-même je me hais. Néron, tant détesté,
N'a point à cet excès poussé sa cruauté.
Je ne souffrirai point que Bérénice expire.
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire. (1)

PAULIN.

Quoi, seigneur!

TITUS.

Je ne sais, Paulin, ce que je dis.
L'excès de la douleur accable mes esprits.

PAULIN.

Ne troublez point le cours de votre renommée;
Déjà de vos adieux la nouvelle est semée.
Rome, qui gémissoit, triomphe avec raison.
Tous les temples ouverts fument en votre nom;
Et le peuple, élevant vos vertus jusqu'aux nues,
Va par-tout de lauriers couronner vos statues.

TITUS.

Ah, Rome! Ah, Bérénice! Ah, prince malheureux!
Pourquoi suis-je empereur? Pourquoi suis-je amoureux?

---

(1) *Je ne souffrirai point que Bérénice expire.*
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

Cette scène est nécessaire pour le fond; l'indécision de Titus tient toujours le spectateur en suspens sur le destin de Bérénice. Nous pensons avec M. de Voltaire, que cette scène auroit pu être plus déchirante; un empereur Romain qui, pour exprimer la situation la plus cruelle, finit par convenir *qu'il ne sait ce qu'il dit*, prête un peu au ridicule, et n'offre point un personnage tragique.

SCÈNE VII.

ANTIOCHUS, TITUS, PAULIN, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Qu'avez-vous fait, seigneur? L'aimable Bérénice
Va, peut-être, expirer dans les bras de Phénice.
Elle n'entend ni pleurs, ni conseil, ni raison.
Elle implore à grands cris le fer et le poison.
Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie. (1)
On vous nomme, et ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux, toujours tournés vers votre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis résister, ce spectacle me tue.
Que tardez-vous? Allez vous montrer à sa vue. (2)
Sauvez tant de vertu, de grâce, de beauté,
Ou renoncez, seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS.

Hélas! quel mot puis-je lui dire?
Moi-même, en ce moment, sais-je si je respire?

---

(1) *Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie.*
On vous nomme, et ce nom la rappelle à la vie.

Titus est dans la plus grande crise : d'un côté on lui annonce que Bérénice se meurt, et ne desire que lui pour revenir à la vie ; et de l'autre, le sénat, le peuple et les tribuns viennent lui représenter son devoir. Racine a eu l'adresse, par cet artifice, de se ménager encore un acte.

(2) *Que tardez-vous? Allez vous montrer à sa vue.*

On trouve dans quelques éditions :

« Allez, seigneur, allez vous montrer à sa vue. »

SCÈNE VIII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE.

RUTILE.

Seigneur, tous les tribuns, les consuls, le sénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'état.
Un grand peuple les suit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre présence.

TITUS.

Je vous entends, grands dieux! vous voulez rassurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN.

Venez, seigneur, passons dans la chambre prochaine.
Allons voir le sénat.

ANTIOCHUS.

Ah, courez chez la reine! (1)

(1) *Ah, courez chez la reine!*

Antiochus, en ce moment, joue un rôle gratuitement odieux; il presse Titus, qui est son rival, de manquer à ses devoirs d'empereur pour l'entraîner chez sa propre maîtresse. Il n'est point de spectateur qui ne souffre en secret de l'avilissement volontaire de ce personnage.

On peut observer ici qu'au commencement de cette scène, le sénat paroît disposé à ne point recevoir Bérénice : il semble, par ce que Titus dit plus bas, *j'espère à mon retour*, etc. que ce prince va lui proposer le contraire. Nous le répétons encore, personne n'a su, comme Racine, peindre l'amour, et tirer de cette passion un parti aussi avantageux.

PAULIN.

Quoi ! vous pourriez, seigneur, par cette indignité,
De l'empire à vos pieds fouler la majesté ?
Rome . . . . .

TITUS.

Il suffit, Paulin, nous allons les entendre.
(*à Antiochus.*)
Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la reine. Allez. J'espère, à mon retour,
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour. (1)

---

(1) *J'espère, à mon retour,*
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

Ici Racine a supprimé la scène suivante qui étoit la IXe de cet acte. La voici :

ANTIOCHUS *à Arsace.*

« Arsace, que dis-tu de toute ma conduite ?
» Rien ne pouvoit tantôt s'opposer à ma fuite.
» Bérénice et Titus offensoient mes regards.
» Je partois pour jamais. Voilà comme je pars.
» Je rentre, et dans les pleurs je retrouve la reine.
» J'oublie en même tems ma vengeance et sa haine.
» Je m'attendris aux pleurs qu'un rival fait couler ;
» Moi-même à son secours je le viens appeler ;
» Et, si sa diligence eût secondé mon zèle,
» J'allois, victorieux, le conduire auprès d'elle.
» Malheureux que je suis ! Avec quelle chaleur
» Je travaille sans cesse à mon propre malheur !
» C'en est trop. De Titus porte lui les promesses,
» Arsace. Je rougis de toutes mes foiblesses.
» Désespéré, confus, à moi-même odieux,
» Laisse-moi : je me veux cacher même à tes yeux. »

Ce fut avec raison que Racine retrancha cette scène, qui étoit tout à fait inutile, et qui d'ailleurs avilissoit trop Antiochus.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARSACE *seul.*

Où pourrai-je trouver ce prince trop fidèle ?
Ciel ! conduisez mes pas, et secondez mon zèle.
Faites qu'en ce moment je lui puisse annoncer
Un bonheur où peut-être il n'ose plus penser.

SCÈNE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ah ! quel heureux destin en ces lieux vous renvoie,
Seigneur ?

ANTIOCHUS.

Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arsace, rends-en grâce à mon seul désespoir.

ARSACE.

La reine part, seigneur. (1)

(1) *La reine part, seigneur.*
Louis Racine fait ici une remarque qui nous paroît fort

ANTIOCHUS.

Elle part?

ARSACE.

Dès ce soir.
Ses ordres sont donnés. Elle s'est offensée
Que Titus à ses pleurs l'ait si long-tems laissée.
Un généreux dépit succède à sa fureur.
Bérénice renonce à Rome, à l'empereur;
Et même veut partir, avant que Rome instruite,
Puisse voir son désordre, et jouir de sa fuite.
Elle écrit à César.

ANTIOCHUS.

O ciel! qui l'auroit cru?
Et Titus?

ARSACE.

A ses yeux Titus n'a point paru.

---

juste. Il dit qu'on ne sait d'où vient Antiochus, que l'empereur avoit chargé de voir Bérénice. Il demande encore pourquoi Arsace *est instruit plutôt que lui de ce qui s'est passé chez la reine et chez Titus.* Remarques sur Bérénice, *tom. I. pag.* 390.

Nous ajouterons que le roi de Comagène et son confident auroient dû instruire le spectateur de ce qui a empêché Bérénice de se donner la mort, à laquelle elle s'étoit déterminée en quittant la scène. Quoiqu'Arsace dise, en parlant de Bérénice *offensée*, qu'

« Un généreux dépit succède à sa fureur : »

ce n'est point éclaircir le spectateur. D'ailleurs, est-il naturel qu'une femme qui veut se donner la mort, parce que son amant la quitte, change *sa fureur* en *dépit*, quand elle voit le peuple exciter l'empereur à se séparer d'elle.

Le

Le peuple, avec transport, l'arrête et l'environne,
Applaudissant aux noms que le sénat lui donne.
Et ces noms, ces respects, ces applaudissemens,
Deviennent pour Titus autant d'engagemens,
Qui le liant, seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous ses soupirs, et les pleurs de la reine,
Fixent dans son devoir ses vœux irrésolus.
C'en est fait; et peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

Que de sujets d'espoir, Arsace, je l'avoue!
Mais d'un soin si cruel la fortune se joue.
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute, en tremblant, tout ce que tu me dis.
Et mon cœur prévenu d'une crainte importune,
Croit, même en espérant, irriter la fortune.
Mais que vois-je? Titus porte vers nous ses pas.
Que veut-il?

SCÈNE III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS *à sa suite.*

DEMEUREZ, qu'on ne me suive pas.
Enfin, prince, je viens dégager ma promesse. (1)
Bérénice m'occupe, et m'afflige sans cesse.

(1) *Enfin, prince, je viens dégager ma promesse*, etc. Que veut dire Titus par ce vers? Quelle *promesse vient-*

Je viens, le cœur percé de vos pleurs et des siens,
Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens. (1)
Venez, prince, venez; je veux bien que vous-même,
Pour la dernière fois, vous voyiez si je l'aime.

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Hé bien, voilà l'espoir que tu m'avois rendu;
Et tu vois le triomphe où j'étois attendu.
Bérénice partoit justement irritée;
Pour ne la plus revoir, Titus l'avoit quittée.
Qu'ai-je donc fait, grands dieux! quel cours infortuné
A ma funeste vie aviez-vous destiné!

---

il dégager? Nous croyons n'avoir d'autre interprétation à donner à ce mot, sinon que, touché des pleurs de la reine, Titus est déterminé à l'épouser; cependant, dans l'instant même où Bérénice s'est montrée à lui dans la douleur la plus vive, Titus lui dit très-clairement le contraire, acte V. scène VI. Racine, par cette équivoque, n'a donc prétendu que donner le change à Antiochus.

(1) *Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.*

Comment, par quel moyen Titus *calmera-t'il ces déplaisirs?* Il avoue, dans la sixième scène, *qu'il est venu sans savoir son dessein.* Racine, en ôtant tout prétexte à Titus de revoir la reine, convient par-là d'une faute considérable, sur-tout dans un dernier acte.

Tous mes momens ne sont qu'un éternel passage
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage. (1)
Et je respire encor ! Bérénice ! Titus !
Dieux cruels ! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

SCÈNE V.

TITUS, BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

NON, je n'écoute rien. Me voilà résolue.
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue ?
Pourquoi venir encore aigrir mon désespoir ?
N'êtes-vous pas content ? Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

Mais, de grâce, écoutez.

BÉRÉNICE.

Il n'est plus tems.

TITUS.

Madame,
Un mot.

BÉRÉNICE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jète mon ame !

(1) *De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage.*
Voilà le résumé de toute la pièce : voilà tout l'artifice dont Racine s'est servi ; chaque acteur passe tour à tour *de la crainte à l'espoir*, et *de l'espoir à la rage.*

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Ma princesse, d'où vient ce changement soudain ?

BÉRÉNICE.

C'en est fait. Vous voulez que je parte demain ;
Et moi, j'ai résolu de partir tout à l'heure.
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BÉRÉNICE.

Ingrat ! que je demeure !
Et pourquoi ? Pour entendre un peuple injurieux,
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux ?
Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi seule je me noie ?
Quel crime, quelle offense a pu les animer ?
Hélas ! et qu'ai-je fait que de vous trop aimer ?

TITUS.

Écoutez-vous, madame, une foule insensée ?

BÉRÉNICE.

Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.
Tout cet appartement, préparé par vos soins,
Ces lieux, de mon amour si long-tems les témoins,
Qui sembloient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces festons, où nos noms, enlacés l'un dans l'autre,
A mes tristes regards viennent par-tout s'offrir,
Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.
Allons, Phénice.

TITUS.

O ciel, que vous êtes injuste !

BÉRÉNICE.

Retournez, retournez vers ce sénat auguste,
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
Hé bien, avec plaisir l'avez-vous écouté?
Êtes-vous pleinement content de votre gloire?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire? (1)
Mais ce n'est pas assez expier vos amours.
Avez-vous bien promis de me haïr toujours?

TITUS.

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïsse!
Que je puisse jamais oublier Bérénice!
Ah, dieux! dans quel moment son injuste rigueur,
De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur!
Connoissez-moi, madame; et, depuis cinq années,
Comptez tous les momens, et toutes les journées,
Où par plus de transports, et par plus de soupirs,
Je vous ai de mon cœur exprimé les desirs.
Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse.
Et jamais.....

BÉRÉNICE.

Vous m'aimez, vous me le soutenez,
Et cependant je pars (2), et vous me l'ordonnez?

---

(1) *Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire?*

On prétend que les mêmes choses avoient été dites à Louis XIV.

(2) *Vous m'aimez, vous me le soutenez*, etc.

Mademoiselle de Mancini dit à Louis XIV en partant : *vous m'aimez, vous êtes roi, vous pleurez, et je pars.* Racine,

Quoi ! dans mon désespoir trouvez-vous tant de charmes ?
Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes ?
Que me sert de ce cœur l'inutile retour ?
Ah, cruel ! par pitié, montrez-moi moins d'amour.
Ne me rappelez point une trop chère idée ;
Et laissez-moi du moins partir persuadée
Que, déjà de votre ame exilée en secret,
J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.

(*Titus lit une lettre.*)

Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
Voilà de votre amour tout ce que je desire.
Lisez, ingrat ! lisez, et me laissez sortir. (1)

TITUS.

Vous ne sortirez point, je n'y puis consentir.
Quoi ! ce départ n'est donc qu'un cruel stratagême ?
Vous cherchez à mourir ? Et de tout ce que j'aime
Il ne restera plus qu'un triste souvenir ?
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le fasse venir.

(*Bérénice se laisse tomber sur un siége.*)

---

dans la cinquième scène du quatrième acte, a déjà fait usage de la moitié de cette réponse, en faisant dire à Bérénice :

« Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez. »

Il semble n'avoir rien voulu perdre de ces mots sublimes, et vouloir profiter, dans les vers que nous venons de citer, de ce qu'il avoit omis dans le quatrième acte. Mais, comme le remarque M. de Voltaire, la réponse de Mancini est bien plus énergique et bien plus remplie de sentiment.

(1) *Lisez, ingrat ! lisez, et me laissez sortir.*

Il y a, selon nous, bien de l'adresse à laisser deviner, par la réponse de Titus, le parti que Bérénice a pris.

SCÈNE VI.

TITUS, BÉRÉNICE.

TITUS.

MADAME, il faut vous faire un aveu véritable.
Lorsque j'envisageai le moment redoutable,
Où, pressé par les lois d'un austère devoir,
Il falloit pour jamais renoncer à vous voir;
Quand de ce triste adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je m'attendis, madame, à toutes les douleurs (1)
Que peut faire sentir le plus grand des malheurs;
Mais, quoique je craignisse, il faut que je le die,
Je n'en avois prévu que la moindre partie.
Je croyois ma vertu moins prête à succomber,
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée:
Le sénat m'a parlé; mais mon ame accablée
Écoutoit sans entendre, et ne leur a laissé,
Pour prix de leurs transports, qu'un silence glacé.
Rome de votre sort est encore incertaine.
Moi-même, à tous momens, je me souviens à peine,
Si je suis empereur, ou si je suis Romain.
Je suis venu vers vous, sans savoir mon dessein;

(1) *Je m'attendis, madame, à toutes les douleurs*
On lit dans quelques éditions:
« Je préparai mon ame à toutes les douleurs. »

Mon amour m'entraînoit; et je venois peut-être
Pour me chercher moi-même, et pour me reconnoître.
Qu'ai-je trouvé ? Je vois la mort peinte en vos yeux ;
Je vois, pour la chercher, que vous quittez ces lieux.
C'en est trop. Ma douleur, à cette triste vue,
A son dernier excès est enfin parvenue.
Je ressens tous les maux que je puis ressentir ;
Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.
Ne vous attendez point que, las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes.
En quelqu'extrêmité que vous m'ayiez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit.
Sans cesse elle présente à mon ame étonnée,
L'empire incompatible avec votre hyménée ;
Me dit qu'après l'éclat et les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouser encor moins que jamais.
Oui, madame; et je dois moins encore vous dire (1)
Que je suis prêt, pour vous, d'abandonner l'empire,
De vous suivre, et d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.

---

(1) *Oui, madame ; et je dois moins encore vous dire*, etc. Ce vers semble être la critique de ceux de Corneille, où Titus dit à Bérénice, acte IV. scène v :

Hé bien, madame, il faut renoncer à ce titre,
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.
Allons dans vos états m'en donner un plus doux;
Ma gloire la plus haute est celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour souveraine,
Où vos bras amoureux feront ma seule chaîne,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'étreindra;
Et soit de Rome esclave et maître qui voudra.

Vous-même rougiriez de ma lâche conduite ;
Vous verriez, à regret, marcher à votre suite
Un indigne empereur, sans empire, sans cour,
Vil spectacle aux humains des foiblesses d'amour.
Pour sortir des tourmens dont mon ame est la proie,
Il est, vous le savez, une plus noble voie.
Je me suis vu, madame, enseigner ce chemin,
Et par plus d'un héros, et par plus d'un Romain.
Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette persévérance,
Dont le sort s'attachoit à les persécuter,
Comme un ordre secret de n'y plus résister.
Si vos pleurs plus long-tems viennent frapper ma vue,
Si toujours à mourir je vous vois résolue,
S'il faut qu'à tous momens je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre.
En l'état où je suis je puis tout entreprendre ;
Et je ne réponds pas que ma main, à vos yeux,
N'ensanglante à la fin nos funestes adieux. (1)

BÉRÉNICE.

Hélas !

---

(1) *Et je ne réponds pas que ma main, à vos yeux,*
N'ensanglante à la fin nos funestes adieux.

Si Titus étoit réellement décidé à se donner la mort pour une femme, il ne seroit pas plus digne d'être empereur, que s'il abandonnoit l'empire pour suivre Bérénice en Asie. Titus ne parle sans doute du dessein où il est de s'ôter la vie, que pour intimider Bérénice, et l'exciter à conserver ses jours.

TITUS.

Non, il n'est rien dont je ne sois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant responsable.
Songez-y bien, madame. Et si je vous suis cher.....

SCÈNE DERNIÈRE.

TITUS, BÉRÉNICE, ANTIOCHUS.

TITUS.

VENEZ, prince, venez, je vous ai fait chercher.
Soyez ici témoin de toute ma foiblesse;
Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS.

Je crois tout. Je connois votre amour. (1)
Mais vous, connoissez-moi, seigneur, à votre tour.
Vous m'avez honoré, seigneur, de votre estime;
Et moi, je puis ici vous le jurer sans crime,

(1) *Je crois tout. Je connois votre amour.*
Mais vous, connoissez-moi, seigneur, à votre tour.
On lit dans quelques éditions :

« Je crois tout. Je vous connois tous deux.
» Mais connoissez vous-même un prince malheureux. »

On est étonné de voir revenir Antiochus, après la résolution qu'il avoit prise ; mais il faut se ressouvenir que Titus l'a fait demander, et que celui qu'il lui a envoyé a pu s'opposer à son dessein.

A vos plus chers amis j'ai disputé ce rang ;
Je l'ai disputé même aux dépens de mon sang.
Vous m'avez, malgré moi, confié l'un et l'autre,
La reine, son amour, et vous, seigneur, le vôtre.
La reine, qui m'entend, peut me désavouer :
Elle m'a vu toujours ardent à vous louer,
Répondre, par mes soins, à votre confidence.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnoissance.
Mais croiriez-vous, seigneur, en ce moment fatal, (1)
Qu'un ami si fidèle étoit votre rival ?

TITUS.

Mon rival ?

ANTIOCHUS.

Il est tems que je vous éclaircisse.
Oui, seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.
Pour ne la plus aimer, j'ai cent fois combattu ;
Je n'ai pu l'oublier ; au moins je me suis tû.
De votre changement la flatteuse apparence
M'avoit rendu tantôt quelque foible espérance.
Les larmes de la reine ont éteint cet espoir ;
Ses yeux, baignés de pleurs, demandoient à vous voir.
Je suis venu, seigneur, vous appeler moi-même ;
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime ;
Vous vous êtes rendu, je n'en ai point douté.
Pour la dernière fois je me suis consulté ;

---

(1) *Mais croiriez-vous, seigneur, en ce moment fatal,*

VARIANTE.

« Mais le pourriez-vous croire, en ce moment fatal. »

J'ai fait de mon courage une épreuve dernière :
Je viens de rappeler ma raison toute entière,
Jamais je ne me suis senti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds ;
Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire.
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous instruire.
Oui, madame, vers vous j'ai rappelé ses pas ;
Mes soins ont réussi, je ne m'en repens pas.
Puisse le ciel verser sur toutes vos années
Mille prospérités l'une à l'autre enchaînées !
Ou, s'il vous garde encore un reste de courroux,
Je conjure les dieux d'épuiser tous les coups
Qui pourroient menacer une si belle vie,
Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

BÉRÉNICE, *se levant.*

Arrêtez, arrêtez, princes trop généreux !
En quelle extrémité me jetez-vous tous deux !
Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,
Par-tout du désespoir je rencontre l'image :
Je ne vois que des pleurs, et je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.
(*à Titus.*)
Mon cœur vous est connu, seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire ;
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars,
N'a point, vous le savez, attiré mes regards.
J'aimois, seigneur, j'aimois, je voulois être aimée.
Ce jour, je l'avoûrai, je me suis alarmée.
J'ai cru que votre amour alloit finir son cours.

Je connois mon erreur, et vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes ;
Bérénice, seigneur, ne vaut pas tant d'alarmes ;
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le tems que Titus attire tous ses vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ses délices.
Je crois, depuis cinq ans, jusqu'à ce dernier jour,
Vous avoir assuré d'un véritable amour.
Ce n'est pas tout : je veux, en ce moment funeste,
Par un dernier effort, couronner tout le reste.
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
Adieu, seigneur, régnez, je ne vous verrai plus.
(*à Antiochus.*)
Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime,
Pour aller, loin de Rome, écouter d'autres vœux.
Vivez, et faites-vous un effort généreux. (1)
Sur Titus et sur moi réglez votre conduite.
Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quitte.
Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.
Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers,
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse,
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.

---

(1) *Vivez, et faites-vous un effort généreux.*

De trois personnes qui veulent mourir, aucune ne meurt ; et le spectateur est content, parce que Racine a eu l'art de rendre intéressans les trois personnages de cette scène.

Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.
(*à Titus.*)
Pour la dernière fois, adieu, seigneur. (1)

ANTIOCHUS.

Hélas ! (2)

---

(1) *Pour la dernière fois, adieu, seigneur.*

Bérénice, qui ne pouvoit se déterminer à se séparer de Titus, consent maintenant à partir. On ne sauroit trop admirer Racine, qui, par le flux et reflux des sentimens du cœur, a su intéresser pendant cinq actes dans une pièce sans action.

(2) *Hélas ?*

Cet *hélas* qui finit cette pièce paroîtroit ridicule à bien des gens ; cependant l'auteur n'avoit que cette ressource pour faire sortir Antiochus de la scène d'une manière qui satisfît le spectateur.

FIN.

EXAMEN DE BÉRÉNICE.

Le principal défaut de la tragédie de Bérénice est de n'avoir point une marche assez vive et assez tragique. L'action ne se prolonge que par des méprises, ou par des moyens plus ingénieux que grands, plus adroits que tragiques. Le caractère de Titus est foible, celui de Bérénice monotone, et le rôle que joue Antiochus est trop souvent indigne d'un roi et d'un rival ; peut-être Racine auroit-il pu donner à ce rôle un peu plus d'activité et de consistance, en supposant que la violence de son amour auroit porté Antiochus à entrer dans une des conjurations qui furent faites contre Titus, au rapport des historiens, et dont l'hymen de Bérénice eût été le prétexte. Cette conjuration découverte, le péril pressant qu'auroit couru l'empereur eût ouvert les yeux à Bérénice, et l'eût déterminée à s'éloigner de Rome et à renoncer au nom d'impératrice, pour assurer par-là les jours de son amant. Titus, qui n'eût pas voulu paroître moins généreux que Bérénice, eût fait rougir les Romains de leur soulèvement, en pardonnant aux coupables, et eût donné en cette occasion l'exemple de cette clémence si célébrée sur tous les théâtres, dont Métastase a fait le sujet d'un de ses chefs-d'œuvre. Corneille et Racine auroient sans doute traité ce sujet d'une manière

plus propre à leur faire honneur, s'ils eussent été les maîtres du canevas; mais obligés de s'astreindre aux vues particulières qu'on leur prescrivoit, ces deux grands hommes tombèrent dans l'inconvénient inévitable de tous les sujets de commande. Dans cette sorte de lutte, il fallut nécessairement que celui de ces deux poëtes qui n'avoit en partage que la force et l'élévation du génie, succombât sous un adversaire dont le génie plus souple appeloit souvent l'adresse et les grâces à son secours.

La foiblesse de Titus, le ton élégiaque de Bérénice, sont sans doute un des mérites de cette pièce; car si Titus étoit plus héros, plus Romain, comme l'auroient desiré quelques critiques; si Bérénice avoit montré plus de fermeté que de sensibilité, la pièce auroit été sans contredit beaucoup moins intéressante. L'héroïsme ne produit que l'admiration, et l'admiration n'est point un ressort tragique.

Si l'on compare Bérénice aux ouvrages vraiment tragiques du théâtre, aux Rhadamiste, aux Cinna, aux Andromaque, aux Iphigénie, aux Mahomet, Bérénice ne sera regardée que comme une des plus foibles tragédies de Racine; mais si on examine quelle fécondité dans l'esprit, et quelles ressources dans le cœur il falloit avoir pour tirer un si grand parti d'un sujet aussi mince, alors cette pièce sera mise au rang de ses chefs-d'œuvre; l'art qu'il a mis dans la gradation des sentimens, et l'élégance avec laquelle il les exprime, feront toujours lire cet ouvrage avec un nouveau plaisir. « Rappelez-vous, dit à ce sujet le

» célèbre

» célèbre J. J. Rousseau, *dans sa lettre à M. d'Alembert sur les spectacles*, une pièce à laquelle je crois » me souvenir d'avoir assisté avec vous il y a quelques » années, et qui nous fit un plaisir auquel nous nous » attendions peu, soit qu'en effet l'auteur y eût mis » plus de beautés théâtrales que nous n'avions pensé, » soit que l'actrice prêtât son charme ordinaire au rôle » qu'elle faisoit valoir .... (1) Dans quelle disposition » d'esprit le spectateur voit-il commencer cette pièce? » Dans un sentiment de mépris pour la foiblesse d'un » empereur et d'un Romain, qui balance, comme le » dernier des hommes, entre sa maîtresse et son de- » voir; qui, flottant incessamment dans une déshо- » norante incertitude, avilit, par des plaintes efféми- » nées, le caractère presque divin que lui donne » l'histoire; qui fait chercher dans un vil soupirant » de ruelle le bienfaiteur du monde et les délices du » genre humain. Qu'en pense le même spectateur » après la représentation? Il finit par plaindre cet » homme sensible qu'il méprisoit, par s'intéresser à » cette même passion dont il lui faisoit un crime, par » murmurer en secret du sacrifice qu'il est forcé d'en » faire aux lois de sa patrie; voilà ce que chacun de » nous éprouvoit à la représentation. Le rôle de Titus, » très-bien rendu, eût fait de l'effet s'il eût été digne de » lui; mais tous sentirent que l'intérêt principal étoit » pour Bérénice, et que c'étoit le sort de son amour

(1) Mademoiselle Gaussin, peut-être la seule actrice de l'Europe faite pour rendre ce rôle.

» qui déterminoit l'espèce de la catastrophe. Non
» que ses plaintes continuelles donnassent une grande
» émotion durant le cours de la pièce : mais au cin-
» quième acte, où, cessant de se plaindre, l'air morne,
» l'œil sec et la voix éteinte, elle faisoit parler une
» douleur froide approchante du désespoir, l'art de
» l'actrice ajoutoit au pathétique du rôle, et les spec-
» tateurs, vivement touchés, commençoient à pleurer
» quand Bérénice ne pleuroit plus. Que signifioit cela ?
» sinon qu'on trembloit qu'elle ne fût renvoyée ; qu'on
» sentoit d'avance la douleur dont son cœur seroit
» pénétré ; et que chacun auroit voulu que Titus se
» laissât vaincre, même au risque de l'en moins esti-
» mer . . . . La reine part sans le congé du parterre :
» l'empereur la renvoie *invitus invitam*, on peut ajou-
» ter *invito spectatore*. Titus a beau rester Romain,
» il est le seul de son parti ; tous les spectateurs ont
» épousé Bérénice. »

BAJAZET,

TRAGÉDIE.

1672.

BALLET.

TRAGÉDIE.

1697.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

RACINE, dans Bajazet, suivit une route qu'on n'avoit point encore osé fréquenter. On regarda comme une nouveauté de voir des Turcs sur le théâtre. L'histoire de cette nation n'étoit point alors connue comme elle l'est aujourd'hui ; d'ailleurs, depuis la renaissance des lettres on n'avoit point hasardé de mettre en action un sujet récent. Cette tentative fut accueillie avec d'autant plus de raison, qu'elle sembloit ouvrir à tous les poëtes une nouvelle carrière à parcourir.

Racine a fait entrer dans cette pièce les principaux évènemens de l'histoire de l'Empire Ottoman ; la défaite de Bajazet I. par Tamerlan ; la gloire du règne de Soliman I., la prise de Rhodes ; ses autres victoires en Afrique, en Perse et en Hongrie ; son mariage avec Roxelane ; le meurtre d'Osman I., devenu le jouet d'une populace insolente ; la révolte des Spahis, qui pensa faire perdre à Amurat le trône et la vie ; enfin le siége de Bagdad. On ne peut trop admirer l'art avec lequel ce poëte a su profiter de ces différens traits ; la manière dont il

les a exposés dans son drame, nous dispense d'en donner le précis.

Quoique Racine ait suivi exactement l'histoire en bien des points, et qu'il se soit conformé autant qu'il l'a pu aux usages des Turcs, le jugement de Corneille n'est pas pourtant sans fondement. On rapporte que ce grand homme, assistant à la première représentation de Bajazet, dit à Segrais, placé auprès de lui, que *les personnages de cette tragédie avoient, sous des habits turcs, des sentimens français. Je ne le dis qu'à vous*, ajouta-t'il, *d'autres croiroient que la jalousie me fait parler.*

Cette tragédie fut représentée le 4 ou 5 janvier 1672, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. On n'en fit point de critique en forme; on se contenta d'y reprendre en gros quelques défauts. Une femme de beaucoup d'esprit (madame de Sévigné), pour rester, comme elle le dit elle-même, fidelle à *ses vieilles admirations*, ne porta point sur Bajazet un jugement favorable. Cela prouve seulement qu'une femme peut avoir beaucoup d'esprit, et n'être pas en état de juger une pièce de théâtre. Il nous semble cependant que si le peintre inimitable du cœur humain, lui qui a exprimé avec tant de grâces et de vérité les charmes et les fureurs de

l'amour, devoit trouver des partisans et des défenseurs, ce devroit être sur-tout parmi les femmes.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

Sultan Amurat, ou sultan Morat, empereur des Turcs, (1) celui qui prit Babylone en 1638, a eu quatre frères. Le premier, c'est à savoir Osman, fut empereur avant lui, et régna environ trois ans, au bout desquels les janissaires lui ôtèrent l'empire et la vie. Le second se nommoit Orcan. Amurat, dès les premiers jours de son règne, le fit étrangler. Le troisième étoit Bajazet, prince de grande espérance ; et c'est lui qui est le héros de ma tragédie. Amurat, ou par politique, ou par amitié, l'avoit épargné jusqu'au siége de Babylone. Après la prise de cette ville, le sultan victorieux envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir ; ce qui fut conduit et exécuté à peu près de la manière que je le représente. Amurat avoit encore un frère, qui fut depuis le sultan Ibrahim, et que ce même Amurat négligea comme un prince stupide, qui ne lui donnoit point d'ombrage. Sultan Mahomet, qui règne aujourd'hui, est fils de cet Ibrahim, et par conséquent neveu de Bajazet.

(1) *Sultan Amurat, ou sultan Morat, empereur des Turcs*, etc. C'est Amurat IV, dix-septième sultan de la race des Ottomans, né en 1609, mis sur le trône en 1623, et mort d'un accès de fièvre en 1639. Il étoit fils d'Achmet I, quinzième sultan, mort en 1617, après un règne de quatorze ans et quatre mois.

Les particularités de la mort de Bajazet ne sont encore dans aucune histoire imprimée. M. le comte de Cézy étoit ambassadeur à Constantinople lorsque cette aventure tragique arriva dans le serrail. Il fut instruit des amours de Bajazet, et des jalousies de la sultane ; il vit même plusieurs fois Bajazet, à qui on permettoit de se promener quelquefois à la pointe du serrail, sur le canal de la mer noire. M. le comte de Cézy disoit que c'étoit un prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonstances de sa mort ; il y a encore plusieurs personnes de qualité qui se souviennent de lui en avoir entendu faire le récit lorsqu'il fut de retour en France.

Quelques lecteurs pourront s'étonner qu'on ait osé mettre sur la scène une histoire si récente ; mais je n'ai rien vu dans les règles du poëme dramatique qui dût me détourner de mon entreprise. A la vérité, je ne conseillerois pas à un auteur de prendre pour sujet d'une tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'étoit passée dans le pays où il veut faire représenter sa tragédie ; ni de mettre des héros sur le théâtre, qui auroient été connus de la plupart des spectateurs. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. On peut dire que le respect que l'on a pour les héros s'augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous (1), *major è lon-*

(1) *On peut dire que le respect que l'on a pour les héros s'augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous.*

Ce passage ne prouveroit-il pas que pour rendre les héros

ginquo reverentia. L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des tems ; car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, et ce qui en est à mille lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que les personnages Turcs, quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre théâtre ; on les regarde de bonne heure comme anciens ; ce sont des mœurs et des coutumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce avec les princes, et les autres personnes qui vivent dans le serrail, que nous les considérons, pour ainsi dire, comme des gens qui vivent dans un autre siècle que le nôtre.

C'étoit à peu près de cette manière que les Persans étoient anciennement considérés des Athéniens. Aussi le poëte Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une tragédie la mère de Xerxès, qui étoit peut-être encore vivante, et de faire représenter sur le théâtre d'Athènes la désolation de la cour de Perse,

---

plus dignes de notre admiration, il faut les faire paroître, non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils doivent être ; car pourquoi le respect pour les héros s'augmente-t'il à mesure qu'ils s'éloignent de nous ? C'est qu'un homme, quelque grand qu'il soit, a toujours des foiblesses, et que la connoissance que nous en avons, ne peut manquer d'affoiblir l'idée d'estime ou d'admiration qu'on veut nous inspirer pour lui. Si, malgré la distance des tems et des lieux, le poëte nous représente son héros tel qu'il étoit avec toutes ses foiblesses, il le remet, pour ainsi dire, parmi nous, et nous inspire d'autant moins de respect pour lui, qu'il le rend plus semblable à nous.

après la déroute de ce prince. Cependant ce même Eschyle s'étoit trouvé en personne à la bataille de Salamine, où Xerxès avoit été vaincu ; et il s'étoit trouvé encore à la défaite des lieutenans de Darius, père de Xerxès, dans la plaine de Marathon ; car Eschyle étoit homme de guerre, et il étoit frère de ce fameux Cynégire, dont il est tant parlé dans l'antiquité, et qui mourut si glorieusement en attaquant un des vaisseaux du roi de Perse.

ACTEURS.

BAJAZET, frère du sultan Amurat.

ROXANE, sultane favorite du sultan Amurat.

ATALIDE, princesse du sang ottoman.

ACOMAT, grand visir.

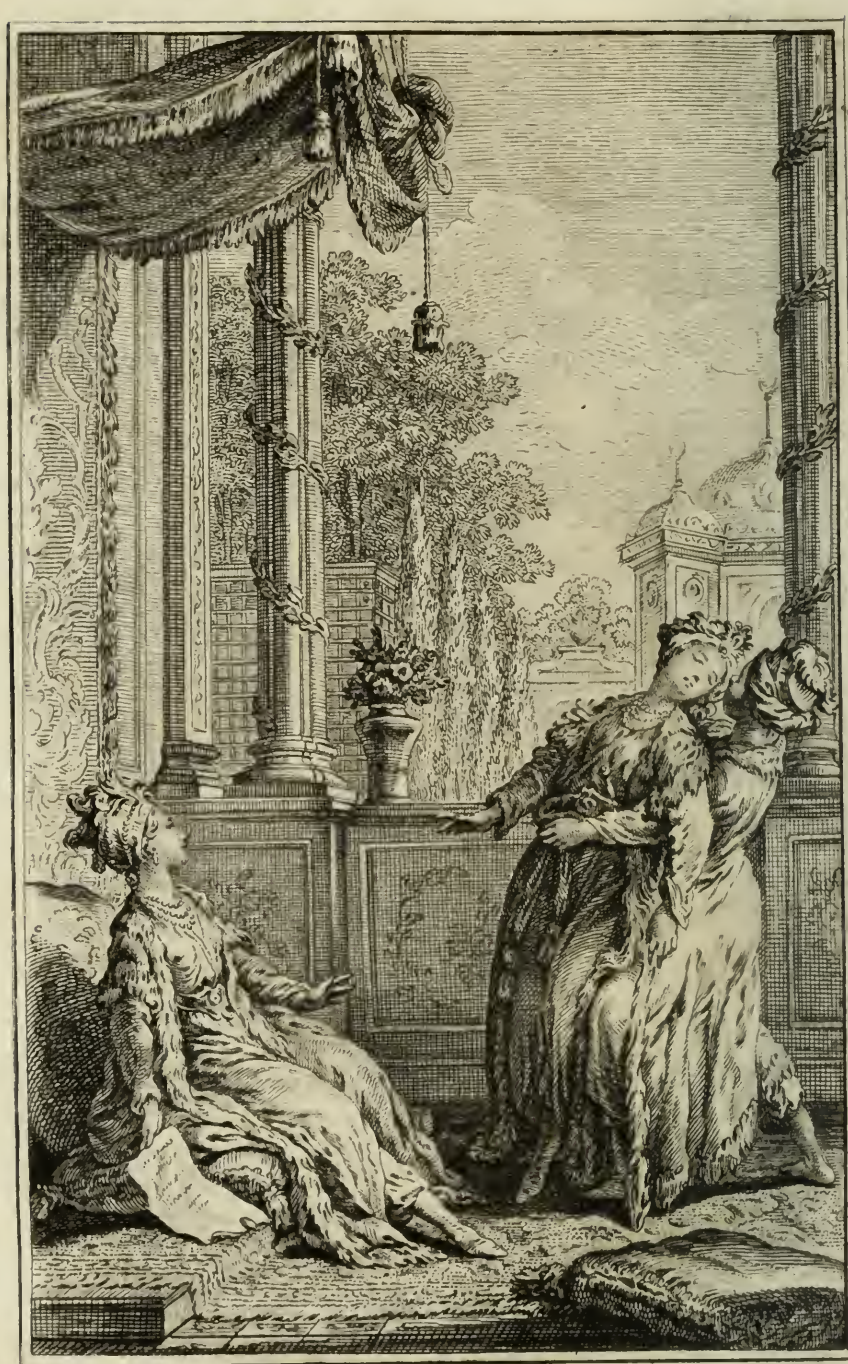
OSMIN, confident du grand visir.

ZATIME, esclave de la sultane.

ZAÏRE, esclave d'Atalide.

GARDES.

La scène est à Constantinople, dans le serrail du grand seigneur.



H. Gravelot inv. *C.L. Vasseur Sculp.*

BAJAZET.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Viens, suis moi. La sultane en ce lieu se doit rendre.
Je pourrai cependant te parler et t'entendre.

OSMIN.

Et depuis quand, seigneur, entre-t'on dans ces lieux,
Dont l'accès étoit même interdit à nos yeux?
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

ACOMAT.

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,
Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus.
Mais laissons, cher Osmin, les discours superflus.
Que ton retour tardoit à mon impatience!
Et que, d'un œil content, je te vois dans Bysance! (1)

(1) *Que ton retour tardoit à mon impatience!*
Et que, d'un œil content, je te vois dans Bysance!
Le nom de *Bysance*, que portoit autrefois la ville, qu'on

Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris
Un voyage si long, pour moi seul entrepris.
De ce qu'ont vu tes yeux, parle en témoin sincère,
Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire, (1)
Dépendent les destins de l'empire Ottoman.
Qu'as-tu vu dans l'armée, et que fait le sultan?

OSMIN.

Babylone, seigneur, à son prince fidelle, (2)
Voyoit, sans s'étonner, notre armée autour d'elle;

---

nomma depuis *Antonia*, et que nous appelons aujourd'hui *Constantinople*, ne sert plus à désigner cette dernière ville. La difficulté qu'auroit trouvée Racine à faire entrer en vers le nom de *Constantinople*, lui a fait préférer celui de *Bysance*.

(1) *Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire,*
Dépendent les destins de l'empire Ottoman.

La manière dont le sujet est expliqué est admirable; les acteurs parlent si naturellement, qu'on ne s'apperçoit point que le poëte ait voulu instruire le spectateur. Cette scène passe pour un chef-d'œuvre d'exposition.

Ottoman est adjectif, contre la règle ordinaire des noms propres. C'est une exception à l'usage général. Nous ne pourrions pas dire également *l'empire Bourbon* pour *l'empire des Bourbons*.

(2) *Babylone, seigneur, à son prince fidelle,*
Voyoit, sans s'étonner, notre armée autour d'elle;
Les Persans, etc.

C'étoit Schah Abbas, roi de Perse, qui s'étoit emparé, au commencement du règne d'Amurat, de la province et de la ville de *Bagdad*. Racine appelle cette ville *Babylone*, quoiqu'elle n'en ait jamais porté le nom, et qu'elle ait toujours eu celui de *Bagdad*, ou du jardin de *Dad*, moine dont la

Les Persans rassemblés marchoient à son secours,
Et du camp d'Amurat s'approchoient tous les jours.
Lui-même, fatigué d'un long siége inutile,
Sembloit vouloir laisser Babylone tranquille;
Et, sans renouveler ses assauts impuissans,
Résolu de combattre, attendoit les Persans.
Mais, comme vous savez, malgré ma diligence,
Un long chemin sépare et le camp et Bysance. (1)
Mille obstacles divers m'ont même traversé;
Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

ACOMAT.

Que faisoient cependant nos braves janissaires?
Rendent-ils au sultan des hommages sincères?

---

cellule échappa seule avec son jardin à la ruine totale de Seleucie. Racine a cru que la ville fondée par Seleucus Nicator, ayant été appelée dans la suite *Babylone*, parce qu'elle s'accrut des débris de cette grande ville, comme son fondateur se l'étoit proposé, Plin. *liv. VI. chap.* 26. la ville de *Bagdad* pouvoit également être désignée sous le nom de *Babylone*, puisqu'elle reçut dans son enceinte les habitans de *Seleucie*, et qu'elle fut, depuis la destruction de cette seconde *Babylone*, la ville la plus importante de toute la contrée.

(1) *Un long chemin sépare et le camp et Bysance.*

Quelque *diligence* que fasse Osmin, le *chemin* du *camp* d'Amurat à *Bysance*, comme l'observe M. l'abbé d'Olivet, *n'en sera ni plus ni moins long;* mais Osmin veut dire que *le tems qu'il a employé à faire un si long chemin est si considérable, qu'il ne peut assurer que les choses soient encore dans le même état où il les a laissées lorsqu'il s'est éloigné du camp d'Amurat.* C'est par cette alliance de mots que le poëte a su donner à son style une précision qui n'exclut point la clarté.

Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu ?
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu ?

OSMIN.

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et sembloit se promettre une heureuse victoire. (1)
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir ;
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les janissaires ;
Il se souvient toujours que son inimitié
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,
Lorsque, pour affermir sa puissance nouvelle,
Il vouloit, disoit-il, sortir de leur tutelle.
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours ;
Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours.
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.
Votre absence est pour eux un sujet de murmure ;
Ils regrètent le tems, à leur grand cœur si doux.
Lorsqu'assurés de vaincre, ils combattoient sous vous. (2)

---

(1) *Amurat est content, si nous le voulons croire,*
Et sembloit se promettre une heureuse victoire.

M. l'abbé d'Olivet remarque avec raison qu'on ne peut passer aussi brusquement du présent *est* à l'imparfait *sembloit*. Nous croyons, avec Louis Racine, que c'est une faute de l'imprimeur, et que le poëte avoit mis :

« Amurat est content, si nous le voulons croire,
» Et semble se promettre une heureuse victoire. »

(2) *Ils regrètent le tems, à leur grand cœur si doux,*
Lorsqu'assurés de vaincre, ils combattoient sous vous.

On ne dit point *le tems lorsque*, *le tems auquel*, etc. mais

ACOMAT.

Quoi ! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur, et vit dans leur pensée ?
Crois-tu qu'ils me suivroient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnoîtroient la voix de leur visir ?

OSMIN.

Le succès du combat réglera leur conduite :
Il faut voir du sultan la victoire ou la fuite.
Quoiqu'à regret, seigneur, ils marchent sous ses lois ;
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits.
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années ;
Mais, enfin, le succès dépend des destinées.
Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur,
Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur,
Vous les verrez soumis, rapporter dans Bysance
L'exemple d'une aveugle et basse obéissance.
Mais si, dans le combat, le destin plus puissant,
Marque de quelque affront son empire naissant ;
S'il fuit ; ne doutez point que, fiers de sa disgrace ;
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, seigneur, la perte du combat,
Comme un arrêt du ciel qui réprouve Amurat.

---

le tems où. M. l'abbé d'Olivet prétend que les mots qui se trouvent entre *le tems* et *lorsque*, doivent servir à faire excuser cette licence ; mais cette raison ne nous paroît point propre à justifier Racine. Il nous semble que ce poëte auroit pu mettre :

« Ils regrètent le tems, à leur grand cœur si doux,
» *Ce tems où, sûrs* de vaincre, ils combattoient sous vous. »

Cependant, s'il en faut croire la renommée,
Il a, depuis trois mois, fait partir de l'armée
Un esclave chargé de quelque ordre secret.
Tout le camp interdit trembloit pour Bajazet;
On craignoit qu'Amurat, par un ordre sévère,
N'envoyât demander la tête de son frère.

ACOMAT.

Tel étoit son dessein. Cet esclave est venu;
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu. (1)

OSMIN.

Quoi, seigneur! le sultan reverra son visage, (2)
Sans que de vos respects il lui porte ce gage?

ACOMAT.

Cet esclave n'est plus. Un ordre, cher Osmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

OSMIN.

Mais le sultan, surpris d'une trop longue absence,
En cherchera bientôt la cause et la vengeance.
Que lui répondrez-vous?

ACOMAT.

Peut-être avant ce tems,

---

(1) *Tel étoit son dessein. Cet esclave est venu;*
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.
Ces deux vers annoncent la catastrophe.

(2) *Quoi, seigneur! le sultan reverra son visage,*
Cette expression *reverra son visage*, paroît trop amenée par la rime.

Je saurai l'occuper de soins plus importans.
Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine;
Je sais à son retour l'accueil qu'il me destine.
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats,
Qu'il va chercher, sans moi, les siéges, les combats :
Il commande l'armée; et moi, dans une ville,
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un visir!
Mais j'ai plus dignement employé ce loisir;
J'ai su lui préparer des craintes et des veilles;
Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

OSMIN.

Quoi donc, qu'avez-vous fait?

ACOMAT.

J'espère qu'aujourd'hui
Bajazet se déclare, et Roxane avec lui.

OSMIN.

Quoi! Roxane, seigneur, qu'Amurat a choisie
Entre tant de beautés, dont l'Europe et l'Asie
Dépeuplent leurs états, et remplissent sa cour?
Car on dit qu'elle seule a fixé son amour;
Et même il a voulu que l'heureuse Roxane,
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de sultane. (1)

---

(1) *Et même il a voulu que l'heureuse Roxane,*
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de sultane.

Les maîtresses du grand seigneur ne prennent le nom de *sultanes* qu'après qu'elles ont eu un fils. Racine feint que Roxane l'a obtenu par avance; cette fiction étoit nécessaire

ACOMAT.

Il a fait plus pour elle, Osmin. Il a voulu
Qu'elle eût dans son absence un pouvoir absolu.
Tu sais de nos sultans les rigueurs ordinaires ;
Le frère rarement laisse jouir ses frères
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang
Qui les a de trop près approchés de son rang.
L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance; (1)
Indigne également de vivre et de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
L'autre, trop redoutable, et trop digne d'envie,
Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.
Car enfin, Bajazet dédaigna de tout tems
La molle oisiveté des enfans des sultans.
Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
Et même en fit sous moi la noble expérience.
Toi-même tu l'as vu courir dans les combats,
Emporter après lui tous les cœurs des soldats ;

---

pour relever la dignité du rôle, et pour sauver l'indécence d'un pareil personnage par rapport à nos mœurs.

(1) *L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa naissance, Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance;*

Racine a fait d'*Ibrahim* un *imbécille*, pour mieux fonder les prétentions exclusives de Bajazet au trône des sultans. Ibrahim succéda à Amurat, et fut père de Mahomet IV.

Louis Racine rapporte que Boileau disoit *que son ami avoit encore plus que lui le génie satyrique, et qu'il citoit pour preuve ces quatre vers si admirables.* Remarq. tom. I. pag. 443.

Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire (1)
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.
Mais, malgré ses soupçons, le cruel Amurat,
Avant qu'un fils naissant eût rassuré l'état,
N'osoit sacrifier ce frère à sa vengeance,
Ni du sang ottoman proscrire l'espérance.
Ainsi donc, pour un tems, Amurat désarmé,
Laissa dans le serrail Bajazet enfermé.
Il partit, et voulut que, fidelle à sa haine,
Et des jours de son frère arbitre souveraine,
Roxane, au moindre bruit, et sans autres raisons,
Le fît sacrifier à ses moindres soupçons.
Pour moi, demeuré seul, une juste colère
Tourna bientôt mes vœux du côté de son frère.
J'entretins la sultane, et, cachant mon dessein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain,
Les murmures du camp, la fortune des armes.
Je plaignis Bajazet, je lui vantai ses charmes,
Qui, par un soin jaloux dans l'ombre retenus,
Si voisins de ses yeux, leur étoient inconnus.
Que te dirai-je enfin ? La sultane éperdue,
N'eut plus d'autre desir que celui de sa vue.

OSMIN.

Mais pouvoient-ils tromper tant de jaloux regards,
Qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts ?

---

(1) *Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire*
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.

On *goûte le plaisir*, mais on ne *goûte pas la gloire, on en jouit.* L'un passe à la faveur de l'autre.

ACOMAT.

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidelle
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
La sultane, à ce bruit, feignant de s'effrayer,
Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.
Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent;
De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent;
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
Leurs captifs, dans ce trouble, osèrent s'entrevoir.
Roxane vit le prince; elle ne put lui taire
L'ordre dont elle seule étoit dépositaire.
Bajazet est aimable; il vit que son salut
Dépendoit de lui plaire, et bientôt il lui plut.
Tout conspiroit pour lui. Ses soins, sa complaisance,
Ce secret découvert, et cette intelligence,
Soupirs d'autant plus doux qu'il les falloit céler,
L'embarras irritant de ne s'oser parler, (1)
Même témérité, périls, craintes communes,
Lièrent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes.
Ceux mêmes, dont les yeux les devoient éclairer,
Sortis de leur devoir, n'osèrent y rentrer.

OSMIN.

Quoi! Roxane d'abord leur découvrant son ame,

---

(1) *L'embarras irritant de ne s'oser parler*, etc.

Ces détails amoureux, vus avec trop de finesse, ne conviennent point au caractère d'Acomat. Il auroit dû s'arrêter a ce vers :

« Il vit que son salut
» Dépendoit de lui plaire; et bientôt il lui plut. »

Osa-t'elle à leurs yeux faire éclater sa flamme ?

ACOMAT.

Ils l'ignorent encore ; et jusques à ce jour,
Atalide a prêté son nom à cet amour.
Du père d'Amurat Atalide est la nièce ;
Et même, avec ses fils partageant sa tendresse, (1)
Elle a vu son enfance élevée avec eux.
Du prince, en apparence, elle reçoit les vœux ;
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
Et veut bien, sous son nom, qu'il aime la sultane.
Cependant, cher Osmin, pour s'appuyer de moi,
L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foi. (2)

OSMIN.

Quoi ! vous l'aimez, seigneur ?

ACOMAT.

Voudrois-tu qu'à mon âge,
Je fisse de l'amour le vil apprentissage ? (3)

---

(1) *Et même, avec ses fils partageant sa tendresse,*

Ce vers annonce, sans l'apprendre, au spectateur l'amour d'Atalide pour Bajazet. Racine est peut-être celui de nos poëtes qui ait mieux connu l'art de préparer les catastrophes.

(2) *L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foi.*

L'un et l'autre, c'est-à-dire, Roxane et Bajazet. Comment Bajazet qui aime et est aimé d'Atalide, a-t'il pu promettre cette princesse à Acomat ?

(3) *Voudrois-tu qu'à mon âge,*
Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?

Racine a bien senti qu'il auroit été ridicule qu'Acomat fût

Qu'un cœur, qu'ont endurci la fatigue et les ans,
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudens?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue.
J'aime en elle le sang dont elle est descendue.
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va, contre lui-même, assurer un appui.
Un visir aux sultans fait toujours quelqu'ombrage;
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse;
Ses périls, tous les jours, réveillent sa tendresse.
Ce même Bajazet, sur le trône affermi,
Méconnoîtra peut-être un inutile ami.
Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête.....
Je ne m'explique point, Osmin; mais je prétends
Que du moins il faudra la demander long-tems.
Je sais rendre aux sultans de fidèles services;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé

---

amoureux; il lui donne une passion plus convenable à son âge, l'ambition.

Une remarque à faire en passant, c'est que dans Racine l'amour est l'ame de ses tragédies, et que la politique n'y paroît qu'en second ordre. Dans Corneille, au contraire, la politique occupe souvent le premier rang, et l'amour le second; aussi chez ce dernier les pièces sont plus admirables qu'intéressantes.

De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé. (1)
Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée,
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.
Invisible d'abord, elle entendoit ma voix,
Et craignoit du serrail les rigoureuses loix.
Mais enfin, bannissant cette importune crainte,
Qui dans nos entretiens jetoit trop de contrainte,
Elle-même a choisi cet endroit écarté,
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.
Par un chemin obscur une esclave me guide,
Et... Mais on vient. C'est elle et sa chère Atalide.
Demeure; et, s'il le faut, sois prêt à confirmer (2)
Le récit important dont je vais l'informer.

---

(1) *Et ne me pique point du scrupule insensé*
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé.

Les critiques du tems ont cru qu'on ne pouvoit dire *prononcer le trépas;* mais le mot d'*arrêt*, qui est sous-entendu, semble faire passer cette expression. C'est par ces ellipses que l'auteur a su donner de la précision à la langue française.

(2) *Demeure; et, s'il le faut, soit prêt à confirmer*
Le récit important dont je vais l'informer.

On peut remarquer ici l'attention de Racine à motiver les raisons qu'il a eues de faire rester un personnage subalterne sur la scène.

SCÈNE II.

ROXANE, ATALIDE, ACOMAT, ZATIME, OSMIN.

ACOMAT.

La vérité s'accorde avec la renommée,
Madame; Osmin a vu le sultan et l'armée.
Le superbe Amurat est toujours inquiet,
Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet :
D'une commune voix ils l'appèlent au trône.
Cependant les Persans marchoient vers Babylone;
Et bientôt les deux camps, aux pieds de son rempart,
Devoient de la bataille éprouver le hasard.
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées;
Et même, si d'Osmin je compte les journées,
Le ciel en a déjà réglé l'événement;
Et le sultan triomphe, ou fuit en ce moment.
Déclarons-nous, madame, et rompons le silence.(1)
Fermons-lui, dès ce jour, les portes de Bysance;

(1) *Déclarons-nous, madame, et rompons le silence.*

Le caractère d'Acomat est un modèle achevé de politique. Il est vrai que l'amour de Bajazet pour Atalide renversera tous ses desseins; mais Acomat pouvoit d'autant moins soupçonner cette intrigue, que Roxane et Bajazet, comme il le dit lui-même, lui *ont promis Atalide*. Si dans la Thébaïde Créon s'étoit conduit comme Acomat, son rôle auroit été d'autant plus intéressant qu'il ne travailloit que pour lui. On

Et, sans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit,
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit.
S'il fuit, que craignez-vous? s'il triomphe, au contraire,
Le conseil le plus prompt est le plus salutaire.
Vous voudrez, mais trop tard, soustraire à son pouvoir
Un peuple dans ses murs prêt à le recevoir.
Pour moi, j'ai su déjà, par mes brigues secrètes,
Gagner de notre loi les sacrés interprètes.
Je sais combien, crédule en sa dévotion,
Le peuple suit le frein de la religion.
Souffrez que Bajazet voie enfin la lumière;
Des murs de ce palais ouvrez-lui la barrière; (1)
Déployez, en son nom, cet étendard fatal, (2)
Des extrêmes périls l'ordinaire signal.
Les peuples, prévenus de ce nom favorable,
Savent que sa vertu le rend seule coupable.

---

peut voir, par la comparaison de ces deux rôles, à peu près les mêmes pour le fond, comment Racine a su profiter en maître des fautes de sa jeunesse : le caractère d'Acomat paroît être celui de Créon corrigé.

(1) *Des murs de ce palais ouvrez-lui la barrière.*

La barrière des murs, expression très-juste, eu égard *aux murs* d'un serrail.

(2) *Déployez en son nom cet étendard fatal,*
Des extrêmes périls l'ordinaire signal.

Cet étendard fatal est *la bannière de Mahomet, gardée religieusement dans le trésor du prince. Lorsqu'elle est arborée, tous les sujets depuis l'âge de sept ans sont obligés de prendre les armes et de se ranger sous ce drapeau.* Remarq. tom. I. pag. 446.

D'ailleurs, un bruit confus, par mes soins confirmé,
Fait croire heureusement à ce peuple alarmé,
Qu'Amurat le dédaigne, et veut, loin de Bysance,
Transporter désormais son trône et sa présence.
Déclarons le péril dont son frère est pressé ;
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé.
Sur-tout, qu'il se déclare, et se montre lui-même,
Et fasse voir ce front digne du diadème.

ROXANE.

Il suffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Allez, brave Acomat, assembler vos amis.
De tous leurs sentimens venez me rendre compte,
Je vous rendrai moi-même une réponse prompte.
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien,
Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien.
Allez, et revenez.

SCÈNE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAÏRE.

ROXANE.

ENFIN, belle Atalide,
Il faut de nos destins que Bajazet décide.
Pour la dernière fois je le vais consulter;
Je vais savoir s'il m'aime.

ATALIDE.

Est-il tems d'en douter,

Madame ? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.
Vous avez du visir entendu le langage.
Bajazet vous est cher. Savez-vous si demain
Sa liberté, ses jours seront en votre main ? (1)
Peut-être, en ce moment, Amurat en furie
S'approche pour trancher une si belle vie.
Et pourquoi de son cœur doutez-vous aujourd'hui ?

ROXANE.

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui ?

ATALIDE.

Quoi, madame ! les soins qu'il a pris pour vous plaire,
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,
Ses périls, ses respects, et sur-tout vos appas,
Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas ?
Croyez que vos bontés vivent dans sa mémoire.

ROXANE.

Hélas, pour mon repos, que ne le puis-je croire !
Pourquoi faut-il au moins que, pour me consoler,
L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler ?
Vingt fois sur vos discours, pleine de confiance,
Du trouble de son cœur jouissant par avance,
Moi-même j'ai voulu m'assurer de sa foi,
Et l'ai fait, en secret, amener devant moi.

---

(1) *Savez-vous si demain*
Sa liberté, ses jours seront en votre main ?

En votre main est le mot propre, parce que l'ordre d'Amurat ne peut être que dans l'une des *mains* de Roxane. On a eu tort de critiquer cette expression.

Peut-être trop d'amour me rend trop difficile.
Mais, sans vous fatiguer d'un récit inutile,
Je ne retrouvois point ce trouble, cette ardeur
Que m'avoit tant promis un discours trop flatteur.
Enfin, si je lui donne et la vie et l'empire,
Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

ATALIDE.

Quoi donc! à son amour qu'allez-vous proposer?

ROXANE.

S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouser. (1)

ATALIDE.

Vous épouser! O ciel! que prétendez-vous faire?

ROXANE.

Je sais que des sultans l'usage m'est contraire;
Je sais qu'ils se sont fait une superbe loi
De ne point à l'hymen assujetir leur foi.
Parmi tant de beautés qui briguent leur tendresse,
Ils daignent quelquefois choisir une maîtresse:
Mais, toujours inquiète avec tous ses appas,
Esclave, elle reçoit son maître dans ses bras;
Et, sans sortir du joug où leur loi la condamne,
Il faut qu'un fils naissant la déclare sultane.

---

(1) *S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouser.*

Ce vers est terrible pour Atalide, et peint à la fois l'amour et l'ambition de Roxane. Cette femme que le poëte n'a point fait connoître, va découvrir elle-même sa jalousie, son ingratitude et son emportement.

Amurat plus ardent, et seul jusqu'à ce jour,
A voulu que l'on dût ce titre à son amour.
J'en reçus la puissance aussi bien que le titre;
Et des jours de son frère il me laissa l'arbitre.
Mais ce même Amurat ne me promit jamais
Que l'hymen dût un jour couronner ses bienfaits;
Et moi, qui n'aspirois qu'à cette seule gloire,
De ses autres bienfaits j'ai perdu la mémoire.
Toutefois, que sert-il de me justifier?
Bajazet, il est vrai, m'a tout fait oublier.
Malgré tous ses malheurs, plus heureux que son frère,
Il m'a plu, sans peut-être aspirer à me plaire.
Femmes, gardes, visir, pour lui j'ai tout séduit;
En un mot, vous voyez jusqu'où je l'ai conduit.
Grâces à mon amour, je me suis bien servie
Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie.
Bajazet touche presqu'au trône des sultans:
Il ne faut plus qu'un pas; mais c'est où je l'attends.
Malgré tout mon amour, si, dans cette journée,
Il ne m'attache à lui par un juste hyménée;
S'il ose m'alléguer une odieuse loi;
Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi; (1)

---

(1) *Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi;*

Assez généralement on est dans l'opinion que les monosyllables rendent un vers dur, cependant on peut voir si ce vers manque d'harmonie; il semble même qu'il a plus de grâce et de précision que les autres. Voyez quelle douceur dans cet autre vers de Phèdre:

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Acte IV. scène III.

Dès le même moment, sans songer si je l'aime,
Sans consulter enfin si je me perds moi-même,
J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer
Dans l'état malheureux d'où je l'ai su tirer. (1)
Voilà sur quoi je veux que Bajazet prononce.
Sa perte ou son salut dépend de sa réponse.
Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui
Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui.
Je veux que, devant moi, sa bouche et son visage
Me découvrent son cœur, sans me laisser d'ombrage;
Que lui-même, en secret amené dans ces lieux,
Sans être préparé, se présente à mes yeux.
Adieu. Vous saurez tout après cette entrevue. (2)

---

(1) *Dans l'état malheureux d'où je l'ai su tirer.*

Racine répétera bientôt cette même pensée, mais d'une manière plus énergique :

« Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir. »

Acte II. scène 1.

(2) *Adieu. Vous saurez tout après cette entrevue.*

Le caractère de Roxane est à peu près le même que celui d'Hermione, mais les nuances en sont bien différentes. On a reproché à Racine de n'avoir point des caractères et des situations assez variées ; mais on ne peut en même tems s'empêcher d'admirer les ressources de son art pour traiter les mêmes choses avec des couleurs si peu semblables.

SCÈNE

SCÈNE IV.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

ZAÏRE, c'en est fait, Atalide est perdue.

ZAÏRE.

Vous !

ATALIDE.

Je prévois déjà tout ce qu'il faut prévoir.
Mon unique espérance est dans mon désespoir. (1)

ZAÏRE.

Mais, madame, pourquoi ?

ATALIDE.

Si tu venois d'entendre
Quel funeste dessein Roxane vient de prendre,
Quelles conditions elle veut imposer !
Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouser.

(1) *Mon unique espérance est dans mon désespoir.* Corneille avoit dit dans le Cid, acte I. scène II.

La plus douce espérance est de perdre l'espoir.

et plus heureusement encore :

Le désespoir sied bien à des hommes perdus,
C'est l'unique recours de ceux qui n'en ont plus.

C'est à peu près la même idée que celle de Virgile, qui fait dire à Énée, liv. II. vers 354 :

Una salus victis nullam sperare salutem.

Vers qu'un de nos poëtes modernes a traduit ainsi :

Le salut des vaincus est de n'en point attendre.

S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême !
Et, s'il ne se rend pas, que devient-il lui-même !

ZAÏRE.

Je conçois ce malheur. Mais, à ne point mentir, (1)
Votre amour, dès long-tems, a dû le pressentir.

ATALIDE.

Ah, Zaïre ! l'amour a-t'il tant de prudence ?
Tout sembloit avec nous être d'intelligence.
Roxane, se livrant toute entière à ma foi,
Du cœur de Bajazet se reposoit sur moi,
M'abandonnoit le soin de tout ce qui le touche,
Le voyoit par mes yeux, lui parloit par ma bouche ;
Et je croyois toucher au bienheureux moment, (2)
Où j'allois, par ses mains, couronner mon amant.
Le ciel s'est déclaré contre mon artifice.
Et que falloit-il donc, Zaïre, que je fisse ?
A l'erreur de Roxane ai-je dû m'opposer,
Et perdre mon amant pour la désabuser ? (3)

---

(1) *Mais, à ne point mentir,*

A ne point mentir, manière de parler qui appartient à la comédie.

(2) *Et je croyois toucher au bienheureux moment,*

Bienheureux n'est plus le mot propre dans ce sens. On mettroit à présent :

Et je croyois toucher au fortuné moment.

(3) *A l'erreur de Roxane ai-je dû m'opposer,*
Et perdre mon amant pour la désabuser ?

Le poëte colore ici avec beaucoup d'adresse la perfidie d'Atalide, qui trahit la confiance que Roxane a eue en elle.

Avant que dans son cœur cette amour fût formée,
J'aimois, et je pouvois m'assurer d'être aimée.
Dès nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez,
L'amour serra les nœuds par le sang commencés.
Élevée avec lui dans le sein de sa mère,
J'appris à distinguer Bajazet de son frère;
Elle-même, avec joie, unit nos volontés :
Et, quoiqu'après sa mort, l'un de l'autre écartés,
Conservant, sans nous voir, le desir de nous plaire,
Nous avons su toujours nous aimer et nous taire.
Roxane qui depuis, loin de s'en défier,
A ses desseins secrets voulut m'associer,
Ne put voir sans amour ce héros trop aimable;
Elle courut lui tendre une main favorable;
Bajazet étonné rendit grâce à ses soins,
Lui rendit des respects; pouvoit-il faire moins!
Mais, qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite!
De ses moindres respects Roxane satisfaite,
Nous engagea tous deux, par sa facilité,
A la laisser jouir de sa crédulité.
Zaïre, il faut pourtant avouer ma foiblesse,
D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse.
Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,
Opposoit un empire à mes foibles attraits;
Mille soins la rendoient présente à sa mémoire;
Elle l'entretenoit de sa prochaine gloire :
Et moi, je ne puis rien. Mon cœur, pour tous discours,
N'avoit que des soupirs qu'il répétoit toujours.
Le ciel seul sait combien j'en ai versé de larmes.
Mais enfin, Bajazet dissipa mes alarmes.

Je condamnai mes pleurs, et, jusques aujourd'hui,
Je l'ai pressé de feindre, et j'ai parlé pour lui.
Hélas ! tout est fini : Roxane méprisée,
Bientôt de son erreur sera désabusée.
Car, enfin, Bajazet ne sait point se cacher ;
Je connois sa vertu prompte à s'effaroucher.
Il faut qu'à tous momens, tremblante et secourable,
Je donne à ses discours un sens plus favorable.
Bajazet va se perdre. Ah, si, comme autrefois,
Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix !
Au moins si j'avois pu préparer son visage !
Mais, Zaïre ... je puis l'attendre à son passage ;
D'un mot ou d'un regard je puis le secourir....
Qu'il l'épouse, en un mot, plutôt que de périr.
Si Roxane le veut, sans doute il faut qu'il meure.
Il se perdra, te dis-je.... Atalide, demeure.
Laisse, sans t'alarmer, ton amant sur sa foi ;
Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi ? (1)
Peut-être Bajazet, secondant ton envie,
Plus que tu ne voudras, aura soin de sa vie.

---

(1) *Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi ?*
Peut-être Bajazet, secondant ton envie,
Plus que tu ne voudras, aura soin de sa vie.

Quelle délicatesse dans la peinture qu'Atalide fait de ses sentimens ! que tous les replis de son ame sont bien développés ! que sa jalousie est tendre et affectueuse ! Ce n'est point la fureur atroce de Médée, ce n'est que l'inquiétude d'une ame délicate et sensible. Racine seul connoissoit toutes ces finesses.

ZAÏRE.

Ah! dans quels soins, madame, allez-vous vous plonger?
Toujours, avant le tems, faut-il vous affliger?
Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.
Suspendez, ou cachez l'ennui qui vous dévore.
N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours;
La main qui l'a sauvé le sauvera toujours;
Pourvu qu'entretenue en son erreur fatale,
Roxane, jusqu'au bout, ignore sa rivale. (1)
Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,
Et de leur entrevue attendre le succès. (2)

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre, allons. Et toi, si ta justice
De deux jeunes amans veut punir l'artifice,
O ciel! si notre amour est condamné de toi,
Je suis la plus coupable, épuise tout sur moi.

---

(1) *Roxane, jusqu'au bout, ignore sa rivale.*
Jusqu'au bout, terme trop familier.

(2) *Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,*
Et de leur entrevue attendre le succès.
Racine ne pouvoit guère faire sortir autrement Atalide.
Dans cet acte, Racine a fait connoître l'intrigue de la pièce et le caractère des différens personnages; l'action même est commencée.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

PRINCE, l'heure fatale est enfin arrivée,
Qu'à votre liberté le ciel a réservée.
Rien ne me retient plus ; et je puis, dès ce jour,
Accomplir le dessein qu'a formé mon amour.
Non, que vous assurant d'un triomphe facile,
Je mette entre vos mains un empire tranquille ;
Je fais ce que je puis, je vous l'avois promis ;
J'arme votre valeur contre vos ennemis ;
J'écarte de vos jours un péril manifeste.
Votre vertu, seigneur, achèvera le reste.
Osmin a vu l'armée, elle penche pour vous,
Les chefs de notre loi conspirent avec nous,
Le visir Acomat vous répond de Bysance ;
Et moi, vous le savez, je tiens sous ma puissance
Cette foule de chefs, d'esclaves, de muets,
Peuple que dans ses murs renferme ce palais,
Et dont à ma faveur les ames asservies
M'ont vendu, dès long-tems, leur silence et leurs vies.

Commencez maintenant; c'est à vous de courir
Dans le champ glorieux que j'ai su vous ouvrir.
Vous n'entreprenez point une injuste carrière ;
Vous repoussez, seigneur, une main meurtrière.
L'exemple en est commun; et, parmi les sultans,
Ce chemin à l'empire a conduit de tout tems.
Mais, pour mieux commencer, hâtons-nous l'un et l'autre
D'assurer à la fois mon bonheur et le vôtre.
Montrez à l'univers, en m'attachant à vous,
Que, quand je vous servois, je servois mon époux ; (1)
Et, par le nœud sacré d'un heureux hyménée,
Justifiez la foi que je vous ai donnée.

BAJAZET.

Ah ! que proposez-vous, madame ?

ROXANE.

Hé quoi, seigneur !
Quel obstacle secret trouble notre bonheur ?

BAJAZET.

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'empire ....
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire ?

---

(1) *Que, quand je vous servois, je servois mon époux.*

On admire ici avec quelle adresse Racine a su mêler l'ambition avec l'amour ; ces deux passions, ainsi fondues, produisent un intérêt plus vif. Roxane, seulement ambitieuse, n'eût intéressé que foiblement, et ce rôle n'auroit point été tragique, si l'ambition de cette princesse n'avoit pas été conduite par un amour effréné.

ROXANE.

Oui, je sais que depuis qu'un de vos empereurs,
Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs, (1)
Vit au char du vainqueur son épouse enchaînée,
Et par toute l'Asie à sa suite traînée,
De l'honneur ottoman ses successeurs jaloux
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux.
Mais l'amour ne suit point ces lois imaginaires;
Et, sans vous rapporter des exemples vulgaires,
Soliman, vous savez qu'entre tous vos aïeux,
Dont l'univers a craint le bras victorieux,
Nul n'éleva si haut la grandeur ottomane:
Ce Soliman jeta les yeux sur Roxelane; (2)

---

(1) *Oui, je sais que depuis qu'un de vos empereurs, Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs*, etc.

L'*empereur* dont il s'agit ici est *Bajazet I.* surnommé *Ilderim* ou *le Foudre*, vaincu et fait prisonnier par Tamerlan en 1402, dans la même plaine où Pompée défit Mithridate. On croyoit, au tems de Racine, que Tamerlan avoit fait enfermer Bajazet dans une cage de fer, et que sa femme avoit souffert les traitemens les plus barbares. M. de Thou prétend que les *successeurs* de ce sultan, *pour n'être plus exposés à de pareils outrages, ne voulurent point avoir de femmes légitimes, et qu'ils se contentèrent d'avoir des enfans de leurs concubines.* Histoire, liv. IX. pag. 327, *édition de* 1604. On regarde aujourd'hui *la cage de fer* dans laquelle Bajazet fut *enfermé*, et les indignités exercées envers la sultane, comme une fable imaginée par les Turcs pour déshonorer Tamerlan.

(2) *Ce Soliman jeta les yeux sur Roxelane;*

C'est cette même Roxelane à qui l'un de nos plus beaux esprits, et de nos plus grands littérateurs, a fait jouer un rôle

Malgré tout son orgueil, ce monarque si fier
A son trône, à son lit daigna l'associer, (1)
Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'impératrice,
Qu'un peu d'attraits peut-être, et beaucoup d'artifice. (2)

BAJAZET.

Il est vrai. Mais aussi voyez ce que je puis,
Ce qu'étoit Soliman, et le peu que je suis. (3)
Soliman jouissoit d'une pleine puissance :
L'Égypte ramenée à son obéissance ;
Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,
De tous ses défenseurs devenu le cercueil ;
Du Danube asservi les rives désolées ;
De l'empire Persan les bornes reculées ;
Dans leurs climats brûlans les Africains domptés,
Faisoient taire les lois devant ses volontés.
Que suis-je ? J'attends tout du peuple et de l'armée ;
Mes malheurs font encor toute ma renommée.

---

si brillant dans un de ses jolis contes. Ce Soliman qui l'épousa est Soliman I, surnommé *le Grand*.

(1) *Malgré tout son orgueil, ce monarque si fier*, etc. *Fier* et *associer* ne riment point à l'oreille.

(2) *Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'impératrice*, etc. M. de Thou écrit que Roxelane se servit d'un prétexte de religion pour engager Soliman à l'épouser. On disoit aussi qu'elle l'avoit captivée par des philtres qu'une Juive lui avoit donnés. *Roxolana . . . ut majorem dignitatis gradum adipisceretur, à simulatâ religione occasionem sumpsit . . . philtris ab hæbraâ sagâ . . . subministratis.* Ibid. pag. 526 et 527.

(3) *Ce qu'étoit Soliman, et le peu que je suis.* Cette réponse de Bajazet est à la fois noble, forte et adroite.

Infortuné, proscrit, incertain de régner,
Dois-je irriter les cœurs au lieu de les gagner?
Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos misères?
Croiront-ils mes périls et vos larmes sincères?
Songez, sans me flatter du sort de Soliman, (1)
Au meurtre tout récent du malheureux Osman.
Dans leur rebellion les chefs des janissaires,
Cherchant à colorer leurs desseins sanguinaires,
Se crurent à sa perte assez autorisés
Par le fatal hymen que vous me proposez.
Que vous dirai-je enfin? Maître de leur suffrage,
Peut-être avec le tems j'oserai davantage.
Ne précipitons rien. Et daignez commencer
A me mettre en état de vous récompenser. (2)

ROXANE.

Je vous entends, seigneur. Je vois mon imprudence,
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance.
Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger

---

(1) *Songez, sans me flatter du sort de Soliman,*
Au meurtre tout récent du malheureux Osman.

C'étoit Osman II, étranglé par les janissaires en 1622, et successeur de Mustapha II, frère d'Achmet I, père d'Osman, et mort en 1617.

(2) *Et daignez commencer*
A me mettre en état de vous récompenser.

Roxane est maîtresse de la destinée de Bajazet, cependant ce prince n'oublie point qu'il est fait pour devenir son maître; il lui parle ici avec toute la supériorité de sa naissance. Il semble ne voir en elle qu'une esclave dont il récompensera les services.

Où mon amour trop prompt vous alloit engager.
Pour vous, pour votre honneur, vous en craignez les suites ;
Et je le crois, seigneur, puisque vous me le dites.
Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez,
Les périls plus certains où vous vous exposez ?
Songez-vous que, sans moi, tout vous devient contraire ?
Que c'est à moi, sur-tout, qu'il importe de plaire ?
Songez-vous que je tiens les portes du palais ?
Que je puis vous l'ouvrir, ou fermer pour jamais ?
Que j'ai sur votre vie un empire suprême ?
Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime ?
Et, sans ce même amour qu'offensent vos refus,
Songez-vous, en un mot, que vous ne seriez plus ?

BAJAZET.

Oui : je tiens tout de vous ; et j'avois lieu de croire
Que c'étoit pour vous-même une assez grande gloire,
En voyant devant moi tout l'empire à genoux,
De m'entendre avouer que je tiens tout de vous.
Je ne m'en défends point : ma bouche le confesse, (1)
Et mon respect saura le confirmer sans cesse.

---

(1) *Je ne m'en défends point : ma bouche le confesse*, etc. Virgile fait tenir le même langage à Énée :

Ego te, quæ plurima fando
Enumerare vales, nunquam, regina, negabo
Promeritam; nec me meminisse pigebit Elisæ.
Enéid. liv. IV, vers 333 et suiv.

Grande reine, je ne nierai point que vous ne m'ayiez comblé de toutes les faveurs dont vous me parlez; tant que je vivrai et que je conserverai de la mémoire, je ne les oublierai jamais; jamais je ne perdrai le doux souvenir de la généreuse Élise.

Je vous dois tout mon sang; ma vie est votre bien.
Mais enfin voulez-vous . . . .

ROXANE.

Non, je ne veux plus rien.
Ne m'importune plus de tes raisons forcées,
Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées;
Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir;
Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.
Car enfin qui m'arrête? Et quelle autre assurance
Demanderois-je encor de son indifférence? (1)

---

(1) *Car enfin qui m'arrête? Et quelle autre assurance*
Demanderois-je encor de son indifférence?
L'ingrat est-il touché de mes empressemens?
L'amour même, etc.

On peut comparer ici Racine avec lui-même, et voir comment il a tracé la même image sous différentes couleurs. Hermione, dont le caractère est tout à fait semblable à celui de Roxane, dit dans la même situation :

Le cruel! de quel œil il m'a congédiée!
Sans pitié, sans douleur au moins étudiée!
Ai-je vu ses regards se troubler un moment?
En ai-je pu tirer un seul gémissement?
Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
Sembloit-il seulement qu'il eût part à mes larmes?
Et je le plains encore! etc.

Andromaque, acte V. scène 1.

Ces deux endroits paroissent imités des plaintes de Didon dans Virgile, comme nous l'avons déjà dit, tom. II. p. 136.

Nam quid dissimulo, aut quæ me ad majora reservo?
Num fletu ingemuit nostro? Num lumina flexit?
Num lacrymas victus dedit, aut miseratus amantem est?

Enéid. liv. IV, vers 367.

L'ingrat est-il touché de mes empressemens ?
L'amour même entre-t'il dans ses raisonnemens ?
Ah, je vois tes desseins ! Tu crois, quoique je fasse,
Que mes propres périls t'assurent de ta grace ;
Qu'engagée avec toi par de si forts liens,
Je ne puis séparer tes intérêts des miens.
Mais je m'assure encore aux bontés de ton frère ; (1)
Il m'aime, tu le sais ; et, malgré sa colère,
Dans ton perfide sang je puis tout expier,
Et ta mort suffira pour me justifier.
N'en doute point, j'y cours : et dès ce moment même....
Bajazet, écoutez, je sens que je vous aime. (2)
Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir.
Le chemin est encore ouvert au repentir.
Ne désespérez point une amante en furie.
S'il m'échappoit un mot, c'est fait de votre vie.

BAJAZET.

Vous pouvez me l'ôter, elle est entre vos mains ;

Car qu'ai-je à dissimuler ? Dois-je attendre que tu pousses l'offense plus loin ? Le barbare a-t'il été touché de mes pleurs ? A-t'il versé quelques larmes ? A-t'il daigné regarder son amante, et être sensible à sa peine ? Traduction de l'abbé Desfontaines.

(1) *Mais je m'assure encore aux bontés de ton frère ;*
Nous ne croyons pas qu'on dise *s'assurer à quelque chose.*

(2) *Bajazet, écoutez, je sens que je vous aime.*
Ce passage rapide de la fureur à la tendresse, et de la tendresse à la fureur, est sublime ; il ne manque jamais de faire beaucoup d'effet au théâtre, quand l'actrice, chargée du rôle de Roxane, est capable de le bien faire sentir.

Peut-être que ma mort, utile à vos desseins,
De l'heureux Amurat obtenant votre grace,
Vous rendra dans son cœur votre première place.

ROXANE.

Dans son cœur! Ah, crois-tu, quand il le voudroit bien,
Que si je perds l'espoir de régner dans le tien,
D'une si douce erreur si long-tems possédée,
Je puisse désormais souffrir une autre idée,
Ni que je vive enfin, si je ne vis pour toi?
Je te donne, cruel, des armes contre moi,
Sans doute, et je devrois retenir ma foiblesse.
Tu vas en triompher. Oui, je te le confesse,
J'affectois à tes yeux une fausse fierté;
De toi dépend ma joie et ma félicité.
De ma sanglante mort ta mort sera suivie.
Quel fruit de tant de soins que j'ai pris pour ta vie?
Tu soupires enfin et sembles te troubler. (1)
Achève, parle.

BAJAZET.

O ciel, que ne puis-je parler!

ROXANE.

Quoi donc! que dites-vous, et que viens-je d'entendre?

---

(1) *Tu soupires enfin, et sembles te troubler.*

Bajazet *soupire* de ne pouvoir pas expliquer à Roxane la raison de ses refus. Roxane attribue son trouble à une cause plus favorable pour elle.

L'art avec lequel l'auteur a su prolonger l'erreur de Roxane, nous semble admirable; Bajazet lui répond toujours avec beaucoup de sagesse, mais il ne dit point son secret.

Vous avez des secrets que je ne puis apprendre ?
Quoi ! de vos sentimens je ne puis m'éclaircir ?

BAJAZET.

Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir.
Daignez m'ouvrir au trône un chemin légitime ;
Ou bien me voilà prêt, prenez votre victime.

ROXANE.

Ah, c'en est trop enfin, tu seras satisfait.
Holà, gardes, qu'on vienne.

SCÈNE II.

ACOMAT, ROXANE, BAJAZET, *Gardes.*

ROXANE.

Acomat, c'en est fait.
Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire. (1)
Du sultan Amurat je reconnois l'empire ;

(1) *Acomat, c'en est fait.*
Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire, etc.
Il y a grande apparence qu'il s'est glissé ici une transposition, et qu'il y avoit dans le manuscrit de l'auteur :
« Acomat, c'en est fait ;
» Du sultan Amurat je reconnois l'empire ;
» Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire, *etc.* »
En effet, après ces paroles, *je n'ai rien à vous dire*, il n'est pas naturel que la sultane dise autre chose que *sortez*. Les deux vers suivans s'adressent aux gardes du serrail.

Sortez. Que le serrail soit désormais fermé ;
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

SCÈNE III.

BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

SEIGNEUR, qu'ai-je entendu? Quelle surprise extrême!
Qu'allez-vous devenir? Que deviens-je moi-même?
D'où naît ce changement? Qui dois-je en accuser?
O ciel!

BAJAZET.

Il ne faut point ici vous abuser.
Roxane est offensée, et court à la vengeance ;
Un obstacle éternel rompt notre intelligence.
Visir, songez à vous, je vous en averti ; (1)

Bajazet ne veut point épouser Roxane ; elle va le livrer à la mort : la pièce paroît finie. Mais presque toujours chez Racine, comme nous l'observerons dans la suite, ce qui paroît terminer la pièce dans les premiers actes est précisément ce qui en recule la catastrophe ; et ce qui paroît la reculer dans les derniers actes, est ce qui l'amène.

(1) *Je vous en averti ;*
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.

Prenez votre parti : expression trop familière.

Racine retranche volontiers la lettre *s* à la première personne des verbes, à l'imitation de Malherbe.

Vaugelas remarque qu'autrefois il n'y avoit jamais d's à la

Et,

Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.

ACOMAT.

Quoi!

BAJAZET.

Vous et vos amis, cherchez quelque retraite.
Je sais dans quels périls mon amitié vous jète;
Et j'espérois un jour vous mieux récompenser.
Mais c'en est fait, vous dis-je, il n'y faut plus penser.

ACOMAT.

Et quel est donc, seigneur, cet obstacle invincible?
Tantôt dans le serrail j'ai laissé tout paisible.
Quelle fureur saisit votre esprit et le sien?

BAJAZET.

Elle veut, Acomat, que je l'épouse.

ACOMAT.

Hé bien,
L'usage des sultans à ses vœux est contraire;
Mais cet usage, enfin, est-ce une loi sévère, (1)
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer?
La plus sainte des lois, ah, c'est de vous sauver!

---

première personne, et que ce furent les poëtes qui se donnèrent la liberté de l'introduire pour leur usage. Cette licence des premiers poëtes est devenue une sorte de règle pour ceux de notre tems.

(1) *Mais cet usage, enfin, est-ce une loi sévère*, etc.

Ce que dit Acomat est la réponse au couplet de Bajazet dans la scène précédente, pag. 153 :

« Mais aussi voyez ce que je puis,
» Ce qu'étoit Soliman, et le peu que je suis. »

Et d'arracher, seigneur, d'une mort manifeste,
Le sang des Ottomans dont vous faites le reste.

BAJAZET.

Ce reste malheureux seroit trop acheté,
S'il faut le conserver par une lâcheté.

ACOMAT.

Et pourquoi vous en faire une image si noire?
L'hymen de Soliman ternit-il sa mémoire?
Cependant Soliman n'étoit point menacé
Des périls évidens dont vous êtes pressé.

BAJAZET.

Et ce sont ces périls, et ce soin de ma vie,
Qui d'un servile hymen feroient l'ignominie. (1)
Soliman n'avoit point ce prétexte odieux;
Son esclave trouva grâce devant ses yeux;
Et, sans subir le joug d'un hymen nécessaire,
Il lui fit de son cœur un présent volontaire.

ACOMAT.

Mais vous aimez Roxane?

BAJAZET.

Acomat, c'est assez;
Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.
La mort n'est point pour moi le comble des disgraces:
J'osai, tout jeune encor, la chercher sur vos traces;

---

(1) *Qui d'un servile hymen feroient l'ignominie.*

C'est sur-tout en ce moment que le rôle de Bajazet devient noble et intéressant.

Et l'indigne prison où je suis renfermé,
A la voir de plus près m'a même accoutumé.
Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée ;
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Hélas! si je la quitte avec quelque regret....
Pardonnez, Acomat, je plains avec sujet (1)
Des cœurs, dont les bontés trop mal récompensées,
M'avoient pris pour objet de toutes leurs pensées.

ACOMAT.

Ah, si nous périssons, n'en accusez que vous,
Seigneur. Dites un mot, et vous nous sauvez tous.
Tout ce qui reste ici de braves janissaires,
De la religion les saints dépositaires,
Du peuple Bysantin ceux qui, plus respectés,
Par leur exemple seul réglent ses volontés,
Sont prêts de vous conduire à la porte sacrée,
D'où les nouveaux sultans font leur première entrée.

BAJAZET.

Hé bien, brave Acomat, si je leur suis si cher,
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher ;
Du serrail, s'il le faut, venez forcer la porte.
Entrez, accompagné de leur vaillante escorte.
J'aime mieux en sortir sanglant, couvert de coups,
Que chargé, malgré moi, du nom de son époux.
Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême,

(1) *Pardonnez, Acomat, je plains avec sujet.*
Avec sujet est trop lâche, il ne paroît là que pour la rime.

Par un beau désespoir me secourir moi-même; (1)
Attendre en combattant, l'effet de votre foi,
Et vous donner le tems de venir jusqu'à moi.

ACOMAT.

Hé, pourrai-je empêcher, malgré ma diligence,
Que Roxane, d'un coup, n'assure sa vengeance?
Alors qu'aura servi ce zèle impétueux,
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux?
Promettez. Affranchi du péril qui vous presse,
Vous verrez de quel poids sera votre promesse.

BAJAZET.

Moi!

ACOMAT.

Ne rougissez point; le sang des Ottomans
Ne doit point en esclave obéir aux sermens.
Consultez ces héros, que le droit de la guerre
Mena victorieux jusqu'au bout de la terre.
Libres dans leur victoire, et maîtres de leur foi,
L'intérêt de l'état fut leur unique loi; (2)

---

(1) *Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême,*
Par un beau désespoir me secourir moi-même.

Racine paroît avoir emprunté l'idée de ce second vers de la belle repartie du vieil Horace :

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
Horaces, acte III, scène VI.

(2) *L'intérêt de l'État fut leur unique loi;*

Les avis d'Acomat sont d'un politique consommé.

« Je m'emporte, seigneur. »

corrige la hardiesse de ses discours; c'est ici l'art du courtisan adroit.

Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise, et rarement gardée.
Je m'emporte, seigneur.

BAJAZET.

Oui, je sais, Acomat,
Jusqu'où les a portés l'intérêt de l'état.
Mais ces mêmes héros, prodigues de leur vie,
Ne la rachetoient point par une perfidie.

ACOMAT.

O courage inflexible ! ô trop constante foi, (1)
Que, même en périssant, j'admire malgré moi !
Faut-il qu'en un moment un scrupule timide
Perde .... Mais quel bonheur nous envoie Atalide ?

SCÈNE IV.

ATALIDE, BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

Ah, madame ! venez avec moi vous unir.
Il se perd.

ATALIDE.

C'est de quoi je viens l'entretenir.

(1) *O courage inflexible ! ô trop constante foi,*
On lit dans l'édition de 1672 :
« O courage ! ô vertus ! ô trop constante foi. »

Mais laissez-nous. Roxane, à sa perte animée,
Veut que de ce palais la porte soit fermée.
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas;
Peut-être on vous fera revenir sur vos pas.

SCÈNE V.

BAJAZET, ATALIDE.

BAJAZET.

Hé bien, c'est maintenant qu'il faut que je vous laisse.
Le ciel punit ma feinte, et confond votre adresse.
Rien ne m'a pu parer contre ces derniers coups;
Il falloit ou mourir, ou n'être plus à vous.
De quoi nous a servi cette indigne contrainte?
Je meurs plus tard : voilà tout le fruit de ma feinte.
Je vous l'avois prédit. Mais vous l'avez voulu.
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu.
Belle Atalide, au nom de cette complaisance,
Daignez de la sultane éviter la présence.
Vos pleurs vous trahiroient, cachez-les à ses yeux,
Et ne prolongez point de dangereux adieux.

ATALIDE.

Non, seigneur. Vos bontés pour une infortunée
Ont assez disputé contre la destinée.
Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner.
Il faut vous rendre. Il faut me quitter et régner.

BAJAZET.

Vous quitter!

ATALIDE.

Je le veux. Je me suis consultée.
De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,
Il est vrai, je n'ai pu concevoir sans effroi, (1)
Que Bajazet pût vivre et n'être plus à moi;
Et lorsque quelquefois, de ma rivale heureuse,
Je me représentois l'image douloureuse,
Votre mort (pardonnez aux fureurs des amans)
Ne me paroissoit pas le plus grand des tourmens.
Mais, à mes tristes yeux, votre mort préparée,
Dans toute son horreur ne s'étoit pas montrée.
Je ne vous voyois pas, ainsi que je vous vois,
Prêt à me dire adieu pour la dernière fois.
Seigneur, je sais trop bien avec quelle constance
Vous allez de la mort affronter la présence.
Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs
De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs.
Mais, hélas! épargnez une ame plus timide,
Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide;
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs,
Qui jamais d'une amante épuisèrent les pleurs.

BAJAZET.

Et que deviendrez-vous, si, dès cette journée,

(1) *Il est vrai, je n'ai pu concevoir sans effroi,*
Que Bajazet pût vivre et n'être plus à moi;

Cette tirade est pleine de sentiment, d'élégance et de vérité. Personne n'a écrit avec plus de grâce que Racine; c'est dans des rôles pareils à celui d'Atalide, que la beauté du style est nécessaire.

Je célèbre à vos yeux ce funeste hyménée ?

ATALIDE.

Ne vous informez point ce que je deviendrai. (1)
Peut-être à mon destin, seigneur, j'obéirai.
Que sais-je ? A ma douleur je chercherai des charmes ;
Je songerai peut-être, au milieu de mes larmes,
Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu ;
Que vous vivez, qu'enfin c'est moi qui l'ai voulu.

BAJAZET.

Non, vous ne verrez point cette fête cruelle.
Plus vous me commandez de vous être infidelle,
Madame, plus je vois combien vous méritez
De ne point obtenir ce que vous souhaitez.
Quoi ! cet amour si tendre, et né dans notre enfance,
Dont les feux, avec nous, ont crû dans le silence ;
Vos larmes que ma main pouvoit seule arrêter ;
Mes sermens redoublés de ne vous point quitter :
Tout cela finiroit par une perfidie ?
J'épouserois, et qui ? (s'il faut que je le die)
Une esclave attachée à ses seuls intérêts,
Qui présente à mes yeux des supplices tout prêts,
Qui m'offre ou son hymen ou la mort infaillible :
Tandis qu'à mes périls Atalide sensible,

---

(1) *Ne vous informez point ce que je deviendrai.*

M. l'abbé d'Olivet remarque avec raison qu'on ne dit point *s'informer quelque chose*, mais *de quelque chose*. Racine ne l'ignoroit sûrement pas ; mais il a voulu éviter la cacophonie de *de ce que je deviendrai*.

Et trop digne du sang qui lui donna le jour,
Veut me sacrifier jusques à son amour.
Ah, qu'au jaloux sultan ma tête soit portée,
Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée !

ATALIDE.

Seigneur, vous pourriez vivre, et ne me point trahir.

BAJAZET.

Partez. Si je le puis, je suis prêt d'obéir.

ATALIDE.

La sultane vous aime; et, malgré sa colère,
Si vous preniez, seigneur, plus de soin de lui plaire;
Si vos soupirs daignoient lui faire pressentir
Qu'un jour....

BAJAZET.

Je vous entends; je n'y puis consentir.
Ne vous figurez point que, dans cette journée,
D'un lâche désespoir ma vertu consternée,
Craigne les soins d'un trône où je pourrois monter,
Et par un prompt trépas cherche à les éviter.
J'écoute trop peut-être une imprudente audace.
Mais, sans cesse occupé des grands noms de ma race,
J'espérois que, fuyant un indigne repos,
Je prendrois quelque place entre tant de héros.
Mais, quelque ambition, quelque amour qui me brûle,
Je ne puis plus tromper une amante crédule.
En vain, pour me sauver, je vous l'aurois promis.
Et ma bouche et mes yeux, du mensonge ennemis,
Peut-être dans le tems que je voudrois lui plaire,

Feroient par leur désordre un effet tout contraire ;
Et de mes froids soupirs ses regards offensés,
Verroient trop que mon cœur ne les a point poussés.
O ciel ! combien de fois je l'aurois éclaircie,
Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie ;
Si je n'avois pas craint que ses soupçons jaloux
N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous !
Et j'irois l'abuser d'une fausse promesse !
Je me parjurerois ! Et, par cette bassesse....
Ah ! loin de m'ordonner cet indigne détour,
Si votre cœur étoit moins plein de son amour,
Je vous verrois, sans doute, en rougir la première.
Mais, pour vous épargner une injuste prière,
Adieu ; je vais trouver Roxane de ce pas,
Et je vous quitte.

ATALIDE.

Et moi je ne vous quitte pas.
Venez, cruel, venez, je vais vous y conduire ;
Et de tous nos secrets c'est moi qui veut l'instruire.
Puisque, malgré mes pleurs, mon amant furieux
Se fait tant de plaisir d'expirer à mes yeux ;
Roxane, malgré vous, nous joindra l'un et l'autre.
Elle aura plus de soif de mon sang que du vôtre ;
Et je pourrai donner à vos yeux effrayés
Le spectacle sanglant que vous me prépariez. (1)

(1) *Et je pourrai donner à vos yeux effrayés*, etc.

Atalide menace Bajazet de courir à sa perte, si lui-même continue de courir à la sienne. C'est le même moyen que Titus emploie auprès de Bérénice, Burrhus auprès de Néron,

BAJAZET.

O ciel! que faites-vous ?

ATALIDE.

Cruel! pouvez-vous croire
Que je sois, moins que vous, jalouse de ma gloire? (1)
Pensez-vous que cent fois, en vous faisant parler,
Ma rougeur ne fût pas prête à me déceler?
Mais on me présentoit votre perte prochaine.
Pourquoi faut-il, ingrat, quand la mienne est certaine,
Que vous n'osiez pour moi ce que j'osois pour vous?
Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux.
Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne.
Vous-même, vous voyez le tems qu'elle vous donne.
A-t'elle, en vous quittant, fait sortir le visir?
Des gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir?
Enfin, dans sa fureur, implorant mon adresse,
Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse?
Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain,
Qui lui fasse tomber les armes de la main.
Allez, seigneur, sauvez votre vie et la mienne.

OEnone auprès de Phèdre. Cet expédient, qui n'a rien de vicieux en lui-même, se rencontre trop souvent dans les tragédies de Racine.

(1) *Que je sois, moins que vous, jalouse de ma gloire?* Il est certain que l'auteur n'a point rendu ici ce qu'il a voulu dire. Atalide vouloit dire : *Pouvez-vous croire que je sois moins jalouse de ma gloire que vous n'êtes jaloux de la vôtre?* Mais elle ne le dit pas.

BAJAZET.

Hé bien. Mais quels discours faut-il que je lui tienne?

ATALIDE.

Ah! daignez sur ce choix ne me point consulter.
L'occasion, le ciel pourra vous les dicter.
Allez. Entre elle et vous je ne dois point paroître;
Votre trouble ou le mien nous feroient reconnoître.
Allez, encore un coup, je n'ose m'y trouver. (1)
Dites.... tout ce qu'il faut, seigneur, pour vous sauver.

(1) *Allez, encore un coup, je n'ose m'y trouver.*
Dites... tout ce qu'il faut, seigneur, pour vous sauver.
D'après le caractère une fois établi de Bajazet, il y a beaucoup d'adresse à le laisser sortir sans répondre à Atalide.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

ZAÏRE, il est donc vrai, sa grâce est prononcée?

ZAÏRE.

Je vous l'ai dit, madame : une esclave empressée,
Qui couroit de Roxane accomplir le desir,
Aux portes du serrail a reçu le visir.
Ils ne m'ont point parlé. Mais, mieux qu'aucun langage,
Le transport du visir marquoit sur son visage
Qu'un heureux changement le rappèle au palais,
Et qu'il y vient signer une éternelle paix.
Roxane a pris sans doute une plus douce voie.

ATALIDE.

Ainsi, de toutes parts, les plaisirs et la joie
M'abandonnent, Zaïre, et marchent sur leurs pas.
J'ai fait ce que j'ai dû, je ne m'en repens pas.

ZAÏRE.

Quoi, madame! Quelle est cette nouvelle alarme?

ATALIDE.

Et ne t'a-t'on point dit, Zaïre, par quel charme,

Ou, pour mieux dire enfin, par quel engagement,
Bajazet a pu faire un si prompt changement ?
Roxane en sa fureur paroissoit inflexible.
A-t'elle de son cœur quelque gage infaillible ?
Parle. L'épouse-t'il ?

ZAÏRE.

Je n'en ai rien appris.
Mais enfin, s'il n'a pu se sauver qu'à ce prix,
S'il fait ce que vous-même avez su lui prescrire,
S'il l'épouse, en un mot ?

ATALIDE.

S'il l'épouse, Zaïre!

ZAÏRE.

Quoi! vous repentez-vous des généreux discours
Que vous dictoit le soin de conserver ses jours ?

ATALIDE.

Non, non, il ne fera que ce qu'il a dû faire.
Sentimens trop jaloux, c'est à vous de vous taire. (1)
Si Bajazet l'épouse, il suit mes volontés ;
Respectez ma vertu qui vous a surmontés ;

---

(1) *Sentimens trop jaloux, c'est à vous de vous taire.*

Ces apostrophes à *ses passions*, à ses *sentimens*, à son *cœur*, à ses *yeux*, ne sont point naturelles ; ce défaut nous vient des Italiens, des Espagnols et des Anglais. Corneille y a tombé souvent, Racine quelquefois ; mais la plupart de leurs successeurs l'ont évité avec soin : le goût ne se forme que lentement.

A ces nobles conseils ne mêlez point le vôtre ;
Et, loin de me le peindre entre les bras d'une autre,
Laissez-moi, sans regret, me le représenter
Au trône, où mon amour l'a forcé de monter.
Oui, je me reconnois ; je suis toujours la même ;
Je voulois qu'il m'aimât, chère Zaïre, il m'aime.
Et du moins cet espoir me console aujourd'hui,
Que je vais mourir digne et contente de lui.

ZAÏRE.

Mourir ! Quoi ! vous auriez un dessein si funeste ?

ATALIDE.

J'ai cédé mon amant : tu t'étonnes du reste ?
Peux-tu compter, Zaïre, au nombre des malheurs
Une mort qui prévient et finit tant de pleurs ?
Qu'il vive, c'est assez. Je l'ai voulu, sans doute,
Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte :
Je n'examine point ma joie ou mon ennui ;
J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.
Mais, hélas ! il peut bien penser, avec justice,
Que si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,
Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin,
L'aime trop pour vouloir en être le témoin.
Allons, je veux savoir.....

ZAÏRE.

Modérez-vous, de grâce :
On vient vous informer de tout ce qui se passe ;
C'est le visir.

SCÈNE II.

ACOMAT, ATALIDE, ZAÏRE.

ACOMAT.

ENFIN, nos amans sont d'accord, (1)
Madame. Un calme heureux nous remet dans le port.
La sultane a laissé désarmer sa colère;
Elle m'a déclaré sa volonté dernière;
Et, tandis qu'elle montre au peuple épouvanté
Du prophète divin l'étendard redouté,
Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose,
Je vais de ce signal faire entendre la cause,
Remplir tous les esprits d'une juste terreur,
Et proclamer enfin le nouvel empereur.
Cependant permettez que je vous renouvelle
Le souvenir du prix qu'on promit à mon zèle;
N'attendez point de moi ces doux emportemens,
Tels que j'en vois paroître au cœur de ces amans;

(1) *Enfin nos amans sont d'accord.*

Le rôle d'Acomat qui s'est si bien annoncé dans la première scène, nous semble perdre de sa noblesse dans celle-ci. Ce détail de réconciliation amoureuse ne devroit être que dans la bouche d'une confidente : Acomat n'excuse pas le poëte de ce défaut, en disant plus bas qu'il est *trop heureux d'avoir pu compter cette nouvelle en passant.* Un personnage doit être amené sur la scène, et non pas y paroître *en passant.*

Mais

Mais si, par d'autres soins plus dignes de mon âge,
Par de profonds respects, par un long esclavage,
Tel que nous le devons au sang de nos sultans,
Je puis.....

ATALIDE.

Vous m'en pourrez instruire avec le tems.
Avec le tems aussi vous pourrez me connoître...
Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait paroître?

ACOMAT.

Madame, doutez-vous des soupirs enflammés
De deux jeunes amans l'un de l'autre charmés?

ATALIDE.

Non. Mais, à dire vrai, ce miracle m'étonne.
Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne?
L'épouse-t'il enfin?

ACOMAT.

Madame, je le croi.
Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi.
Surpris, je l'avoûrai, de leur fureur commune,
Querellant les amans, l'amour et la fortune,
J'étois de ce palais sorti désespéré.
Déjà, sur un vaisseau dans le port préparé, (1)

---

(1) *Déjà, sur un vaisseau dans le port préparé,*

VARIANTE.

« Déjà, dans un vaisseau sur l'Euxin préparé. »

Chargeant de mon débris les reliques plus chères, (1)
Je méditois ma fuite aux terres étrangères.
Dans ce triste dessein, au palais rappelé,
Plein de joie et d'espoir, j'ai couru, j'ai volé.
La porte du serrail à ma voix s'est ouverte;
Et d'abord une esclave à mes yeux s'est offerte,
Qui m'a conduit sans bruit dans un appartement,
Où Roxane attentive écoutoit son amant.
Tout gardoit devant eux un auguste silence.
Moi-même, résistant à mon impatience,
Et respectant de loin leur secret entretien,
J'ai, long-tems immobile, observé leur maintien;
Enfin, avec des yeux qui découvroient son ame,
L'une a tendu la main pour gage de sa flamme;
L'autre, avec des regards éloquens, pleins d'amour,
L'a de ses feux, madame, assurée à son tour.

ATALIDE.

Hélas!

ACOMAT.

Ils m'ont alors apperçu l'un et l'autre.
Voilà, m'a-t'elle dit, votre prince et le nôtre.
Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.
Allez lui préparer les honneurs souverains.

---

(1) *Chargeant de mon débris les reliques plus chères,*

Racine est plein de ces ellipses, dont quelques-unes ont beaucoup de grâce.

Il y a une autre remarque à faire ici sur le mot *débris*, employé dans ce vers : on ne dit point le *débris de quelqu'un*; ce mot ne s'emploie que pour les *choses*.

Qu'un peuple obéissant l'attende dans le temple;
Le serrail va bientôt vous en donner l'exemple.
Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé,
Et soudain à leurs yeux je me suis dérobé.
Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidelle,
De leur paix, en passant, vous conter la nouvelle,
Et m'acquitter vers vous de mes respects profonds.
Je vais le couronner, madame, et j'en réponds.

SCÈNE III.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

Allons, retirons-nous, ne troublons point leur joie.

ZAÏRE.

Ah, madame! croyez.....

ATALIDE.

Que veux-tu que je croie?
Quoi donc! à ce spectacle irai-je m'exposer?
Tu vois que c'en est fait. Ils se vont épouser.
La sultane est contente, il l'assure qu'il l'aime.
Mais je ne m'en plains pas, je l'ai voulu moi-même.
Cependant croyois-tu, quand, jaloux de sa foi,
Il s'alloit, plein d'amour, sacrifier pour moi;
Lorsque son cœur tantôt, m'exprimant sa tendresse,
Refusoit à Roxane une simple promesse;

Quand mes larmes en vain tâchoient de l'émouvoir,
Quand je m'applaudissois de leur peu de pouvoir :
Croyois-tu que son cœur, contre toute apparence,
Pour la persuader, trouvât tant d'éloquence ?
Ah ! peut-être, après tout, que, sans trop se forcer,
Tout ce qu'il a pu dire, il a pu le penser ;
Peut-être, en la voyant, plus sensible pour elle,
Il a vu dans ses yeux quelque grâce nouvelle.
Elle aura devant lui fait parler ses douleurs.
Elle l'aime : un empire autorise ses pleurs.
Tant d'amour touche enfin une ame généreuse. (1)
Hélas, que de raisons contre une malheureuse !

ZAÏRE.

Mais ce succès, madame, est encore incertain.
Attendez.

ATALIDE.

Non, vois-tu, je le nîrois en vain. (2)
Je ne prends point plaisir à croître ma misère.
Je sais pour se sauver tout ce qu'il a dû faire.

---

(1) *Tant d'amour touche enfin une ame généreuse.*
Hélas, que de raisons contre une malheureuse !

Atalide, annoncée pour une femme tendre et sensible, soutient toujours son caractère de douceur : elle n'éclate point en transports furieux contre Bajazet ; elle prête même à son amant des qualités qui le font aimer davantage ; son caractère sert à faire sortir celui de Roxane qui ne parle à Bajazet de son amour qu'en le menaçant.

(2) *Non, vois-tu, je le nîrois en vain.*

Non, vois-tu, est une expression trop familière, et trop indigne de la tragédie.

Quand mes pleurs vers Roxane ont rappelé ses pas,
Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas.
Mais, après les adieux que je venois d'entendre,
Après tous les transports d'une douleur si tendre,
Je sais qu'il n'a point dû lui faire remarquer
La joie et les transports qu'on vient de m'expliquer. (1)
Toi-même, juge-nous, et vois si je m'abuse.
Pourquoi de ce conseil moi seule suis-je exclue?
Au sort de Bajazet ai-je si peu de part?
A me chercher lui-même attendroit-il si tard,
N'étoit que de son cœur le trop juste reproche
Lui fait peut-être, hélas! éviter cette approche?
Mais non, je lui veux bien épargner ce souci. (2)
Il ne me verra plus.

ZAÏRE.

Madame, le voici.

---

(1) *La joie et les transports qu'on vient de m'expliquer.*

Explique-t'on *la joie* et *les transports*, etc? Ces taches légères n'empêchent point que Racine ne soit le plus parfait et le plus correct de nos poëtes.

(2) *Mais non, je lui veux bien épargner ce souci.*

Le mot de *souci* n'est point ici assez noble. On dit pourtant bien en poésie des *soucis rongeurs*, *des soucis dévorans*. C'est un des caprices de la langue française qu'on ne peut définir.

Cette scène ne paroît pas assez nécessaire. Atalide ne fait que répéter ce qu'elle a déjà dit; l'action et l'intérêt languissent un peu.

SCÈNE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ZAÏRE.

BAJAZET.

C'EN est fait, j'ai parlé, vous êtes obéie.
Vous n'avez plus, madame, à craindre pour ma vie;
Et je serois heureux, si la foi, si l'honneur
Ne me reprochoit point mon injuste bonheur; (1)
Si mon cœur, dont le trouble en secret me condamne,
Pouvoit me pardonner aussi bien que Roxane.
Mais enfin, je me vois les armes à la main;
Je suis libre, et je puis, contre un frère inhumain,
Non plus par un silence aidé de votre adresse,
Disputer en ces lieux le cœur de sa maîtresse:
Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,
Moi-même le cherchant aux climats étrangers,
Lui disputer les cœurs du peuple et de l'armée,
Et pour juge entre nous prendre la renommée.
Que vois-je? Qu'avez-vous? Vous pleurez?

(1) *Et je serois heureux, si la foi, si l'honneur*
Ne me reprochoit point mon injuste bonheur;

Racine a substitué ces deux vers aux suivans, qui se trouvent dans l'édition de 1672:

« Et je serois heureux, si je pouvois goûter
» Quelque bonheur, au prix qu'il vient de m'en coûter;
» Si mon cœur, *etc.* »

ATALIDE.

Non, seigneur,
Je ne murmure point contre votre bonheur.
Le ciel, le juste ciel vous devoit ce miracle.
Vous savez si jamais j'y formai quelqu'obstacle.
Tant que j'ai respiré, vos yeux me sont témoins
Que votre seul péril occupoit tous mes soins;
Et puisqu'il ne pouvoit finir qu'avec ma vie,
C'est sans regret aussi que je la sacrifie.
Il est vrai, si le ciel eût écouté mes vœux,
Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux.
Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale; (1)
Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale :
Mais vous n'auriez pas joint, à ce titre d'époux,
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.
Roxane s'estimoit assez récompensée :
Et j'aurois, en mourant, cette douce pensée,
Que, vous ayant moi-même imposé cette loi,
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi;
Qu'emportant chez les morts toute votre tendresse,
Ce n'est point un amant en vous que je lui laisse.

BAJAZET.

Que parlez-vous, madame, et d'époux et d'amant?

---

(1) *Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale;*
Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale :

M. de la Motte a remarqué que Bajazet devoit arrêter Atalide en cet endroit, pour lui dire :

« Que parlez-vous, madame, et d'époux et d'amant? »

En effet le dialogue en eût été plus naturel et plus vif, mais on y eût perdu huit beaux vers.

O ciel ! de ce discours quel est le fondement ?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidelle ?
Moi, j'aimerois Roxane, ou je vivrois pour elle,
Madame ! Ah ! croyez-vous que, loin de le penser,
Ma bouche seulement eût pu le prononcer ?
Mais l'un ni l'autre enfin n'étoit point nécessaire.
La sultane a suivi son penchant ordinaire.
Et, soit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour
Comme un gage certain qui marquoit mon amour,
Soit que le tems trop cher la pressât de se rendre,
A peine ai-je parlé, que, sans presque m'entendre,
Ses pleurs précipités ont coupé mes discours.
Elle met dans ma main sa fortune et ses jours ;
Et se fiant enfin à ma reconnoissance,
D'un hymen infaillible a formé l'espérance.
Moi-même, rougissant de sa crédulité,
Et d'un amour si tendre et si peu mérité,
Dans ma confusion, que Roxane, madame,
Attribuoit encore à l'excès de ma flamme,
Je me trouvois barbare, injuste, criminel.
Croyez qu'il m'a fallu, dans ce moment cruel,
Pour garder jusqu'au bout un silence perfide,
Rappeler tout l'amour que j'ai pour Atalide.
Cependant, quand je viens, après de tels efforts,
Chercher quelque secours contre tous mes remords,
Vous-même, contre moi, je vous vois, irritée,
Reprocher votre mort à mon ame agitée.
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche foiblement.
Madame, finissons et mon trouble et le vôtre.

Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.
Roxane n'est pas loin. Laissez agir ma foi.
J'irai, bien plus content et de vous et de moi,
Détromper son amour d'une feinte forcée,
Que je n'allois tantôt déguiser ma pensée.
La voici.

ATALIDE.

Juste ciel! où va-t'il s'exposer?
Si vous m'aimez, gardez de la désabuser.

SCÈNE V.

ROXANE, BAJAZET, ATALIDE, ZAÏRE.

ROXANE.

VENEZ, seigneur, venez. Il est tems de paroître,
Et que tout le serrail reconnoisse son maître.
Tout ce peuple nombreux, dont il est habité,
Assemblé par mon ordre, attend ma volonté.
Mes esclaves gagnés, que le reste va suivre,
Sont les premiers sujets que mon amour vous livre.
L'auriez-vous cru, madame, et qu'un si prompt retour
Fît à tant de fureur succéder tant d'amour?
Tantôt, à me venger fixe et déterminée,
Je jurois qu'il voyoit sa dernière journée.
A peine cependant Bajazet m'a parlé,
L'amour fit le serment, l'amour l'a violé. (1)

(1) *L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.*

Nous sommes surpris que Racine ait laissé subsister ce jeu de mots.

J'ai cru dans son désordre entrevoir sa tendresse.
J'ai prononcé sa grâce, et je crois sa promesse. (1)

BAJAZET.

Oui, je vous ai promis, et j'ai donné ma foi (2)
De n'oublier jamais tout ce que je vous doi.
J'ai juré que mes soins, ma juste complaisance,
Vous répondront toujours de ma reconnoissance.
Si je puis, à ce prix, mériter vos bienfaits,
Je vais de vos bontés attendre les effets.

SCÈNE VI.

ROXANE, ATALIDE, ZAÏRE.

ROXANE.

De quel étonnement, ô ciel, suis-je frappée!
Est-ce un songe? Et mes yeux ne m'ont-ils point trompée?
Quel est ce sombre accueil, et ce discours glacé
Qui semble révoquer tout ce qui s'est passé?

(1) *J'ai prononcé sa grâce, et je crois sa promesse.*

VARIANTE.

« J'ai prononcé sa grâce, et j'en crois sa promesse. »

(2) *Oui, je vous ai promis, et j'ai donné ma foi*, etc.

Au lieu de ce vers et des deux suivans, on lit dans l'édition de 1672 :

« Oui, je vous ai promis, et je m'en souviendrai,
» Que, fidèle à vos soins autant que je vivrai,
» Mon respect éternel, ma juste complaisance, *etc.* »

Sur quel espoir croit-il que je me sois rendue,
Et qu'il ait regagné mon amitié perdue ?
J'ai cru qu'il me juroit que, jusques à la mort,
Son amour me laissoit maîtresse de son sort.
Se repent-il déjà de m'avoir appaisée ?
Mais moi-même tantôt me serois-je abusée ?
Ah ! ... Mais il vous parloit. Quels étoient ses discours,
Madame ?

ATALIDE.

Moi, madame ? Il vous aime toujours ?

ROXANE.

Il y va de sa vie, au moins, que je le croie.
Mais, de grâce, parmi tant de sujets de joie,
Répondez-moi : comment pouvez-vous expliquer
Ce chagrin qu'en sortant il m'a fait remarquer ?

ATALIDE.

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue :
Il m'a de vos bontés long-tems entretenue ;
Il en étoit tout plein quand je l'ai rencontré.
J'ai cru le voir sortir tel qu'il étoit entré.
Mais, madame, après tout, faut-il être surprise
Que, tout prêt d'achever cette grande entreprise,
Bajazet s'inquiète, et qu'il laisse échapper
Quelque marque des soins qui doivent l'occuper ?

ROXANE.

Je vois qu'à l'excuser votre adresse est extrême.
Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui-même.

ATALIDE.

Et quel autre intérêt.....

ROXANE.

Madame, c'est assez. (1)
Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez.
Laissez-moi. J'ai besoin d'un peu de solitude.
Ce jour me jète aussi dans quelqu'inquiétude;
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins.
Et je veux, un moment, y penser sans témoins. (2)

---

(1) *Madame, c'est assez.*
Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez.
C'est ici que l'action prend plus de vigueur ; c'est de cet endroit que le trouble va toujours croissant de scène en scène.

(2) *J'ai, comme Bajazet, mes chagrins et mes soins,*
Et je veux un moment y penser sans témoins.
On peut comparer cette scène à la cinquième du second acte d'Iphigénie, où cette princesse soupçonne Eriphile d'être aimée d'Achille ; la différence qui se trouve entre ces deux scènes, c'est qu'Iphigénie est plus tendre, plus touchante que Roxane, quoiqu'elle soit bien moins passionnée, et qu'Atalide est plus intéressante qu'Eriphile.

SCÈNE VII.

ROXANE *seule.*

De tout ce que je vois que faut-il que je pense ?
Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence ? (1)
Pourquoi ce changement, ce discours, ce départ ?
N'ai-je pas même entr'eux surpris quelque regard ?
Bajazet interdit ! Atalide étonnée !
O ciel ! à cet affront m'auriez-vous condamnée ?
De mon aveugle amour seroient-ce là les fruits ?
Tant de jours douloureux, tant d'inquiètes nuits,
Mes brigues, mes complots, ma trahison fatale...
N'aurois-je tout tenté que pour une rivale ?
Mais peut-être qu'aussi, trop prompte à m'affliger,
J'observe de trop près un chagrin passager.
J'impute à son amour l'effet de son caprice.
N'eût-il pas jusqu'au bout conduit son artifice ?
Prêt à voir le succès de son déguisement,
Quoi ! ne pouvoit-il pas feindre encore un moment ?
Non, non, rassurons-nous. Trop d'amour m'intimide.
Et pourquoi dans son cœur redouter Atalide ?

(1) *De tout ce que je vois que faut-il que je pense ?*
Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence ?

Ariane, dans la tragédie de ce nom, de Thomas Corneille, se trouve pareillement trahie par une rivale en qui elle met toute sa confiance. Ariane fut donnée la même année que Bajazet.

Quel seroit son dessein ? Qu'a-t'elle fait pour lui ?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui ?
Mais, hélas ! de l'amour ignorons-nous l'empire ?
Si par quelqu'autre charme Atalide l'attire,
Qu'importe qu'il nous doive et le sceptre et le jour ?
Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour ?
Et sans chercher plus loin, quand l'ingrat me sut plaire,
Ai-je mieux reconnu les bontés de son frère ? (1)
Ah ! si d'une autre chaîne il n'étoit point lié,
L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé ? (2)
N'eût-il pas, sans regret, secondé mon envie ?
L'eût-il refusé, même aux dépens de sa vie ?
Que de justes raisons ! ... Mais qui vient me parler ?
Que veut-on ? (3)

---

(1) *Ai-je mieux reconnu les bontés de son frère?*

Ce retour de Roxane sur elle-même donne à son caractère plus de noblesse.

(2) *L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé ?*

Offre est toujours du féminin. Racine pouvoit mettre, l'*auroit-elle effrayé*. Mais cette faute lui est échappée.

(3) *Que veut-on?*

Ce monologue, quelque beau qu'il soit, n'est-il pas un peu trop long, ainsi que plusieurs autres qu'on trouve dans la même pièce ? On peut remarquer que Racine ne s'en est pas permis l'usage dans Britannicus : peut-être parce que les mouvemens y sont moins vifs et moins passionnés.

SCÈNE VIII.

ROXANE, ZATIME.

ZATIME.

PARDONNEZ, si j'ose vous troubler.
Mais, madame, un esclave arrive de l'armée; (1)
Et, quoique sur la mer la porte fût fermée,
Les gardes, sans tarder, l'ont ouverte à genoux,
Aux ordres du sultan qui s'adressent à vous.
Mais, ce qui me surprend, c'est Orcan qu'il envoie.

ROXANE.

Orcan!

ZATIME.

Oui, de tous ceux que le sultan emploie,
Orcan le plus fidèle à servir ses desseins,
Né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains.
Madame, il vous demande avec impatience.
Mais j'ai cru vous devoir avertir par avance,

(1) *Mais, madame, un esclave arrive de l'armée;*

Quand Roxane commence à découvrir les amours de Bajazet et d'Atalide, le spectateur frémit pour tous les trois. Il n'est pas possible de supposer une plus belle situation. Mais combien le trouble et la terreur redoublent, par la nouvelle de l'arrivée d'Orcan; on ne peut trop admirer l'adresse avec laquelle le poëte ménage son action, pour la conduire au dénouement.

Et, souhaitant sur-tout qu'il ne vous surprît pas,
Dans votre appartement j'ai retenu ses pas.

ROXANE.

Quel malheur imprévu vient encor me confondre ?
Quel peut être cet ordre, et que puis-je répondre ?
Il n'en faut point douter, le sultan inquiet
Une seconde fois condamne Bajazet.....
On ne peut sur ses jours, sans moi, rien entreprendre.
Tout m'obéit ici.... Mais dois-je le défendre ?
Quel est mon empereur ? Bajazet ? Amurat ?
J'ai trahi l'un; mais l'autre est peut-être un ingrat.
Le tems presse. Que faire en ce doute funeste ?
Allons, employons bien le moment qui nous reste.
Ils ont beau se cacher : l'amour le plus discret
Laisse par quelque marque échapper son secret.
Observons Bajazet; étonnons Atalide;
Et couronnons l'amant, ou perdons le perfide.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

Ah! sais-tu mes frayeurs? Sais-tu que dans ces lieux
J'ai vu du fier Orcan le visage odieux?
En ce moment fatal que je crains sa venue!
Que je crains!.. Mais, dis-moi : Bajazet t'a-t'il vue?
Qu'a-t'il dit? Se rend-il, Zaïre, à mes raisons?
Ira-t'il voir Roxane, et calmer ses soupçons?

ZAÏRE.

Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande ;
Roxane ainsi l'ordonne, elle veut qu'il l'attende.
Sans doute à cet esclave elle veut le cacher.
J'ai feint, en le voyant, de ne le point chercher.
J'ai rendu votre lettre, et j'ai pris sa réponse.
Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE.

Après tant d'injustes détours, (1)

(1) *Après tant d'injustes détours*, etc.

Les billets d'amour qui produisent les catastrophes, nous paroissent un petit moyen trop souvent employé dans nos

Faut-il qu'à feindre encor votre amour me convie ?
Mais je veux bien prendre soin d'une vie,
Dont vous jurez que dépendent vos jours.
Je verrai la sultane ; et, par ma complaisance,
Par de nouveaux sermens de ma reconnoissance,
J'appaiserai, si je puis, son courroux.
N'exigez rien de plus. Ni la mort, ni vous-même,
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puisque jamais je n'aimerai que vous.
Hélas ! que me dit-il ? Croit-il que je l'ignore ?
Ne sais-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore ?
Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sait s'accommoder ?
C'est Roxane, et non moi, qu'il faut persuader.
De quelle crainte encor me laisse-t'il saisie ?
Funeste aveuglement ! Perfide jalousie !
Récit menteur ! Soupçons que je n'ai pu céler,
Falloit-il vous entendre, ou falloit-il parler !
C'étoit fait, mon bonheur surpassoit mon attente.
J'étois aimée, heureuse, et Roxane contente.
Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas.
Qu'il l'appaise. Ces mots ne me suffisent pas.
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime.
Qu'elle le croie enfin. Que ne puis-je moi-même,
Échauffant par mes pleurs ses soins trop languissans,
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens !

---

pièces modernes. On en trouve très-peu d'exemples chez les anciens. Euripide s'en est servi dans son Iphigénie en Tauride ; mais cette lettre occasionne une des plus belles reconnoissances du théâtre grec.

Mais à d'autres périls je crains de le commettre.

ZAÏRE.

Roxane vient à vous.

ATALIDE.

Ah! cachons cette lettre.

SCÈNE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAÏRE.

ROXANE, *à Zatime.*

VIENS. J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE, *à Zaïre.*

Va, cours; et tâche enfin de le persuader.

SCÈNE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE.

MADAME, j'ai reçu des lettres de l'armée. (1)
De tout ce qui s'y passe êtes-vous informée?

(1) *Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée.*

Ce vers est si simple qu'il paroît prosaïque; il le paroîtroit bien davantage, si Racine ressembloit à ces auteurs qui, par un style brillant, croient remplacer le naturel inimitable de l'auteur de Bajazet.

ATALIDE.

On m'a dit que du camp un esclave est venu ;
Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

ROXANE.

Amurat est heureux : la fortune est changée,
Madame ; et sous ses lois Babylone est rangée.

ATALIDE.

Hé quoi, madame ? Osmin .....

ROXANE.

Étoit mal averti ;
Et, depuis son départ, cet esclave est parti.
C'en est fait.

ATALIDE, *à part.*

Quel revers !

ROXANE.

Pour comble de disgraces,
Le sultan qui l'envoie est parti sur ses traces.

ATALIDE.

Quoi ! les Persans armés ne l'arrêtent donc pas ?

ROXANE.

Non, madame. Vers nous il revient à grands pas.

ATALIDE.

Que je vous plains, madame ! Et qu'il est nécessaire
D'achever promptement ce que vous vouliez faire !

ROXANE.

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur.

ATALIDE, *à part.*

O ciel !

ROXANE.

Le tems n'a point adouci sa rigueur.
Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême.

ATALIDE.

Et que vous mande-t'il ?

ROXANE.

Voyez. Lisez vous-même.
Vous connoissez, madame, et la lettre, et le seing. (1)

ATALIDE.

Du cruel Amurat je reconnois la main.
(*Elle lit.*)
Avant que Babylone éprouvât ma puissance,
Je vous ai fait porter mes ordres absolus.
Je ne veux point douter de votre obéissance,
Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.
Je laisse sous mes lois Babylone asservie,
Et confirme, en partant, mon ordre souverain.
Vous, si vous avez soin de votre propre vie,
Ne vous montrez à moi que sa tête à la main.

ROXANE.

Hé bien ?

ATALIDE, *à part.*

Cache tes pleurs, malheureuse Atalide.

---

(1) *Vous connoissez, madame, et la lettre, et le seing.* La *lettre* est ici pour l'*écriture*.

ROXANE.

Que vous semble ?

ATALIDE.

Il poursuit son dessein parricide.
Mais il pense proscrire un prince sans appui ;
Il ne sait pas l'amour qui vous parle pour lui ;
Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une ame ;
Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez.....

ROXANE.

Moi, madame ?
Je voudrois le sauver ; je ne le puis haïr.
Mais.....

ATALIDE.

Quoi donc ? Qu'avez-vous résolu ?

ROXANE.

D'obéir.

ATALIDE.

D'obéir !

ROXANE.

Et que faire en ce péril extrême ?
Il le faut.

ATALIDE.

Quoi ! ce prince aimable... qui vous aime,
Verra finir ses jours qu'il vous a destinés !

ROXANE.

Il le faut ; et déjà mes ordres sont donnés.

ATALIDE.

Je me meurs. (1)

ZATIME.

Elle tombe, et ne vit plus qu'à peine.

ROXANE.

Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine.
Mais au moins observez ses regards, ses discours,
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.

SCÈNE IV.

ROXANE *seule.*

MA rivale à mes yeux s'est enfin déclarée.
Voilà sur quelle foi je m'étois assurée.
Depuis six mois entiers j'ai cru que, nuit et jour,
Ardente, elle veilloit au soin de mon amour :
Et c'est moi qui, du sien ministre trop fidelle,
Semble, depuis six mois, ne veiller que pour elle ;
Qui me suis appliquée à chercher les moyens
De lui faciliter tant d'heureux entretiens ;
Et qui même souvent, prévenant son envie,
Ai hâté les momens les plus doux de sa vie.
Ce n'est pas tout : il faut maintenant m'éclaircir,
Si dans sa perfidie elle a su réussir.
Il faut... Mais que pourrois-je apprendre davantage ?
Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage ?

(1) *Je me meurs.*
Cette scène est dialoguée avec beaucoup d'art et de vivacité.

Vois-je pas, au travers de son saisissement,
Un cœur, dans ses douleurs, content de son amant?
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée,
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée. (1)
N'importe; poursuivons. Elle peut, comme moi,
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi.
Pour le faire expliquer, tendons-lui quelque piége.
Mais quel indigne emploi moi-même m'imposé-je?
Quoi donc! à me gêner appliquant mes esprits,
J'irai faire à mes yeux éclater ses mépris?
Lui-même il peut prévoir et tromper mon adresse.
D'ailleurs, l'ordre, l'esclave et le visir me presse. (2)
Il faut prendre parti; l'on m'attend. Faisons mieux:
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux;
Laissons de leur amour la recherche importune;
Poussons à bout l'ingrat, et tentons la fortune.
Voyons si, par mes soins sur le trône élevé,
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé;
Et si de mes bienfaits lâchement libérale,
Sa main en osera couronner ma rivale.

---

(1) *Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée.*

Racine avoit mis d'abord, ainsi qu'on le voit dans l'édition de 1672:

« Ce n'est que pour ses jours qu'elle est inquiétée. »

(2) *Lui-même il peut prévoir et tromper mon adresse.*
D'ailleurs, l'ordre, l'esclave et le visir me presse.

L'ordre et *l'esclave* me pressent d'immoler Bajazet, et *le visir* de le faire couronner. Ce vers renferme, comme on voit, plus de sens que de mots. En prose, il faudroit absolument un plurier, *me pressent*, et non pas *me presse*.

Je saurai bien toujours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la rivale et l'amant.
Dans ma juste fureur, observant le perfide,
Je saurai le surprendre avec son Atalide;
Et d'un même poignard les unissant tous deux,
Les percer l'un et l'autre, et moi-même après eux. (1)
Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre. (2)
Je veux tout ignorer.

---

(1) *Je saurai le surprendre avec son Atalide;*
Et d'un même poignard les unissant tous deux,
Les percer l'un et l'autre, et moi-même après eux.

Ajax, dans Sophocle, s'exprime à peu près de même : *O Jupiter*, s'écrie-t'il, *auteur de ma race, que ne puis-je exterminer ce méchant fourbe* (Ulysse) *que je hais! que ne puis-je percer le cœur de deux injustes rois, et me tuer moi-même après eux!* Note manuscrite de Racine. *Sophocle* de la bibliothèque du roi, *pag.* 18.

Virgile a fait usage de la même idée : *Qu'avois-je à craindre?* dit la malheureuse Didon, *j'aurois brûlé toute la flotte troyenne, j'aurois immolé le père et le fils : tous auroient péri, et je les aurois suivis dans le tombeau.* Traduction de l'abbé Desfontaines. *Énéid. liv. I. v.* 600, etc.

Tout le monde connoît ces vers de Corneille :

ELVIRE.

Après tout, que pensez-vous donc faire?

CHIMÈNE.

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

Le Cid, acte III, scène III.

(2) *Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre.*

VARIANTE.

« Sans doute, j'ai trouvé le parti qu'il faut prendre. »

SCÈNE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Ah! que viens-tu m'apprendre, (1)
Zatime? Bajazet en est-il amoureux?
Vois-tu, dans ses discours, qu'ils s'entendent tous deux?

ZATIME.

Elle n'a point parlé. Toujours évanouie,
Madame, elle ne marque aucun reste de vie,
Que par de longs soupirs et des gémissemens, (2)

Ce monologue est de toute beauté, on ne peut peindre avec plus de finesse l'agitation, les craintes, les doutes d'une amante en fureur qui se voit méprisée. Peut-être desireroit-on, pour la rapidité de l'action, que ce monologue fût plus court; mais afin que le retour de Zatime fût vraisemblable, il falloit lui donner le tems de revenir.

(1) *Ah! que viens-tu m'apprendre*, etc.

Je veux tout ignorer, vient de dire Roxane. Sa confidente, qu'elle a chargée d'observer Atalide, revient; à peine Roxane la voit-elle, qu'elle lui demande si *Bajazet est amoureux* d'Atalide. L'agitation où est Roxane, autorise ces contradictions. Elles sont même l'expression nécessaire de son trouble.

(2) *Que par de longs soupirs et des gémissemens*, etc.

Un *cœur* qui *va suivre de longs soupirs*, ne présente aucune image. Si Racine a voulu dire qu'Atalide étoit prête d'expirer, n'auroit-il pas dû mettre *son ame* au lieu de *son cœur*? Ces deux mots ne sont pas synonymes.

Qu'il semble que son cœur va suivre à tous momens.
Vos femmes, dont le soin à l'envi la soulage,
Ont découvert son sein pour leur donner passage.
Moi-même, avec ardeur secondant ce dessein,
J'ai trouvé ce billet enfermé dans son sein :
Du prince votre amant j'ai reconnu la lettre,
Et j'ai cru qu'en vos mains je devois la remettre.

ROXANE.

Donne. Pourquoi frémir ? Et quel trouble soudain
Me glace à cet objet, et fait trembler ma main ?
Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée.
Il peut même... Lisons, et voyons sa pensée.
Ni la mort, ni vous-même,
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puisque jamais je n'aimerai que vous.
Ah ! de la trahison me voilà donc instruite.
Je reconnois l'appât dont ils m'avoient séduite.
Ainsi donc mon amour étoit récompensé, (1)
Lâche, indigne du jour que je t'avois laissé ?
Ah ! je respire enfin ; et ma joie est extrême
Que le traître, une fois, se soit trahi lui-même.

---

(1) *Ainsi donc mon amour étoit récompensé,*
Lâche, indigne du jour que je t'avois laissé ?
Ah ! je respire enfin, etc.

Tous ces reproches sont imités du quatrième livre de l'Enéide, *vers* 539 *et suivans*. Didon se dit à elle-même : *Voilà donc le sort qui m'étoit réservé ! J'ai comblé les Troyens de mes bienfaits. Le souvenir en paroît bien gravé dans leur ame.*

Quia ne auxilio juvat ante levatos,
Et bene apud memores veteris stat gratia facti.

Libre des soins cruels où j'allois m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger.
Qu'il meure. Vengeons-nous. Courez. Qu'on le saisisse.
Que la main des muets s'arme pour son supplice. (1)
Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés, (2)
Par qui de ses pareils les jours sont terminés.
Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colère.

ZATIME.

Ah, madame!

ROXANE.

Quoi donc?

---

(1) *Qu'il meure. Vengeons-nous. Courez. Qu'on le saisisse. Que la main des muets s'arme pour son supplice.*

Didon, dans l'Enéide, *liv. IV. vers* 592 *et suiv.* donne à peu près les mêmes ordres contre Énée; c'est le même feu, la même vivacité chez les deux poëtes.

Non arma expedient, totaque ex urbe sequentur,
Diripientque rates alii navalibus.... Ite,
Ferte citi flammas, date vela, impellite remos.

On ne prendra pas les armes, et on ne s'efforcera pas d'arrêter la flotte fugitive! Tyriens, armez-vous, déployez les voiles, ramez avec ardeur, allez brûler ces vaisseaux. Traduction de l'abbé Desfontaines.

(2) *Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés,*
Par qui de ses pareils les jours sont terminés.

Par qui, bien plus élégant en vers que *par lesquels.*

On est fâché que le morceau soit gâté par ces deux vers, qui ne contiennent qu'une réflexion puérile. Il semble que dans l'agitation où se trouve Roxane, Racine auroit bien fait de les supprimer, et de faire dire à cette princesse, sans lui donner le tems de respirer:

« Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colère. »

ZATIME.

Si, sans trop vous déplaire,
Dans les justes transports, madame, où je vous vois,
J'osois vous faire entendre une timide voix :
Bajazet, il est vrai, trop indigne de vivre,
Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre.
Mais, tout ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'hui
Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui ?
Et qui sait si déjà quelque bouche infidelle
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle ? (1)
Des cœurs comme le sien, vous le savez assez,
Ne se regagnent plus, quand ils sont offensés ;
Et la plus prompte mort, dans ce moment sévère,
Devient de leur amour la marque la plus chère.

ROXANE.

Avec quelle insolence, et quelle cruauté,
Ils se jouoient tous deux de ma crédulité !
Quel penchant, quel plaisir je sentois à les croire !
Tu ne remportois pas une grande victoire, (2)

---

(1) *Et qui sait si déjà quelque bouche infidelle*
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle ?

Ces vers annoncent avec beaucoup d'adresse l'ordre dont Orcan est chargé, et qu'il exécutera dans l'acte suivant.

(2) *Tu ne remportois pas une grande victoire,*
Perfide, en abusant ce cœur préoccupé,

Ces deux vers sont une traduction de celui d'Ovide.

Fallere credentem non est operosa puellam
Gloria.

Phyllis à Démophoon.

Perfide, en abusant ce cœur préoccupé,
Qui lui-même craignoit de se voir détrompé.
Tu n'as pas eu besoin de tout ton artifice.
Et je veux bien te faire encor cette justice ;
Toi-même, je m'assure, as rougi plus d'un jour,
Du peu qu'il t'en coûtoit pour tromper tant d'amour.
Moi qui, de ce haut rang qui me rendoit si fière, (1)
Dans le sein du malheur t'ai cherché la première,
Pour attacher tes jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étoient environnés :
Après tant de bontés, de soins, d'ardeurs extrêmes,
Tu ne saurois jamais prononcer que tu m'aimes !
Mais dans quel souvenir me laissé-je égarer ?...
Tu pleures, malheureuse ! Ah ! tu devois pleurer, (2)

---

(1) *Moi qui, de ce haut rang qui me rendoit si fière*, etc.

Racine paroît avoir emprunté cette idée des reproches que se fait Didon. *Énéide, liv. IV. vers* 373 *et suiv.*

Hélas, dit-elle, *à qui se fier ! Je l'ai recueilli dans mes états après son naufrage ; je l'ai associé à mon empire ; j'ai sauvé ses vaisseaux échoués ; j'ai arraché ses compagnons des bras de la mort : enfin je suis assez insensée pour l'aimer !* Traduction de l'abbé Desfontaines.

(2) *Tu pleures, malheureuse ! Ah ! tu devois pleurer,*
Lorsque, d'un vain desir, etc.

Tout ce discours est plein de chaleur. L'art d'exprimer les passions du cœur avec autant d'élégance que de vérité, semble n'avoir été connu que de Racine.

Dans l'Hyppolite d'Euripide, *acte IV. scène* v, Thésée dit également à son fils : *Tu pleures, perfide ! Ah ! tu devois pleurer, et prévoir la suite de ton fatal amour, lorsque tu conçus l'horrible dessein d'outrager ton père !* Théâtre des Grecs.

Lorsque, d'un vain desir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée !
Tu pleures ! Et l'ingrat, tout prêt à te trahir,
Prépare les discours dont il veut t'éblouir.
Pour plaire à ta rivale, il prend soin de sa vie.
Ah, traître, tu mourras ! Quoi ! tu n'es point partie ?
Va. Mais nous-même allons, précipitons nos pas.
Qu'il me voie, attentive au soin de son trépas,
Lui montrer à la fois, et l'ordre de son frère,
Et de sa trahison ce gage trop sincère.
Toi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux.
Qu'il n'ait, en expirant, que ses cris pour adieux.
Qu'elle soit cependant fidèlement servie.
Prends soin d'elle. Ma haine a besoin de sa vie.
Ah ! si, pour son amant facile à s'attendrir, (1)
La peur de son trépas la fit presque mourir,
Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle,
De le montrer bientôt pâle et mort devant elle !
De voir, sur cet objet, ses regards arrêtés,
Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés !
Va, retiens-la. Sur-tout, garde bien le silence.
Moi..... Mais qui vient ici différer ma vengeance ?

Didon, dans Virgile, se dit à peu près la même chose : *Malheureuse Didon ! tu sens maintenant toute la cruauté de ton sort ! Il falloit le prévoir lorsque tu reçus Énée, et que tu l'associas à ton empire.* Énéïd. liv. IV. vers 596.

(1) *Ah ! si, pour son amant facile à s'attendrir,*
La peur de son trépas la fit presque mourir,
Corneille avoit dit avant Racine :

Et mourir mille fois de la peur de mourir.

SCÈNE VI.

ACOMAT, ROXANE, OSMIN.

ACOMAT.

QUE faites-vous, madame ? En quels retardemens
D'un jour si précieux perdez-vous les momens ? (1)
Bysance, par mes soins presqu'entière assemblée,
Interroge ses chefs, de leur crainte troublée;
Et tous, pour s'expliquer, ainsi que mes amis,
Attendent le signal que vous m'aviez promis.
D'où vient que, sans répondre à leur impatience,
Le serrail cependant garde un triste silence ?
Déclarez-vous, madame; et, sans plus différer....

ROXANE.

Oui, vous serez content, je vais me déclarer.

ACOMAT.

Madame, quel regard, et quelle voix sévère,
Malgré votre discours, m'assure du contraire ?

(1) *Que faites-vous, madame ? En quels retardemens*
D'un jour si précieux perdez-vous les momens ?

A l'instant que Roxane est déterminée à se venger, Acomat, occupé aux préparatifs du couronnement de Bajazet, ignorant d'ailleurs l'arrivée d'Orcan, et tout ce qui s'est passé, vient lui dire que tout est prêt. On touchoit à la catastrophe, mais l'arrivée d'Acomat la recule.

Quoi!

Quoi! déjà votre amour des obstacles vaincu.... (1)

ROXANE.

Bajazet est un traître, et n'a que trop vécu.

ACOMAT.

Lui!

ROXANE.

Pour moi, pour vous-même, également perfide,
Il nous trompoit tous deux.

ACOMAT.

Comment?

ROXANE.

Cette Atalide,
Qui même n'étoit pas un assez digne prix
De tout ce que pour lui vous avez entrepris....

ACOMAT.

Hé bien?

ROXANE.

Lisez. Jugez, après cette insolence,
Si nous devons d'un traître embrasser la défense.
Obéissons plutôt à la juste rigueur
D'Amurat qui s'approche et retourne vainqueur;
Et livrant, sans regret, un indigne complice,
Appaisons le sultan par un prompt sacrifice.

---

(1) *Quoi! déjà votre amour des obstacles vaincu...*
On dit vaincu par les obstacles. Malherbe écrivoit : *je suis vaincu du tems.* Racine s'est permis deux fois cette même licence.

ACOMAT, *lui rendant le billet.*

Oui, puisque jusques-là l'ingrat m'ose outrager,
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger, (1)
Madame. Laissez-moi nous laver l'un et l'autre
Du crime que sa vie a jeté sur la nôtre.
Montrez-moi le chemin, j'y cours.

ROXANE.

Non, Acomat.
Laissez-moi le plaisir de confondre l'ingrat.
Je veux voir son désordre, et jouir de sa honte.
Je perdrois ma vengeance en la rendant si prompte.
Je vais tout préparer. Vous, cependant, allez
Disperser promptement vos amis assemblés.

---

(1) *Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger.*

Dans la fureur où se trouve Roxane, Acomat n'a guère d'autre parti à prendre que celui de dissimuler l'intérêt qu'il prend à la conservation de Bajazet. L'*offre* qu'il fait à Roxane de l'aider à se *venger* de ce prince, est de la plus grande adresse.

SCÈNE VII.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Demeure. Il n'est pas tems, cher Osmin, que je sorte.

OSMIN.

Quoi! jusques-là, seigneur, votre amour vous transporte?
N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin?
Voulez-vous de sa mort être encor le témoin?

ACOMAT.

Que veux-tu dire? Es-tu toi-même si crédule,
Que de me soupçonner d'un courroux ridicule?
Moi jaloux? Plût au ciel, qu'en me manquant de foi,
L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi!

OSMIN.

Et pourquoi donc, seigneur, au lieu de le défendre....

ACOMAT.

Et la sultane est-elle en état de m'entendre?
Ne voyois-tu pas bien, quand je l'allois trouver,
Que j'allois avec lui me perdre, ou me sauver?
Ah, de tant de conseils événement sinistre!
Prince aveugle, ou plutôt trop aveugle ministre!
Il te sied bien d'avoir, en de si jeunes mains,
Chargé d'ans et d'honneurs, confié tes desseins;
Et laissé d'un visir la fortune flottante,
Suivre de ces amans la conduite imprudente!

OSMIN.

Hé, laissez-les entre eux exercer leur courroux.
Bajazet veut périr, seigneur, songez à vous.
Qui peut de vos desseins révéler le mystère,
Sinon quelques amis engagés à se taire ?
Vous verrez par sa mort le sultan adouci.

ACOMAT.

Roxane, en sa fureur, peut raisonner ainsi. (1)
Mais moi qui vois plus loin ; qui, par un long usage,
Des maximes du trône ai fait l'apprentissage ;
Qui, d'emplois en emplois, vieilli sous trois sultans,
Ai vu de mes pareils les malheurs éclatans ;
Je sais, sans me flatter, que de sa seule audace,
Un homme tel que moi doit attendre sa grace ;
Et qu'une mort sanglante est l'unique traité
Qui reste entre l'esclave et le maître irrité.

OSMIN.

Fuyez donc.

ACOMAT.

J'approuvois tantôt cette pensée.
Mon entreprise alors étoit moins avancée.

---

(1) *Roxane, en sa fureur, peut raisonner ainsi.*

Les vers qui suivent celui-ci, sont supérieurement écrits.

Si Roxane peut penser que la mort de Bajazet va adoucir le sultan ; si Acomat est décidé à sauver Bajazet, ce visir n'auroit pas dû laisser sortir la sultane, et perdre, à raisonner avec son confident, un tems qu'elle peut employer à se venger ; il semble qu'Acomat se fie un peu trop légèrement sur l'amour que Roxane a pour Bajazet.

Mais il m'est désormais trop dur de reculer.
Par une belle chûte il faut me signaler ;
Et laisser un débris, du moins après ma fuite,
Qui de mes ennemis retarde la poursuite.
Bajazet vit encor ; pourquoi nous étonner ?
Acomat de plus loin a su le ramener.
Sauvons-le, malgré lui, de ce péril extrême,
Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-même.
Tu vois combien son cœur, prêt à le protéger,
A retenu mon bras trop prompt à la venger.
Je connois peu l'amour ; mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre ;
Que nous avons du tems. Malgré son désespoir,
Roxane l'aime encore, Osmin, et le va voir.

OSMIN.

Enfin, que vous inspire une si noble audace ?
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place.
Ce palais est tout plein .....

ACOMAT.

Oui, d'esclaves obscurs,
Nourris, loin de la guerre, à l'ombre de ces murs.
Mais, toi, dont la valeur d'Amurat oubliée,
Par de communs chagrins à mon sort s'est liée,
Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs ?

OSMIN.

Seigneur, vous m'offensez. Si vous mourez, je meurs.

ACOMAT.

D'amis et de soldats une troupe hardie

Aux portes du palais attend notre sortie.
La sultane d'ailleurs se fie à mes discours.
Nourri dans le serrail, j'en connois les détours.
Je sais de Bajazet l'ordinaire demeure.
Ne tardons plus. Marchons. Et, s'il faut que je meure,
Mourons : moi, cher Osmin, comme un visir ; et toi,
Comme le favori d'un homme tel que moi. (1)

---

(1) *Ne tardons plus. Marchons. Et, s'il faut que je meure, Mourons*, etc.

C'est ici qu'Acomat reprend son caractère. Qu'il est grand sans enflure, et qu'il conserve dans son désespoir toute sa prudence !

Cet acte est plein d'intérêt, l'auteur y a développé les mouvemens de l'amour avec une vérité et une vivacité frappantes.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATALIDE *seule.*

HÉLAS! je cherche en vain. Rien ne s'offre à ma vue. (1)
Malheureuse! comment puis-je l'avoir perdue?
Ciel! aurois-tu permis que mon funeste amour
Exposât mon amant tant de fois en un jour?
Que, pour dernier malheur, cette lettre fatale
Fût encor parvenue aux yeux de ma rivale?
J'étois en ce lieu même; et ma timide main,
Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon sein.

(1) *Hélas! je cherche en vain. Rien ne s'offre à ma vue.*
Malheureuse! comment puis-je l'avoir perdue?

M. l'abbé d'Olivet observe ici avec raison que, *puis-je l'avoir perdue*, qui se rapporte à la lettre, peut également se rapporter *à* la *vue*, et qu'on peut corriger cette équivoque en transportant ainsi ces deux vers :

« Malheureuse! comment puis-je l'avoir perdue?
» Hélas! je cherche en vain. Rien ne s'offre à ma vue. »

mais nous pensons que ce désordre convient mieux à la situation d'Atalide.

On est peut-être un peu surpris que cette princesse, que Roxane fait garder à vue, revienne ici seule; mais Racine, qui prévoyoit tout, lui a fait dire à la fin de ce monologue :

« On me tient enfermée. »

Sa présence a surpris mon ame désolée.
Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée.
J'ai senti défaillir ma force et mes esprits. (1)
Ses femmes m'entouroient quand je les ai repris;
A mes yeux étonnés leur troupe est disparue.
Ah! trop cruelles mains, qui m'avez secourue,
Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains;
Et, par vous, cette lettre a passé dans ses mains.
Quels desseins maintenant occupent sa pensée?
Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée? (2)
Quel sang pourra suffire à son ressentiment?
Ah! Bajazet est mort, ou meurt en ce moment.
Cependant on m'arrête, on me tient enfermée.
On ouvre. De son sort je vais être informée.

---

(1) *J'ai senti défaillir ma force et mes esprits.*

Le mot de *défaillir* paroît avoir vieilli, nous n'en connoissons point qui l'ait remplacé; *affoiblir* seroit plus foible et ne peindroit pas si bien. On devroit conserver des termes aussi pittoresques; les supprimer, c'est appauvrir la langue.

(2) *Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée?*

Nous n'approuvons point cette inversion qui semble un peu forte.

SCÈNE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, *Gardes.*

ROXANE, *à Atalide.*

RETIREZ-VOUS. (1)

ATALIDE.

Madame... Excusez l'embarras...

ROXANE.

Retirez-vous, vous dis-je, et ne répliquez pas.
Gardes, qu'on la retienne.

SCÈNE III.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

OUI, tout est prêt, Zatime.
Orcan et les muets attendent leur victime.
Je suis pourtant toujours maîtresse de son sort.
Je puis le retenir. Mais s'il sort, il est mort.

(1) *Retirez-vous.*

Atalide espère qu'elle va être informée *du sort* de Bajazet ; mais Roxane lui dit, en entrant sur la scène, de *se retirer.* Racine, qui savoit si bien peindre l'amour, a souvent employé des illusions naturelles à cette passion pour faire un contraste avec ce qui suit.

Vient-il ?

ZATIME.

Oui, sur mes pas un esclave l'amène :
Et, loin de soupçonner sa disgrace prochaine,
Il m'a paru, madame, avec empressement,
Sortir, pour vous chercher, de son appartement.

ROXANE.

Ame lâche, et trop digne enfin d'être déçue,
Peux-tu souffrir encor qu'il paroisse à ta vue ?
Crois-tu, par tes discours, le vaincre ou l'étonner ?
Quand même il se rendroit, peux-tu lui pardonner ?
Quoi ! ne devrois-tu pas être déjà vengée ?
Ne crois-tu pas encore être assez outragée ?
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
Que ne le laissons-nous périr ? . . . Mais le voici.

SCÈNE IV.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

Je ne vous ferai point de reproches frivoles. (1)
Les momens sont trop chers pour les perdre en paroles.

(1) *Je ne vous ferai point de reproches frivoles*, etc.

On a prétendu que la mort de Monaldeschi, que la reine Christine fit assassiner le 10 novembre 1657 à Fontainebleau,

Mes soins vous sont connus. En un mot, vous vivez ;
Et je ne vous dirois que ce que vous savez. (1)
Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire, (2)
Je n'en murmure point; quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour, peut-être, et ces mêmes bienfaits,
Auroient dû suppléer à mes foibles attraits.
Mais je m'étonne enfin que, pour reconnoissance,

---

après lui avoir montré quelques lettres qu'il avoit écrites, et lui avoir reproché son infidélité, etc. (Mém. pour l'histoire, par le père d'Avrigny, *tom. III. pag.* 523) avoit fait imaginer à Racine une scène pareille entre Roxane et Bajazet. C'est plutôt du quatrième livre de Virgile, que ce poëte a emprunté l'idée de cette situation. Ceux qui aiment à comparer, pourront opposer la justification de Bajazet à celle d'Énée, et les reproches de Didon à ceux de Roxane: ils verront que Didon, plus vive, plus passionnée, plus emportée dans sa fureur, est plus touchante que Roxane; que Bajazet, plus coupable qu'Enée, est cependant plus intéressant que lui.

(1) *Et je ne vous dirois que ce que vous savez.*

Ce vers contient une naïveté puérile ; Racine auroit mieux fait de s'en tenir au mot *vous vivez*, qui disoit tout.

(2) *Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire*, etc.

Le mot d'*amour* est répété quatre fois en huit vers ; cette légère inadvertance peut échapper à l'écrivain le plus correct ; mais la foule des critiques minutieux jugent souvent, sur de pareilles négligences, un ouvrage plein de talent et de chaleur.

Verùm ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, etc.

dit le judicieux Horace, *art poétique, vers* 351. Intéresser, voilà le premier objet ; la correction n'est que le second.

Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance, (1)
Vous ayiez si long-tems, par des détours si bas,
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

BAJAZET.

Qui, Moi, madame ?

ROXANE.

Oui, toi. Voudrois-tu point encore
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore ?
Ne prétendrois-tu point, par de fausses couleurs, (2)
Déguiser un amour qui te retient ailleurs ;
Et me jurer enfin, d'une bouche perfide,
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide ?

BAJAZET.

Atalide, madame ! O ciel ! Qui vous a dit.....

ROXANE.

Tiens, perfide, regarde, et démens cet écrit.

BAJAZET, *après avoir regardé la lettre.*

Je ne vous dis plus rien. Cette lettre sincère, (3)

---

(1) *Mais je m'étonne enfin que, pour reconnoissance,*
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
Dans l'édition de 1672, au lieu de ces vers, on lit ceux-ci :
« Mais je m'étonne enfin que, pour reconnoissance,
» D'un amour appuyé sur tant de confiance. »

(2) *Ne prétendrois-tu point, par de fausses couleurs,*
On trouve dans la première édition :
« Ne prétendrois-tu point par tes fausses couleurs. »

(3) *Je ne vous dis plus rien. Cette lettre sincère*, etc.
On trouvera peut-être cette justification un peu longue ; Racine auroit pu la resserrer davantage.

D'un malheureux amour contient tout le mystère.
Vous savez un secret que, tout prêt à s'ouvrir,
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.
J'aime, je le confesse. Et devant que votre ame, (1)
Prévenant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme,
Déjà plein d'un amour dès l'enfance formé,
A tout autre desir mon cœur étoit fermé.
Vous me vîntes offrir, et la vie, et l'empire;
Et même votre amour, si j'ose vous le dire,
Consultant vos bienfaits, les crut, et, sur leur foi,
De tous mes sentimens vous répondit pour moi.
Je connus votre erreur. Mais que pouvois-je faire?
Je vis en même tems qu'elle vous étoit chère.
Combien le trône tente un cœur ambitieux!
Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.
Je chéris, j'acceptai, sans tarder davantage,
L'heureuse occasion de sortir d'esclavage;
D'autant plus qu'il falloit l'accepter ou périr;
D'autant plus que vous-même, ardente à me l'offrir,
Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée;
Que même mes refus vous auroient exposée;
Qu'après avoir osé me voir et me parler,
Il étoit dangereux pour vous de reculer.

---

(1) *J'aime, je le confesse. Et devant que votre ame, Prévenant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme.*

VARIANTE.

« J'aime, je le confesse. Et devant qu'à ma vue,
» Prévenant mon espoir, vous fussiez apparue. »

Devant que n'est plus d'usage, quoique Despréaux s'en soit servi plusieurs fois.

Cependant je n'en veux pour témoins que vos plaintes.
Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes ? (1)
Songez combien de fois vous m'avez reproché
Un silence, témoin de mon trouble caché.
Plus l'effet de vos soins, et ma gloire étoient proches, (2)
Plus mon cœur interdit se faisoit de reproches.
Le ciel, qui m'entendoit, sait bien qu'en même tems
Je ne m'arrêtois pas à des vœux impuissans.
Et si l'effet enfin, suivant mon espérance,
Eût ouvert un champ libre à ma reconnoissance,
J'aurois par tant d'honneurs, par tant de dignités,
Contenté votre orgueil, et payé vos bontés, (3)
Que vous-même, peut-être .....

ROXANE.

Et que pourrois-tu faire ?
Sans l'offre de ton cœur, par où peux-tu me plaire ?
Quels seroient de tes vœux les inutiles fruits ?
Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis ?

---

(1) *Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes ?*
Songez combien de fois vous m'avez reproché, etc.
Racine avoit mis d'abord :
« Loin de vous abuser par des promesses feintes,
» Songez combien de fois vous m'avez reproché, *etc.* »

(2) *Plus l'effet de vos soins, et ma gloire étoient proches*, etc.

VARIANTE.

« Plus l'effet de vos soins, plus ma gloire étoient proches. »

(3) *Contenté votre orgueil, et payé vos bontés*,
Il y a dans l'édition de 1672 :
« Contenté votre gloire, et payé vos bontés. »

Maîtresse du serrail, arbitre de ta vie,
Et même de l'état qu'Amurat me confie,
Sultane, et, ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi,
Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi :
Dans ce comble de gloire où je suis arrivée,
A quel indigne honneur m'avois-tu réservée ? (1)
Traînerois-je en ces lieux un sort infortuné,
Vil rebut d'un ingrat que j'aurois couronné, (2)
De mon rang descendue, à mille autres égale,
Ou la première esclave enfin de ma rivale ?
Laissons ces vains discours ; et, sans m'importuner,
Pour la dernière fois veux-tu vivre et régner ?
J'ai l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire.

---

(1) *A quel indigne honneur m'avois-tu réservée ?*

Honneur est ici employé par ironie ; il est plus fort qu'*affront*.

(2) *Traînerois-je en ces lieux un sort infortuné,*
Vil rebut d'un ingrat que j'aurois couronné, etc.

Un même sentiment fait parler Didon dans Virgile. *Énéid. liv. IV. vers* 534.

En quid agam? Rursus ne procos irrisa priores
Experiar, Nomadumque petam connubia supplex,
Quos ego sum toties jam dedignata maritos?
Iliacas igitur classes, atque ultima Teucrûm
Jussa sequar?

Que ferai-je, se dit-elle à elle même ? Essuierai-je les railleries de mes premiers amans ? Irai-je humblement offrir ma main à ces princes Nomades, dont j'ai tant de fois dédaigné les poursuites ? Irai-je me jeter entre les bras des Troyens, et m'abandonner à eux en esclave ? Traduction de l'abbé Desfontaines.

Mais tu n'as qu'un moment. Parle.

BAJAZET.

Que faut-il faire ?

ROXANE.

Ma rivale est ici. Suis-moi, sans différer.
Dans les mains des muets viens la voir expirer; (1)
Et, libre d'un amour à ta gloire funeste, (2)
Viens m'engager ta foi; le tems fera le reste.
Ta grâce est à ce prix, si tu veux l'obtenir. (3)

BAJAZET.

Je ne l'accepterois que pour vous en punir; (4)

---

(1) *Dans les mains des muets viens la voir expirer;*

Racine, dans l'édition de 1672, a substitué ce vers au suivant :

« De ton cœur par sa mort viens me voir assurer. »

(2) *Et, libre d'un amour à ta gloire funeste,*

Il y a ici une amphibologie de mots. *Funeste*, par le sens, se rapporte à l'*amour;* et, par l'ordre grammatical, à la *gloire.* Pour l'ôter, il faudroit tourner le vers ainsi :

« Et, libre d'un amour si funeste à ta gloire. »

Cette remarque ne peut être utile qu'aux jeunes gens.

(3) *Ta grâce est à ce prix, si tu veux l'obtenir.*

Cette proposition, toute affreuse qu'elle est, ne cause que de la terreur, parce qu'elle est inspirée à Roxane par une passion violente.

(4) *Je ne l'accepterois que pour vous en punir.*

Cette répartie vive et forte peut être due à Corneille, qui fait dire à la reine Viriate :

Je me résoudrois à cet excès d'honneur,
Pour mieux choisir la place à lui percer le cœur.

Sertorius, acte V, scène IV.

Que

Que pour faire éclater, aux yeux de tout l'empire,
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.
Mais à quelle fureur me laissant emporter,
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter !
De mes emportemens elle n'est point complice,
Ni de mon amour même, et de mon injustice. (1)
Loin de me retenir par des conseils jaloux, (2)
Elle me conjuroit de me donner à vous.
En un mot, séparez ses vertus de mon crime.
Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime ;

---

(1) *De mes emportemens elle n'est point complice,*
Ni de mon amour même, et de mon injustice.

Dans les règles de la grammaire, il faudroit répéter *ni*, à la place de la conjonction *et ;* mais les poëtes ont quelquefois le droit de se mettre au-dessus des règles :

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
De arte poëticâ, vers. 10.

Il n'y a point de langue où ils soient plus gênés que dans la nôtre ; et leurs privilèges sont trop peu nombreux pour les leur chicaner.

(2) *Loin de me retenir par des conseils jaloux,*

Après ce vers, Racine a supprimé les six vers suivans, qui se trouvent dans l'édition de 1672 :

« Loin de me retenir par des conseils jaloux,
» Si mon cœur l'avoit crue, il ne seroit qu'à vous.
» Confessant vos bienfaits, reconnoissant vos charmes,
» Elle a, pour me fléchir, employé jusqu'aux larmes.
» Toute prête vingt fois à se sacrifier,
» Par sa mort, elle-même, a voulu nous lier.
» En un mot, *etc.* »

Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir :
Mais laissez-moi, du moins, mourir sans vous haïr.
Amurat avec moi ne l'a point condamnée.
Épargnez une vie assez infortunée.
Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés,
Madame. Et si jamais je vous fus cher.....

ROXANE.

Sortez. (1)

SCÈNE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Pour la dernière fois, perfide, tu m'as vue,
Et tu vas rencontrer la peine qui t'est due.

ZATIME.

Atalide à vos pieds demande à se jeter,
Et vous prie un moment de vouloir l'écouter,
Madame. Elle vous veut faire l'aveu fidelle
D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

(1) *Sortez.*

Sortez, qui ne signifie rien par lui-même, est ici d'une grande beauté, parce que Roxane a dit dans la scène précédente, en parlant de Bajazet :

« S'il sort, il est mort. »

La gradation qui règne dans cette scène est admirable ; c'est du fond même de la passion que naît la catastrophe.

ROXANE.

Oui, qu'elle vienne. Et toi, suis Bajazet qui sort;
Et, quand il sera tems, viens m'apprendre son sort.

SCÈNE VI.

ATALIDE, ROXANE.

ATALIDE.

Je ne viens plus, madame, à feindre disposée,
Tromper votre bonté si long-tems abusée.
Confuse, et digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur et mon crime à vos pieds.
Oui, madame, il est vrai que je vous ai trompée.
Du soin de mon amour seulement occupée,
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,
Je n'ai, dans mes discours, songé qu'à vous trahir.
Je l'aimai dès l'enfance; et dès ce tems, madame,
J'avois, par mille soins, su prévenir son ame.
La sultane sa mère, ignorant l'avenir,
Hélas! pour son malheur, se plut à nous unir.
Vous l'aimâtes depuis. Plus heureux l'un et l'autre,
Si connoissant mon cœur, ou me cachant le vôtre,
Votre amour de la mienne eût su se défier!
Je ne me noircis point pour le justifier.
Je jure par le ciel, qui me voit confondue,
Par ces grands Ottomans, dont je suis descendue,
Et qui tous, avec moi, vous parlent à genoux,
Pour le plus pur du sang qu'ils ont transmis en nous,

Bajazet à vos soins tôt ou tard plus sensible,
Madame, à tant d'attraits n'étoit pas invincible. (1)
Jalouse, et toujours prête à lui représenter
Tout ce que je croyois digne de l'arrêter,
Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colère,
Quelquefois attestant les mânes de sa mère;
Ce jour même, des jours le plus infortuné,
Lui reprochant l'espoir qu'il vous avoit donné,
Et de ma mort enfin le prenant à partie, (2)
Mon importune ardeur ne s'est point ralentie,
Qu'arrachant, malgré lui, des gages de sa foi,
Je ne sois parvenue à le perdre avec moi.
Mais pourquoi vos bontés seroient-elles lassées?
Ne vous arrêtez point à ses froideurs passées.
C'est moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus,
Se rejoindront bientôt, quand je ne serai plus.
Quelque peine pourtant qui soit due à mon crime,
N'ordonnez pas vous-même une mort légitime;
Et ne vous montrez point à son cœur éperdu, (3)
Couverte de mon sang par vos mains répandu.
D'un cœur trop tendre encor épargnez la foiblesse.
Vous pouvez de mon sort me laisser la maîtresse.

---

(1) *Madame, à tant d'attraits n'étoit pas invincible.*

Invincible à tant d'attraits, ne se peut dire; insensible, seroit plus correct.

(2) *Et de ma mort enfin le prenant à partie,*

Le prenant à partie, terme de procédure.

(3) *Et ne vous montrez point à son cœur éperdu*, etc.

Ce sentiment généreux et délicat est fort touchant. Il feroit plus d'effet, si la mort de Bajazet n'étoit pas décidée.

Madame; mon trépas n'en sera pas moins prompt.
Jouissez d'un bonheur dont ma mort vous répond;
Couronnez un héros dont vous serez chérie;
J'aurai soin de ma mort, prenez soin de sa vie.
Allez, madame, allez. Avant votre retour,
J'aurai d'une rivale affranchi votre amour. (1)

ROXANE.

Je ne mérite pas un si grand sacrifice. (2)
Je me connois, madame, et je me fais justice.
Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui,
Par des nœuds éternels, vous unir avec lui.
Vous jouirez bientôt de son aimable vue.
Levez-vous. Mais que veut Zatime toute émue?

---

(1) *J'aurai d'une rivale affranchi votre amour.*

T. Corneille, dans le comte d'Essex, a fait une scène entre la duchesse d'Irton et Elisabeth, que l'on peut comparer à celle-ci : le plan est le même ; mais les vers ne peuvent entrer en comparaison avec ceux de Racine.

(2) *Je ne mérite pas un si grand sacrifice*, etc.

Que Roxane outragée dans son amour, trahie dans ses projets ambitieux, égorge dans sa fureur la maîtresse et l'amant, sa fureur est en quelque façon son excuse : mais que, pendant qu'on assassine Bajazet, et qu'elle médite de se défaire d'Atalide, elle plaisante par une ironie froide et barbare une femme qui se jète à ses pieds pour avouer son crime, et qui a la délicatesse de se sacrifier elle-même pour lui donner les moyens de plaire à son amant ; nous l'avouons ici, cette cruauté révolte le spectateur.

SCÈNE VII.

ATALIDE, ROXANE, ZATIME.

ZATIME.

Ah ! venez vous montrer, madame, ou désormais
Le rebèle Acomat est maître du palais.
Profanant des sultans la demeure sacrée,
Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.
Vos esclaves tremblans, dont la moitié s'enfuit,
Doutent si le visir vous sert ou vous trahit.

ROXANE.

Ah, les traîtres ! Allons, et courons le confondre.
Toi, garde ma captive, et songe à m'en répondre.

SCÈNE VIII.

ATALIDE, ZATIME.

ATALIDE.

Hélas ! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux ?(1)
J'ignore quel dessein les anime tous deux.

(1) *Hélas ! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux ?*
Ce vers paroît tout à fait déplacé dans la bouche d'Atalide ; elle ne doit former des vœux que pour Bajazet, dont elle est aimée.

Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,
Je ne demande point, Zatime, que ta bouche
Trahisse, en ma faveur, Roxane et son secret.
Mais, de grâce, dis-moi ce que fait Bajazet.
L'as-tu vu? Pour ses jours n'ai-je encor rien à craindre?

ZATIME.

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

ATALIDE.

Quoi! Roxane déjà l'a-t'elle condamné?

ZATIME.

Madame, le secret m'est sur-tout ordonné.

ATALIDE.

Malheureuse! dis-moi seulement s'il respire.

ZATIME.

Il y va de ma vie, et je ne puis rien dire. (1)

ATALIDE.

Ah, c'en est trop, cruelle! Achève, et que ta main
Lui donne de ton zèle un gage plus certain.
Perce toi-même un cœur que ton silence accable,
D'une esclave barbare, esclave impitoyable.
Précipite des jours qu'elle me veut ravir:
Montre-toi, s'il se peut, digne de la servir.

---

(1) *Il y va de ma vie, et je ne puis rien dire.*

Il y a beaucoup d'adresse dans ce silence; il y en auroit bien davantage, si Zatime n'avoit pas dit auparavant:

« Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre. »

C'est assurément dire assez ouvertement son secret.

Tu me retiens en vain ; et, dès cette même heure,
Il faut que je le voie, ou du moins que je meure.

SCÈNE IX.

ACOMAT, ATALIDE, ZATIME.

ACOMAT.

Ah ! que fait Bajazet ? Où le puis-je trouver,
Madame ? Aurai-je encor le tems de le sauver ?
Je cours tout le serrail ; et, même dès l'entrée, (1)
De mes braves amis la moitié séparée
A marché sur les pas du courageux Osmin ;
Le reste m'a suivi par un autre chemin.
Je cours, et je ne vois que des troupes craintives
D'esclaves effrayés, de femmes fugitives.

ATALIDE.

Ah ! je suis de son sort moins instruite que vous.
Cette esclave le sait.

ACOMAT.

Crains mon juste courroux,
Malheureuse, réponds.

(1) *Je cours tout le serrail ; et, même dès l'entrée*, etc.

VARIANTE.

« Je cours tout ce palais ; et, même dès l'entrée, *etc.* »

SCÈNE X.

ACOMAT, ATALIDE, ZAÏRE, ZATIME.

ZAÏRE.

MADAME.

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre?

Qu'est-ce? (1)

ZAÏRE.

Ne craignez plus. Votre ennemie expire.

ATALIDE.

Roxane?

ZAÏRE.

Et ce qui va bien plus vous étonner,
Orcan lui-même, Orcan vient de l'assassiner.

ATALIDE.

Quoi! lui?

ZAÏRE.

Désespéré d'avoir manqué son crime,
Sans doute, il a voulu prendre cette victime.

(1) *Hé bien, Zaïre?*
Qu'est-ce?
Manière de parler qui tient trop du langage familier.

ATALIDE.

Juste ciel! l'innocence a trouvé ton appui. (1)
Bajazet vit encor; visir, courez à lui.

ZAÏRE.

Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruite.
Il a tout vu.

SCÈNE XI.

ACOMAT, ATALIDE, OSMIN, ZAÏRE.

ACOMAT.

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite?
Roxane est-elle morte?

OSMIN.

Oui, j'ai vu l'assassin
Retirer son poignard tout fumant de son sein.
Orcan, qui méditoit ce cruel stratagème,
La servoit, à dessein de la perdre elle-même;
Et le sultan l'avoit chargé secrètement
De lui sacrifier l'amante après l'amant.
Lui-même, d'aussi loin qu'il nous a vu paroître,

---

(1) *Juste ciel! l'innocence a trouvé ton appui.*

VARIANTE.

« Juste ciel! l'innocence a trouvé votre appui. »

Adorez, a-t'il dit, *l'ordre de votre maître;* (1)
De son auguste seing reconnoissez les traits,
Perfides, et sortez de ce sacré palais.
A ces discours laissant la sultane expirante,
Il a marché vers nous; et d'une main sanglante
Il nous a déployé l'ordre, dont Amurat (2)
Autorise ce monstre à ce double attentat.
Mais, seigneur, sans vouloir l'écouter davantage,
Transportés à la fois de douleur et de rage,
Nos bras impatiens ont puni son forfait,
Et vengé dans son sang la mort de Bajazet.

ATALIDE.

Bajazet!

ACOMAT.

Que dis-tu?

OSMIN.

Bajazet est sans vie.

---

(1) *Adorez*, a-t'il dit, *l'ordre de votre maître;*
De son auguste seing reconnoissez les traits,
Perfides; et sortez de ce sacré palais.

Racine a substitué ces trois vers aux suivans, qu'on lit ainsi dans l'édition de 1672 :

« Connoissez, *a-t'il dit*, l'ordre de votre maître,
» Perfides; et voyant le sang que j'ai versé,
» Voyez ce que m'enjoint son amour offensé. »

(2) *Il nous a déployé l'ordre, dont Amurat*, etc.

Déployé est le mot propre, à cause de la forme des lettres du grand seigneur. Ainsi on a eu tort de critiquer cette expression. *Remarques de Louis Racine*, tom. I, pag. 467.

L'ignorez-vous ? (1)

ATALIDE.

O ciel !

OSMIN.

Son amante en furie,
Près de ces lieux, seigneur, craignant votre secours ;
Avoit au nœud fatal abandonné ses jours. (2)
Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste,
Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste.
Bajazet étoit mort. Nous l'avons rencontré, (3)

---

(1) *L'ignorez-vous ?*

VARIANTE.

« Ne le saviez-vous pas ? »

(2) *Son amante en furie,*
Près de ces lieux, seigneur, craignant votre secours,
Avoit au nœud fatal abandonné ses jours.

Ces trois vers se trouvent autrement qu'ils ne sont ici, dans l'édition de 1672.

« Cette furie,
» Près de ces lieux, seigneur, craignant votre secours,
» Avoit à ce perfide abandonné ses jours. »

L'art de dire les plus petites choses avec noblesse, étoit ignoré avant Racine et Boileau, qui ont donné à la poésie et à la langue française une perfection dont vraisemblablement elles ne feront que décroître. Les poëtes ont formé toutes les langues.

(3) *Nous l'avons rencontré,*
De morts et de mourans noblement entouré,
Que vengeant sa défaite, etc.

La construction de cette phrase est désagréable et incorrecte.

De morts et de mourans noblement entouré,
Que vengeant sa défaite, et cédant sous le nombre,
Ce héros a forcés d'accompagner son ombre.
Mais, puisque c'en est fait, seigneur, songeons à nous.

ACOMAT.

Ah, destins ennemis! où me réduisez-vous?
Je sais en Bajazet la perte que vous faites,
Madame; je sais trop qu'en l'état où vous êtes,
Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui
De quelques malheureux qui n'espéroient qu'en lui.
Saisi, désespéré d'une mort qui m'accable,
Je vais, non point sauver cette tête coupable,
Mais, redevable aux soins de mes tristes amis,
Défendre, jusqu'au bout, leurs jours qu'ils m'ont commis.
Pour vous, si vous voulez qu'en quelqu'autre contrée
Nous allions confier votre tête sacrée,
Madame, consultez. Maître de ce palais,
Mes fidèles amis attendront vos souhaits;
Et moi, pour ne point perdre un tems si salutaire,
Je cours où ma présence est encor nécessaire;

Le *que* est trop éloigné, à cause de l'inversion *de morts et de mourans*, auxquels il se rapporte.

On trouve dans Pierre Corneille une image qui est à peu près semblable à celle-ci, mais qui est rendue avec bien moins de noblesse et d'exactitude.

Je l'ai vu tout sanglant, au milieu des batailles,
Se faire un beau rempart de mille funérailles.

Le Cid, acte I, scène VI.

Et jusqu'au pied des murs que la mer vient laver, (1)
Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver.

SCÈNE DERNIÈRE.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

ENFIN, c'en est donc fait. Et par mes artifices,
Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,
Je suis donc arrivée au douloureux moment,
Où je vois, par mon crime, expirer mon amant.
N'étoit-ce pas assez, cruelle destinée,
Qu'à lui survivre, hélas! je fusse condamnée?
Et falloit-il encor que, pour comble d'horreurs,
Je ne pusse imputer sa mort qu'à mes fureurs?
Oui, c'est moi, cher amant, qui t'arrache la vie!
Roxane, ou le sultan, ne te l'ont point ravie.
Moi seule, j'ai tissu le lien malheureux, (2)

(1) *Et jusqu'au pied des murs que la mer vient laver,*
Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver.

On ne sait à quoi se rapporte *jusqu'au pied;* peut-on dire *je viens vous retrouver sur mes vaisseaux tout prêts jusqu'au pied des murs que la mer vient laver?* Nous craignons que le texte n'ait été altéré ici; car nous croyons avec peine que Racine, cet écrivain ordinairement si clair, ait laissé subsister une chose qu'on ne peut entendre.

(2) *Moi seule, j'ai tissu le lien malheureux,*
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.

Peut-être desireroit-on que la douleur d'Atalide, qui par

Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.
Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée!
Moi, qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée,
Retenir mes esprits, prompts à m'abandonner!
Ah! n'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner?
Mais c'en est trop. Il faut, par un prompt sacrifice,
Que ma fidelle main te venge, et me punisse.
Vous, de qui j'ai troublé la gloire et le repos,
Héros, qui deviez tous revivre en ce héros;
Toi, mère malheureuse, et qui, dès notre enfance,
Me confias son cœur dans une autre espérance,
Infortuné visir, amis désespérés,
Roxane, venez tous, contre moi conjurés,
Tourmenter à la fois une amante éperdue;
(*Elle se tue.*)
Et prenez la vengeance enfin qui vous est due.

ZAÏRE.

Ah, madame! ... Elle expire. O ciel! en ce malheur,
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur!

---

son imprudence vient d'être cause de la mort de son amant, éclatât en des transports plus vifs; il nous semble aussi qu'elle ne devroit point faire l'énumération de ce qué le spectateur sait. Lorsque dans Zaïre, Orosmane détrompé se punit de son erreur, sa douleur est bien plus sombre et plus expressive: ce ne sont que des sanglots qui s'échappent; son silence même annonce le dessein qu'il médite.

FIN.

EXAMEN DE BAJAZET.

Une sultane ambitieuse, jalouse du titre d'épouse qu'elle n'a pu obtenir, médite une révolution dans l'état. Elle profite de l'absence du sultan pour l'exécuter, et pour donner l'empire à l'un des frères de ce même sultan. Roxane, qui a ordre de faire mourir Bajazet, consent à le sauver, à condition qu'il l'épousera. Le prince, occupé d'une autre passion, rejète sa proposition. La sultane, par une lettre interceptée, découvre cette intrigue; elle le livre à la mort qu'elle reçoit elle-même par ordre du sultan qu'elle a trahi. Voilà toute la pièce de Bajazet.

Racine sentit très-bien que ce sujet n'étoit qu'une intrigue amoureuse, fort commune; pour y répandre plus de dignité, il y a joint un visir mécontent, qui craint pour sa tête, et qu'il a rendu l'ame de la révolution. L'auteur s'est plu à peindre dans Acomat un ministre vieilli dans les emplois militaires et dans les maximes de cour; en effet, le rôle de ce visir est un chef-d'œuvre de politique et d'habileté; mais quelque beau que soit ce caractère, quelque adresse que l'auteur ait mise à le faire tenir au sujet principal, il n'est pourtant qu'un personnage épisodique : tout l'intérêt devroit, selon nous, se rassembler sur Bajazet; et le visir lui-même ne devroit

être

être que le ministre de l'ambition et des projets de ce prince.

Le reproche qu'on a fait à Racine, d'avoir un peu trop francisé dans cette pièce les personnages Turcs, tombe principalement sur Bajazet, qui, pour rester fidèle à Atalide, expose les jours de cette princesse, ceux d'un ministre qui lui est dévoué, ceux d'une sultane qui risque tout pour lui conserver la vie et lui donner l'empire. Il desire le trône et la liberté, et il ne fait rien pour les obtenir; il semble même, à en juger par la manière dont il agit, qu'il a un intérêt contraire à cette révolution : il est vrai qu'il parle quelquefois avec assez de fermeté, mais cette fermeté est démentie par ses actions.

Roxane, fière et emportée, est souvent peinte avec des couleurs très-vives; mais nous croyons que sa passion auroit pu être plus forte, et que souvent Racine auroit dû déchirer quand il n'est que touchant. Hermione, qui a à peu près le même caractère, et qui est presque dans la même situation que Roxane, lui est bien supérieure par la force et la vivacité de sa passion.

Atalide, rivale secrète de celle dont elle est la confidente, ressemble beaucoup à Phèdre dans Ariane, qui, donnée dans le même tems que Bajazet, balança un peu son succès; mais la douceur et la délicatesse d'Atalide, sa passion pour Bajazet, les remords qu'elle éprouve, le sacrifice qu'elle veut faire de son amour, rendent son rôle bien plus in-

téressant que celui de Phèdre ; et Ariane, à tous égards, est bien inférieure à Roxane.

Enfin le sujet de Bajazet est exposé avec un art et un naturel étonnant : toute la pièce est conduite avec une adresse infinie ; l'intérêt croît toujours de scène en scène et d'acte en acte ; et, lorsque l'action paroît finie, elle est renouée tout-à-coup par quelque fil qu'on n'avoit point prévu et qui tient toujours l'attention en suspens.

Le public, accoutumé à la versification d'Andromaque, de Bérénice, de Britannicus, trouva celle de Bajazet un peu plus négligée. Dans les momens où la passion éclate, il se trouve, il est vrai, des morceaux qui ne peuvent avoir été faits que par un très-grand versificateur. Mais le style, quoique toujours simple, naturel, harmonieux, élégant même, n'est peut-être pas aussi plein, aussi précis, aussi correct et aussi flatteur que celui de ses autres chef-d'œuvres.

H Gravelot Del *B. L. Prevost Sculp.*

MITHRIDATE,

TRAGÉDIE.

1673.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

Nous avons vu jusqu'ici Racine s'approprier les richesses des principaux tragiques grecs dans Andromaque et dans la Thébaïde; dérober le sel attique d'Aristophane dans les Plaideurs; égaler, dans Britannicus, l'historien Tacite dans la peinture des mœurs et des intrigues de la cour de Néron; et se montrer supérieur, dans Bérénice, aux anciens poëtes élégiaques, par l'expression touchante du sentiment. Il s'ouvrit une nouvelle carrière dans Mithridate. On avoit reproché à cet illustre poëte d'avoir prêté aux personnages de Bajazet des sentimens français; Racine voulut faire connoître, en peignant le héros du Pont, qu'il étoit capable de donner aux grands hommes de l'antiquité toute leur ressemblance.

Ce fut au mois de janvier 1673, que la pièce de Mithridate fut jouée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Le 12 du même mois, l'auteur d'Andromaque alla s'asseoir dans l'Académie française, à côté de l'auteur de Cinna. Fléchier,

évêque de Nîmes, y fut reçu conjointement avec Racine.

La Calprenède et Scudéry avoient déjà traité le sujet de Mithridate. Le premier, emporté par une imagination déréglée, se peignoit toujours dans ses personnages. (1) L'autre, trop foible pour peindre avec succès un héros tel que Mithridate, ne réussit, comme lui, qu'à le défigurer. La pièce de Racine ne ressemble en rien à celles de ces deux auteurs; ce poëte, pour nous servir du mot attribué à Virgile, ne trouva point d'*or dans le fumier de ces Ennius*. Ainsi le lecteur nous dispensera d'entrer dans de plus grands détails à leur égard.

Il paroît que la pièce de Racine, si l'on en excepte la farce insipide d'Apollon, vendeur de Mithridate, par Barbier d'Aucour, n'éprouva que peu ou point de contradictions.

Corneille, que la chûte de Bérénice auroit dû faire renoncer au théâtre, s'acharnoit toujours à

---

(1) *C'est en parlant de cet auteur, que Despréaux dit*, art poétique, *chant III, vers* 127 :

Souvent sans y penser, un écrivain qui s'aime,
Forme tous ses héros semblables à soi-même.
Tout a l'humeur gascone, en un auteur gascon.
Calprenède et Juba parlent du même ton.

ne point abandonner la carrière à son rival : il donnoit, ainsi que lui, une pièce tous les ans; mais ce n'étoit plus l'auteur du Cid, des Horaces, et de Cinna : ce champ, qui avoit été témoin de ses triomphes, ne l'étoit plus alors que de ses défaites. Ses derniers ouvrages, fruits d'une vieillesse épuisée, se ressentoient du tems où il les avoit conçus; c'étoit le soleil qui, en se couchant, jète encore quelque clarté, mais qui n'a plus l'éclat de son midi. Racine, au contraire, paroissoit chaque jour acquérir un nouveau mérite et de nouveaux partisans. La représentation de Pulcherie, que le grand nom de son auteur n'empêcha point de tomber, fut l'époque où la disgrace de Corneille éclata davantage. Son rival, peu de tems après, donna Mithridate, qu'on reçut avec les plus grands applaudissemens. Racine gagna beaucoup à la comparaison qu'on fit de ces deux pièces; le parti de Corneille, qui n'étoit pas déjà fort nombreux, s'affoiblit de plus en plus. C'est alors que ce grand homme, dont le génie avoit créé en France tous les genres de spectacles, pouvoit se dire à lui-même ce que Pompée osa dire à Sylla : *Ne sais-tu pas que tous les yeux se tournent vers le soleil levant?*

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

Il n'y a guères de nom plus connu que celui de Mithridate. (1) Sa vie et sa mort font une partie considérable de l'histoire romaine ; et, sans compter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la république, c'est à savoir, de Sylla, de Lucullus et de Pompée. Ainsi je ne pense pas qu'il soit besoin de citer ici mes auteurs ; car, excepté quelques événemens que j'ai un peu rapprochés, par le droit que donne la poésie, tout le monde reconnoîtra aisément que j'ai suivi l'histoire avec beaucoup de fidélité. En effet, il n'y a guères d'actions éclatantes dans la vie de Mithridate, qui n'aient trouvé place dans ma tra-

(1) *Il n'y a guères de nom plus connu que celui de Mithridate.* Le roi de Pont, dont il s'agit ici, est Mithridate VII, surnommé *Eupator*, ou *le Grand*, célèbre par son goût pour les arts et les sciences, sa mémoire prodigieuse, la vaste étendue de son génie, et le dessein qu'il forma de chasser les Romains de l'Asie. Tout le monde sait qu'il parcourut les différens royaumes de ce vaste continent pour exécuter ce grand projet ; et que dans l'espace des trois années qu'il employa à ce voyage, il observa les coutumes, les loix, les mœurs des peuples qu'il vouloit soumettre à son obéissance ; qu'il apprit leurs différens langages, et prit la connoissance la plus exacte de leurs forteresses.

gédie; j'y ai inséré tout ce qui pouvoit mettre en jour les mœurs et les sentimens de ce prince, je veux dire, sa haine violente contre les Romains, (1) son grand courage, sa finesse, sa dissimulation, et enfin cette jalousie qui lui étoit si naturelle, et qui a tant de fois coûté la vie à ses maîtresses. (2) La

---

(1) *Sa haine violente contre les Romains.*

Connue sur-tout par un trait de barbarie singulière, qui avoit été jusques-là sans exemple, et qu'on a depuis imitée et consacrée dans nos fastes, sous le nom de *vêpres siciliennes*, etc. Mithridate ayant fait poignarder dans un même jour tous les romains qui étoient établis dans les différentes villes de l'Asie. Un seul ordre, envoyé à tous les gouverneurs des provinces, et aux magistrats des villes de l'Asie mineure, fut le signal de cette proscription; ceux qui purent se retirer dans les isles flotantes de la Lydie, furent les seuls qui échappèrent à ce carnage. Toutes les villes se disputèrent à l'envi de barbarie et de férocité. Les Cauniens les surpassèrent toutes en cruauté : les Tralliens furent le seul peuple qui ne put se porter à cet excès de férocité. Le nombre des Romains qui périt dans ce jour, fut, dit-on, de 15,0000 hommes. *Uná die*, dit Cicéron, *uno nuncio, atque uná litterarum significatione, cives Romanos necandos trucidandosque denotavit.* Orat. *pro lege manilia.* Mithridate ne respecta que la mémoire de Mutius Scévola; *ibid.* in Verrem IV. *et mém. de l'académ. des belles-lettres*, tom. I. pag. 354.

(2) *Et qui a tant de fois coûté la vie à ses maîtresses.*

Nous observerons ici que Mithridate est un des princes les plus cruels de l'antiquité, qu'il étendit sa cruauté jusques sur sa mère, qu'il fit empoisonner ses sœurs, ses femmes, ses fils, Ariarathe, Mithridate, Exipodras, Xipharès, *etc.* que ses amis furent tour à tour sacrifiés à ses soupçons, à ses craintes, à son ambition. *Photius*, chap. XXXII. *Strabon*,

seule chose qui pourroit n'être pas aussi connue que le reste, c'est le dessein que je lui fais prendre de passer dans l'Italie. Comme ce dessein m'a fourni une des scènes qui ont le plus réussi dans ma tragédie, je crois que le plaisir du lecteur pourra redoubler, quand il verra que presque tous les historiens ont dit ce que je fais dire ici à Mithridate.

Florus, Plutarque et Dion Cassius nomment les pays par où il devoit passer. Appien d'Alexandrie entre plus dans le détail; et, après avoir marqué les facilités et les secours que Mithridate espéroit trouver dans sa marche, il ajoute que ce projet fut le prétexte dont Pharnace se servit pour faire révolter toute l'armée; et que les soldats, effrayés de l'entreprise de son père, la regardèrent comme le désespoir d'un prince qui ne cherchoit qu'à périr avec éclat. Ainsi elle fut en partie cause de sa mort, qui est l'action de ma tragédie. J'ai encore lié ce dessein de plus près à mon sujet; je m'en suis servi pour faire connoître à Mithridate les secrets sentimens de ses deux fils. On ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre sur le théâtre qui ne soit très-nécessaire; et les plus belles scènes sont en danger d'ennuyer, du moment qu'on les peut séparer de l'action, et qu'elles l'interrompent au lieu de la conduire vers sa fin. (1)

---

liv. X. pag. 477. *Justin*, liv. XXXVII, chap. 1. *Servius*, Énéid. liv. I.

(1) *Au lieu de la conduire vers sa fin.*

La préface qui se trouve à la tête de l'édition de 1673, est

Voici la réflexion que fait Dion Cassius sur ce dessein de Mithridate : « Cet homme étoit véritable-» ment né pour entreprendre de grandes choses. » Comme il avoit souvent éprouvé la bonne et la » mauvaise fortune, il ne croyoit rien au-dessus de » ses espérances et de son audace, et mesuroit ses » desseins bien plus à la grandeur de son courage, » qu'au mauvais état de ses affaires ; bien résolu, si » son entreprise ne réussissoit point, de faire une fin » digne d'un grand roi, et de s'ensevelir lui-même » sous les ruines de son empire, plutôt que de vivre » dans l'obscurité et dans la bassesse. »

J'ai choisi Monime entre les femmes (1) que Mithridate a aimées. Il paroît que c'est celle de toutes qui a été la plus vertueuse, et qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque semble avoir pris plaisir à décrire le malheur et les sentimens de cette princesse. C'est lui qui m'a donné l'idée de Monime ; et

---

la même, à peu près, pour le fond, que celle-ci ; elle finit en cet endroit.

(1) *J'ai choisi Monime entre les femmes.*

Ce fut à Stratonicée, ville d'Ionie, que Mithridate connut cette princesse. *Appien, guer. de Mithr.* pag. 184. Plutarque dit, pag. 440 de la vie de Lucullus, que Mithridate employa toutes sortes de moyens pour engager Monime à répondre à sa passion, qu'il lui envoya même en une seule fois quinze mille pièces d'or, et qu'elle résista toujours à ses sollicitations. Il rapporte cependant ailleurs qu'après la défaite de Mithridate, Pompée s'empara d'une forteresse dans laquelle il trouva les lettres lascives que Monime avoit écrites à ce roi, et les réponses que Mithridate lui avoit faites. *Ibid.* vie de Pompée, pag. 545.

c'est en partie sur la peinture qu'il en a faite, que j'ai fondé un caractère que je puis dire qui n'a point déplu. Le lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles telles qu'Amyot les a traduites, car elles ont une grâce dans le vieux style de ce traducteur, que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langue moderne.

Cette-ci étoit fort renommée entre les Grecs, pour ce que quelques sollicitations que lui sut faire le roi en étant amoureux, jamais ne voulut entendre à toutes ses poursuites jusqu'à ce qu'il y eût accord de mariage passé entre eux, et qu'il lui eût envoyé le diadême ou bandeau royal, et appelé royne. La pauvre dame, depuis que ce roi l'eut épousée, avoit vécu en grande déplaisance, ne faisant continuellement autre chose que de plorer la malheureuse beauté de son corps, laquelle, au lieu d'un mari, lui avoit donné un maître; et au lieu de compagnie conjugalē, et que doit avoir une dame d'honneur, lui avoit baillé une garde et garnison d'hommes barbares, qui la tenoit comme prisonnière loin du doux pays de la Grèce, en lieu où elle n'avoit qu'un songe et une ombre de biens; et au contraire avoit réellement perdu les véritables dont elle jouissoit aux pays de sa naissance. Et quand l'eunuque fut arrivé devers elle, (1) *et lui eut fait comman-*

(1) *Et quand l'eunuque fut arrivé devèrs elle.*

Monime étoit morte lors de la défaite de Mithridate par Pompée, où l'action de cette pièce paroît commencer. Racine la fait vivre cependant jusqu'à cette époque, parce qu'elle étoit essentielle à son drame. C'est là un de ces *événemens*

dement dé par le roi qu'elle eût à mourir, adonc elle s'arracha d'alentour de la tête son bandeau royal, et, se le nouant à l'entour du col, s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas assez fort, et se rompit incontinent. Et lors elle se prit à dire : « O » maudit et malheureux tissu, ne me serviras-tu » point au moins à ce triste service ? » *En disant ces paroles, elle le jeta contre terre, crachant dessus, et tendit la gorge à l'eunuque.*

Xipharès étoit fils de Mithridate et d'une de ses femmes qui se nommoit Stratonice. Elle livra aux Romains une place de grande importance, (1) où étoient les trésors de Mithridate, pour mettre son fils Xipharès dans les bonnes grâces de Pompée. Il y a des historiens qui prétendent que Mithridate fit mourir ce jeune prince, pour se venger de la perfidie de sa mère.

Je ne dis rien de Pharnace; car, qui ne sait pas que ce fut lui qui souleva contre Mithridate ce qui lui restoit de troupes, et qui força ce prince à se vouloir empoisonner, et à se passer son épée au travers du corps, pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis ? C'est ce même Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules César, et qui fut tué ensuite dans une autre bataille.

---

qu'il a pris la liberté de *rapprocher* du tems où il le vouloit placer. On a eu tort de le lui reprocher.

(1) *Elle livra aux Romains une place de grande importance.* C'étoit la forteresse de Symphorium, dont elle ouvrit les portes à Pompée. *Plutarque*, vie de Pompée.

ACTEURS.

MITHRIDATE, roi de Pont, et de quantité d'autres royaumes.

MONIME, accordée avec Mithridate, et déjà déclarée reine.

PHARNACE, } fils de Mithridate, mais de dif-
XIPHARÈS, } férentes mères. (1)

ARBATE, confident de Mithridate, et gouverneur de la place de Nymphée.

PHŒDIME, confidente de Monime.

ARCAS, domestique de Mithridate.

GARDES.

La scène est à Nymphée, port de mer sur le Bosphore Cimmérien, dans la Taurique Chersonnèse.

(1) *PHARNACE, XIPHARÈS, fils de Mithridate, mais de différentes mères.*

Ces différentes mères étoient Stratonice, mère de Xipharès, et Laodice, sœur de Mithridate et mère de Pharnace.

MITHRIDATE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

XIPHARÈS, ARBATE.

XIPHARÈS.

On nous faisoit, Arbate, un fidèle rapport.
Rome, en effet, triomphe, et Mithridate est mort.
Les Romains, vers l'Euphrate, ont attaqué mon père,
Et trompé, dans la nuit, sa prudence ordinaire. (1)
Après un long combat, tout son camp dispersé,
Dans la foule des morts, en fuyant, l'a laissé;
Et j'ai su qu'un soldat, dans les mains de Pompée,
Avec son diadême a remis son épée.
Ainsi ce roi, qui seul a, durant quarante ans,

(1) *Les Romains, vers l'Euphrate, ont attaqué mon père, Et trompé, dans la nuit, sa prudence ordinaire.*

Ce fut près de la ville de Dastire, que Pompée surprit Mithridate et le renferma dans son camp par un rempart de cent cinquante stades de circuit. Mithridate ne le franchit qu'à la faveur des ténèbres, et fut vaincu la nuit suivante.

Lassé tout ce que Rome eut de chefs importans, (1)
Et qui, dans l'orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les rois la querelle commune,
Meurt, et laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, seigneur! Quoi! l'ardeur de régner en sa place, (2)
Rend déjà Xipharès ennemi de Pharnace?

XIPHARÈS.

Non, je ne prétends point, cher Arbate, à ce prix,

---

(1) *Ainsi ce roi, qui seul a, durant quarante ans,*
Lassé tout ce que Rome eut de chefs importans, etc.

C'est d'après Justin, liv. XXXVII. chap. 1; Florus, liv. III. chap. 5; Eutrope, liv. VI. Orose, liv. VI. chap. I, que Racine donne une durée de *quarante ans* à la guerre que firent les Romains à Mithridate; elle ne dura cependant que *trente ans*, comme on le voit dans l'inscription suivante, mise au-dessous des dépouilles que Pompée consacra à Rome dans le temple de Minerve.

Cn. Pompeius, imp.
Bello XXX. annorum confecto,
Fusis, fugatis, occisis, in deditionem acceptis
Hominum centies, viciès semel LXXXIII. M.
Depressis aut captis navibus DCCCXLVI.
Oppidis, castellis, MDXXXVIII in fidem receptis:
Terris à Mæotis lacu ad Rubrum mare subactis,
Votum merito Minervæ.
Pline, liv. VII. cap. 36.

(2) *Vous, seigneur! Quoi! l'ardeur de régner en sans place*, Au lieu de ce vers, on lit dans l'édition de 1673.
« Vous, seigneur, quoi! l'amour de régner à sa place. »

D'un

D'un malheureux empire acheter le débris.
Je sais en lui des ans respecter l'avantage;
Et, content des états marqués pour mon partage,
Je verrai, sans regret, tomber entre ses mains
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE.

L'amitié des Romains! Le fils de Mithridate,
Seigneur? Est-il bien vrai?

XIPHARÈS.

N'en doute point, Arbate.
Pharnace, dès long-tems, tout Romain dans le cœur,
Attend tout maintenant de Rome et du vainqueur.
Et moi, plus que jamais à mon père fidelle,
Je conserve aux Romains une haine immortelle.
Cependant et ma haine et ses prétentions
Sont les moindres sujets de nos divisions.

ARBATE.

Et quel autre intérêt contre lui vous anime?

XIPHARÈS.

Je m'en vais t'étonner. Cette belle Monime, (1)

(1) *Je m'en vais t'étonner. Cette belle Monime*, etc.
Nous croyons avec Louis Racine, *Remarques*, tom. I. page 488, qu'au lieu de :
« Je m'en vais t'étonner. »
il auroit été mieux de faire dire à Xipharès :
« Je te vais étonner. »

Qui du roi notre père attira tous les vœux,
Dont Pharnace, après lui, se déclare amoureux....

ARBATE.

Hé bien, seigneur?

XIPHARÈS.

Je l'aime, et ne veux plus m'en taire,
Puisqu'enfin pour rival je n'ai plus que mon frère.
Tu ne t'attendois pas, sans doute, à ce discours;
Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours.
Cet amour s'est long-tems accru dans le silence;
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,
Et mes premiers soupirs, (1) et mes derniers ennuis!
Mais, en l'état funeste où nous sommes réduits,
Ce n'est guère le tems d'occuper ma mémoire
A rappeler le cours d'une amoureuse histoire.
Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
Que je vis, que j'aimai la reine le premier;

On peut voir ici avec quel art le poëte a observé la règle de son ami Boileau :

Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

Art poétique, chant III, vers 37.

(1) *Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,*
Et mes premiers soupirs, etc.

De quelle utilité est-il que Xipharès *marque* à Arbate *la violence* de son *amour?*

Louis Racine pense, avec raison, que ce vers, ainsi tourné, seroit mieux lié avec le suivant :

« Que ne puis-je à tes yeux marquer sa violence,
» Et mes premiers soupirs. »

Remarques, tom. I. pag. 489.

Que mon père ignoroit jusqu'au nom de Monime,
Quand je conçus pour elle un amour légitime.
Il la vit. Mais, au lieu d'offrir à ses beautés (1)
Un hymen, et des vœux dignes d'être écoutés,
Il crut que, sans prétendre une plus haute gloire,
Elle lui céderoit une indigne victoire.
Tu sais par quels efforts il tenta sa vertu;
Et que, lassé d'avoir vainement combattu,
Absent, mais toujours plein de son amour extrême,
Il lui fit par tes mains porter son diadême.
Juge de mes douleurs, quand des bruits trop certains
M'annoncèrent du roi l'amour et les desseins;
Quand je sus qu'à son lit Monime réservée,
Avoit pris, avec toi, le chemin de Nymphée. (2)
Hélas! ce fut encor dans ce tems odieux,
Qu'aux offres des Romains ma mère ouvrit les yeux;
Ou pour venger sa foi par cet hymen trompée,

---

(1) *Il la vit. Mais; au lieu d'offrir à ses beautés*

Autrefois on employoit indifféremment le mot de *beauté* au pluriel ou au singulier, mais aujourd'hui on ne se sert plus que du singulier en parlant des *personnes*, et du pluriel en parlant des *choses*; par exemple, on diroit très-bien: madame de Maintenon avoit de la *beauté*, et la pièce de Mithridate a des *beautés*.

(2) *Quand je sus qu'à son lit Monime réservée,*
Avoit pris, avec toi, le chemin de Nymphée.

Réservée et *Nymphée* ne riment point ensemble. Racine le savoit bien; mais le petit nombre de mots qui riment avec *Nymphée*, doit faire pardonner cette négligence à un poëte aussi exact sur cet article.

Ou ménageant pour moi la faveur de Pompée,
Elle trahit mon père, et rendit aux Romains
La place et les trésors confiés en ses mains. (1)
Que devins-je, au récit du crime de ma mère!
Je ne regardai plus mon rival dans mon père.
J'oubliai mon amour par le sien traversé;
Je n'eus devant les yeux que mon père offensé.
J'attaquai les Romains; et ma mère éperdue
Me vit, en reprenant cette place rendue,
A mille coups mortels contre eux me dévouer;
Et chercher, en mourant, à la désavouer.
L'Euxin, depuis ce tems, fut libre, et l'est encore;
Et des rives du Pont aux rives du Bosphore,
Tout reconnut mon père; et ses heureux vaisseaux
N'eurent plus d'ennemis que les vens et les eaux. (2)
Je voulois faire plus. Je prétendois, Arbate,
Moi-même à son secours m'avancer vers l'Euphrate.

---

(1) *La place et les trésors confiés en ses mains.*

On dit *se confier en quelqu'un* et *confier quelque chose à quelqu'un.* Ainsi Racine auroit pu très-aisément corriger cette faute, sans changer son vers.

(2) *Tout reconnut mon père; et ses heureux vaisseaux*
N'eurent plus d'ennemis que les vens et les eaux.

Quelques critiques ont prétendu que *les vens et les eaux* n'étoient point les *ennemis des vaisseaux.* Peut-être cette idée est-elle un peu trop recherchée; il nous semble cependant que Racine a bien pu dire que Mithridate ayant dissipé sur mer tous ses ennemis, il n'avoit plus à combattre que *les vens* contraires *et les eaux* agitées, qui sont, à proprement parler, *les ennemis* les plus à craindre dans la navigation.

Je fus soudain frappé du bruit de son trépas.
Au milieu de mes pleurs, je ne le cèle pas,
Monime, qu'en tes mains mon père avoit laissée,
Avec tous ses attraits revint en ma pensée.
Que dis-je? En ce malheur je tremblai pour ses jours,
Je redoutai du roi les cruelles amours.
Tu sais combien de fois ses jalouses tendresses
Ont pris soin d'assurer la mort de ses maîtresses.
Je volai vers Nymphée; et mes tristes regards
Rencontrèrent Pharnace au pied de ses remparts. (1)
J'en conçus, je l'avoue, un présage funeste.
Tu nous reçus tous deux; et tu sais tout le reste.
Pharnace, en ses desseins toujours impétueux,
Ne dissimula point ses vœux présomptueux.
De mon père à la reine il conta la disgrace,
L'assura de sa mort, et s'offrit en sa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter;
Mais enfin, à mon tour, je prétends éclater.
Autant que mon amour respecta la puissance
D'un père à qui je fus dévoué dès l'enfance,
Autant ce même amour, maintenant révolté,
De ce nouveau rival brave l'autorité.
Ou Monime, à ma flamme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétends lui faire;

---

(1) *Rencontrèrent Pharnace au pied de ses remparts.*

Racine avoit mis d'abord, ainsi qu'on le voit dans l'édition de 1673 :

« Virent d'abord Pharnace au pied de ses remparts. »

Ou bien, quelque malheur qu'il en puisse avenir, (1)
Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir.
Voilà tous les secrets que je voulois t'apprendre. (2)
C'est à toi de choisir quel parti tu dois prendre;
Qui des deux te paroît plus digne de ta foi,
L'esclave des Romains, ou le fils de ton roi.
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être
Commander dans Nymphée, et me parler en maître;
Mais ici mon pouvoir ne connoît point le sien:
Le Pont est son partage, et Colchos est le mien; (3)
Et l'on sait que toujours la Colchide et ses princes
Ont compté ce Bosphore au rang de leurs provinces. (4)

ARBATE.

Commandez-moi, seigneur. Si j'ai quelque pouvoir,

---

(1) *Quelque malheur qu'il en puisse avenir,*

Cette expression *qu'il en puisse avenir*, peu digne de la haute poésie au tems de Racine, seroit à peine aujourd'hui française.

(2) *Voilà tous les secrets que je voulois t'apprendre.*

Cette exposition est bien inférieure à celle de Bajazet, et même à celle des autres pièces de Racine. On voit un peu trop que le long récit que fait Xipharès de ses amours, s'adresse moins à Arbate qu'aux spectateurs.

(3) *Le Pont est son partage, et Colchos est le mien;*

Il n'y a jamais eu de ville dans la Colchide, qui ait porté le nom de *Colchos*. Racine ne l'emploie ici que comme le nom propre d'une région, puisqu'il oppose royaume à royaume, et le Pont à Colchos.

(4) *Ont compté ce Bosphore au rang de leurs provinces.*

On dit en prose, *compter au nombre* et *mettre au rang*.

Mon choix est déjà fait, je ferai mon devoir.
Avec le même zèle, avec la même audace
Que je servois le père, et gardois cette place,
Et contre votre frère, et même contre vous,
Après la mort du roi, je vous sers contre tous.
Sans vous, ne sais-je pas que ma mort assurée, (1)
De Pharnace en ces lieux alloit suivre l'entrée?
Sais-je pas que mon sang, par ses mains répandu,
Eût souillé ce rempart contre lui défendu?
Assurez-vous du cœur et du choix de la reine.
Du reste, ou mon crédit n'est plus qu'une ombre vaine,
Ou Pharnace, laissant le Bosphore en vos mains,
Ira jouir ailleurs des bontés des Romains.

XIPHARÈS.

Que ne devrai-je point à cette ardeur extrême?
Mais on vient. Cours, ami. C'est la reine elle-même. (2)

---

(1) *Ne sais-je pas que ma mort assurée*, etc.
Sais-je pas que mon sang.

Ne sais-je pas . . . . Sais-je pas. Il falloit choisir entre ces deux manières.

(2) *Mais on vient. Cours, ami. C'est la reine elle-même.*
Ces paroles, *cours, ami*, feroient présumer qu'Arbate est envoyé quelque part. Cependant elles ne signifient que *retire-toi.*

SCÈNE II.

MONIME, XIPHARÈS.

MONIME.

SEIGNEUR, je viens à vous : car enfin, aujourd'hui,
Si vous m'abandonnez, quel sera mon appui ? (1)
Sans parens, sans amis, désolée et craintive,
Reine long-tems de nom, mais en effet captive,
Et veuve maintenant sans avoir eu d'époux,
Seigneur, de mes malheurs ce sont là les plus doux.

(1) *Seigneur, je viens à vous : car enfin, aujourd'hui, Si vous m'abandonnez, quel sera mon appui ?* etc.

Monime vient se plaindre à Xipharès de Pharnace ; cette arrivée a toujours paru un chef-d'œuvre d'adresse, et tout ce que dit Monime nous semble un modèle de style.

On a reproché à Racine de ressembler à ces peintres qui n'ont qu'un seul portrait dans la tête. En effet, Britannicus, Bajazet, Xipharès et Hyppolite, sont de jeunes princes amoureux qui paroissent être formés sur le même modèle ; Monime, Andromaque, Bérénice et Iphigénie, ont à peu près le même caractère de tendresse et de vertu ; Atalide et Eriphile se ressemblent ; Roxane et Hermione sont presque dans les mêmes situations : mais les nuances dont tous ces caractères sont revêtus, en font seules la différence.

Nous remarquerons ici, en passant, que Racine excelle sur-tout à peindre le caractère d'une femme pleine de douceur, de tendresse et de vertu ; Monime, Andromaque, Bérénice et Iphigénie sont, en ce genre, des modèles inimitables.

Je tremble à vous nommer l'ennemi qui m'opprime.
J'espère toutefois qu'un cœur si magnanime
Ne sacrifîra point les pleurs des malheureux
Aux intérêts du sang qui vous unit tous deux.
Vous devez à ces mots reconnoître Pharnace.
C'est lui, seigneur, c'est lui, dont la coupable audace
Veut, la force à la main, m'attacher à son sort,
Par un hymen, pour moi, plus cruel que la mort.
Sous quel astre ennemi faut-il que je sois née !
Au joug d'un autre hymen sans amour destinée,
A peine je suis libre, et goûte quelque paix,
Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais.
Peut-être je devrois, plus humble en ma misère,
Me souvenir du moins que je parle à son frère.
Mais, soit raison, destin, soit que ma haine en lui
Confonde les Romains dont il cherche l'appui,
Jamais hymen formé sous le plus noir auspice,
De l'hymen que je crains n'égala le supplice.
Et si Monime en pleurs ne vous peut émouvoir,
Si je n'ai plus pour moi que mon seul désespoir,
Au pied du même autel, où je suis attendue,
Seigneur, vous me verrez, à moi-même rendue,
Percer ce triste cœur qu'on veut tyranniser,
Et dont jamais encor je n'ai pu disposer.

XIPHARÈS.

Madame, assurez-vous de mon obéissance.
Vous avez dans ces lieux une entière puissance.
Pharnace ira, s'il veut, se faire craindre ailleurs :
Mais vous ne savez pas encor tous vos malheurs.

MONIME.

Hé! quel nouveau malheur peut affliger Monime, Seigneur?

XIPHARÈS.

Si vous aimer, c'est faire un si grand crime,
Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui; (1)
Et je suis mille fois plus criminel que lui.

MONIME.

Vous!

XIPHARÈS.

Mettez ce malheur au rang des plus funestes;
Attestez, s'il le faut, les puissances célestes
Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter,
Père, enfans animés à vous persécuter: (2)
Mais, avec quelqu'ennui que vous puissiez apprendre
Cet amour criminel qui vient de vous surprendre,

---

(1) *Si vous aimer, c'est faire un si grand crime,*
Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui;

Quelques critiques spécieux ont prétendu que Xipharès ne devroit pas prendre l'instant où on vient de lui annoncer la mort de son père pour déclarer son amour à *Monime;* nous répondons que Xipharès, plein de sa passion, ne parle de son amour à cette princesse, que lorsque Pharnace a déclaré le sien; que la circonstance où Xipharès se trouve obligé de faire cet aveu, est plus que suffisante pour le justifier.

(2) *Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter,*
Père, enfans animés à vous persécuter:

Ce dernier vers nous paroît tout à fait inutile; d'ailleurs rien ne le lie, ni avec ce qui le précède, ni avec ce qui le suit.

Jamais tous vos malheurs ne sauroient approcher
Des maux que j'ai soufferts en le voulant cacher.
Ne croyez point pourtant que, semblable à Pharnace,
Je vous serve aujourd'hui pour me mettre en sa place.
Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi;
Et vous ne dépendrez ni de lui ni de moi.
Mais, quand je vous aurai pleinement satisfaite,
En quels lieux avez-vous choisi votre retraite?
Sera-ce loin, madame, ou près de mes états?
Me sera-t'il permis d'y conduire vos pas?
Verrez-vous d'un même œille crime et l'innocence?
En fuyant mon rival, fuirez-vous ma présence?
Pour prix d'avoir si bien secondé vos souhaits,
Faudra-t'il me résoudre à ne vous voir jamais?

MONIME.

Ah, que m'apprenez-vous!

XIPHARÈS.

Hé quoi, belle Monime,
Si le tems peut donner quelque droit légitime,
Faut-il vous dire ici que, le premier de tous,
Je vous vis, je formai le dessein d'être à vous,
Quand vos charmes naissans, inconnus à mon père,
N'avoient encor paru qu'aux yeux de votre mère?
Ah! si, par mon devoir forcé de vous quitter,
Tout mon amour alors ne put pas éclater,
Ne vous souvient-il plus, sans compter tout le reste, (1)

(1) *Ne vous souvient-il plus, sans compter tout le reste,*
Il faut déplorer la gêne de la rime, qui coûtoit même à Racine de mauvais hémistiches.

Combien je me plaignis de ce devoir funeste?
Ne vous souvient-il plus, en quittant vos beaux yeux,
Quelle vive douleur attendrit mes adieux?
Je m'en souviens tout seul. Avouez-le, madame,
Je vous rappèle un songe effacé de votre ame. (1)
Tandis que, loin de vous, sans espoir de retour,
Je nourrissois encore un malheureux amour.
Contente et résolue à l'hymen de mon père, (2)
Tous les malheurs du fils ne vous affligeoient guère.

MONIME.

Hélas!

XIPHARÈS.

Avez-vous plaint un moment mes ennuis?

MONIME.

Prince..... n'abusez point de l'état où je suis. (3)

---

(1) *Avouez-le, madame,*
Je vous rappèle un songe effacé de votre ame.

Quelle image agréable! Si l'Inès de la Mothe étoit aussi bien écrite, cette tragédie, déjà si belle par le pathétique, seroit le chef-d'œuvre des pièces du théâtre.

(2) *Contente et résolue à l'hymen de mon père,*
Tous les malheurs du fils ne vous affligeoient guère.

Ces vers rappèlent la malheureuse histoire de *Dom Carlos* et d'*Elisabeth de France*, dont Saint-Réal nous a fait un tableau si frappant, et que sous le nom d'Andronic, on trouve encore dans Campistron.

(3) *Prince . . . n'abusez point de l'état où je suis.*

Antigone dit de même à Créon, dans la Thébaïde :

Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes.

Tom. I. pag. 43.

XIPHARÈS.

En abuser, ô ciel! quand je cours vous défendre,
Sans vous demander rien, sans oser rien prétendre ;
Que vous dirai-je enfin ? lorsque je vous promets
De vous mettre en état de ne me voir jamais.

MONIME.

C'est me promettre plus que vous ne sauriez faire.

XIPHARÈS.

Quoi! malgré mes sermens, vous croyez le contraire ?
Vous croyez qu'abusant de mon autorité,
Je prétends attenter à votre liberté ?
On vient, madame, on vient. Expliquez-vous de grâce.
Un mot.

MONIME.

Défendez-moi des fureurs de Pharnace.
Pour me faire, seigneur, consentir à vous voir,
Vous n'avez pas besoin d'un injuste pouvoir. (1)

XIPHARÈS.

Ah, madame!

MONIME.

Seigneur, vous voyez votre frère.

Les plaisans du parterre riroient aujourd'hui d'une expression pareille.

(1) *Vous n'avez pas besoin d'un injuste pouvoir.*

Cette réponse, et la situation dans laquelle elle est faite, est à peu près la même que celle d'Aricie, lorsqu'Hippolite lui fait l'aveu de sa passion.

SCÈNE III.

PHARNACE, MONIME, XIPHARÈS.

PHARNACE.

Jusques à quand, madame, attendrez-vous mon père?
Des témoins de sa mort viennent, à tous momens,
Condamner votre doute et vos retardemens.
Venez, fuyez l'aspect de ce climat sauvage,
Qui ne parle à vos yeux que d'un triste esclavage.
Un peuple obéissant vous attend à genoux,
Sous un ciel plus heureux et plus digne de vous.
Le Pont vous reconnoît dès long-tems pour sa reine,
Vous en portez encor la marque souveraine;
Et ce bandeau royal fut mis sur votre front,
Comme un gage assuré de l'empire du Pont.
Maître de cet état que mon père me laisse,
Madame, c'est à moi d'accomplir sa promesse;
Mais il faut, croyez-moi, sans attendre plus tard,
Ainsi que notre hymen, presser notre départ.
Nos intérêts communs et mon cœur le demandent.
Prêts à vous recevoir, mes vaisseaux vous attendent;
Et du pied de l'autel vous y pouvez monter,
Souveraine des mers qui vous doivent porter.

MONIME.

Seigneur, tant de bontés ont lieu de me confondre.
Mais, puisque le tems presse, et qu'il faut vous répondre,

Puis-je, laissant la feinte et les déguisemens, (1)
Vous découvrir ici mes secrets sentimens ?

PHARNACE.

Vous pouvez tout.

MONIME.

Je crois que je vous suis connue.
Éphèse est mon pays : mais je suis descendue (2)
D'aïeux, ou rois, seigneur, ou héros, qu'autrefois
Leur vertu, chez les Grecs, mit au-dessus des rois.
Mithridate me vit. Éphèse et l'Ionie
A son heureux empire étoit alors unie.
Il daigna m'envoyer ce gage de sa foi.
Ce fut pour ma famille une suprême loi.
Il fallut obéir. Esclave couronnée,
Je partis pour l'hymen où j'étois destinée.
Le roi, qui m'attendoit au sein de ses états,
Vit emporter ailleurs ses desseins et ses pas ;

---

(1) *Puis-je, laissant la feinte et les déguisemens,*
Vous découvrir ici mes secrets sentimens ?
Au lieu de ces deux vers, il y a dans l'édition de 1673 :
« Puis-je, en vous proposant mes plus chers intérêts,
» Vous découvrir ici mes sentimens secrets ? »

(2) *Je crois que je vous suis connue.*
Éphèse est mon pays : mais je suis descendue
Tout ce que Monime dit ici, étoit sans doute connu de Pharnace : mais elle ne lui rappèle *ses aïeux* et *sa naissance*, que parce que Pharnace paroît l'oublier, en lui parlant d'un ton impérieux. L'auteur ne pouvoit, avec plus d'adresse, faire connoître Monime aux yeux des spectateurs.

Et, tandis que la guerre occupoit son courage,
M'envoya dans ces lieux éloignés de l'orage.
J'y vins. J'y suis encor. Mais cependant, seigneur,
Mon père paya cher ce dangereux honneur :
Et les Romains vainqueurs, pour première victime,
Prirent Philopœmen, le père de Monime. (1)
Sous ce titre funeste il se vit immoler;
Et c'est de quoi, seigneur, j'ai voulu vous parler.
Quelque juste fureur dont je sois animée,
Je ne puis point à Rome opposer une armée.
Inutile témoin de tous ses attentats,
Je n'ai, pour me venger, ni sceptre ni soldats.
Enfin je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire,
C'est de garder la foi que je dois à mon père,
De ne point dans son sang aller tremper mes mains,
En épousant en vous l'allié des Romains.

PHARNACE.

Que parlez-vous de Rome et de son alliance?
Pourquoi tout ce discours et cette défiance?
Qui vous dit qu'avec eux je prétends m'allier?

MONIME.

Mais vous-même, seigneur, pouvez-vous le nier?

---

(1) *Et les Romains vainqueurs, pour première victime,*
Prirent Philopœmen, le père de Monime.

Il ne faut point confondre ce *Philopœmen* avec le célèbre général des Achéens, dont Plutarque a écrit la vie, et qui étoit mort près de soixante ans avant la naissance de Mithridate.

Comment

Comment m'offririez-vous l'entrée et la couronne
D'un pays que par-tout leur armée environne, (1)
Si le traité secret qui vous lie aux Romains,
Ne vous en assuroit l'empire et les chemins ?

PHARNACE.

De mes intentions je pourrois vous instruire,
Et je sais les raisons que j'aurois à vous dire,
Si, laissant en effet les vains déguisemens, (2)
Vous m'aviez expliqué vos secrets sentimens :
Mais enfin je commence, après tant de traverses,
Madame, à rassembler vos excuses diverses :
Je crois voir l'intérêt que vous voulez céler,
Et qu'un autre qu'un père ici vous fait parler.

XIPHARÈS.

Quel que soit l'intérêt qui fait parler la reine,
La réponse, seigneur, doit-elle être incertaine ?
Et, contre les Romains, votre ressentiment
Doit-il, pour éclater, balancer un moment ?
Quoi ! nous aurons d'un père entendu la disgrace ;
Et, lens à le venger, prompts à remplir sa place,

(1) *D'un pays que par tout leur armée environne*,
Racine a substitué ce vers au suivant, qui se trouve dans l'édition de 1673.

« D'un pays que la guerre et leur camp environne. »

(2) *Si, laissant en effet les vains déguisemens,*
Vous m'aviez expliqué vos secrets sentimens.

VARIANTE.

« Si vous-même, laissant ces vains déguisemens,
» Vous m'aviez expliqué vos propres sentimens. »

Nous mettrons notre honneur et son sang en oubli!
Il est mort. Savons-nous s'il est enseveli?
Qui sait si, dans le tems que votre ame empressée
Forme d'un doux hymen l'agréable pensée,
Ce roi que l'orient, tout plein de ses exploits,
Peut nommer justement le dernier de ses rois, (1)
Dans ses propres états, privé de sépulture,
Ou couché, sans honneur, dans une foule obscure,
N'accuse point le ciel qui le laisse outrager,
Et des indignes fils qui n'osent le venger? (2)
Ah! ne languissons plus dans un coin du Bosphore.
Si, dans tout l'univers, quelque roi libre encore,
Parthe, Scythe, ou Sarmate, aime sa liberté,
Voilà nos alliés. Marchons de ce côté.
Vivons, ou périssons dignes de Mithridate;
Et songeons bien plutôt, quelqu'amour qui nous flate,

---

(1) *Ce roi que l'orient, tout plein de ses exploits,*
Peut nommer justement le dernier de ses rois, etc.

On ne peut donner une plus grande idée de Mithridate Eupator. Racine l'a empruntée de Velleius Paterculus, qui regardoit ce roi célèbre comme le dernier de ceux qui avoient su conserver leur indépendance. *Ultimus regum sui juris præter Parthos*, liv. II. chap. 38.

(2) *N'accuse point le ciel qui le laisse outrager,*
Et des indignes fils qui n'osent le venger?

L'abbé Desfontaines fait sur ce dernier vers une observation que nous croyons juste. *Il étoit aisé*, dit-il, *à Racine de mettre* ses *à la place de* des; *la phrase en seroit même devenue plus claire, et* le venger *se seroit plus immédiatement rapporté à Mithridate.* OEuvres de Racine, Amsterdam, 1743, tom. III. pag. 199.

A défendre du joug et nous et nos états,
Qu'à contraindre des cœurs qui ne se donnent pas.

PHARNACE.

Il sait vos sentimens. Me trompois-je, madame?
Voilà cet intérêt si puissant sur votre ame,
Ce père, ces Romains que vous me reprochez.

XIPHARÈS.

J'ignore de son cœur les sentimens cachés;
Mais je m'y soumettrois sans vouloir rien prétendre,
Si, comme vous, seigneur, je croyois les entendre.

PHARNACE.

Vous feriez bien; et moi, je fais ce que je doi.
Votre exemple n'est pas une règle pour moi. (1)

XIPHARÈS.

Toutefois, en ces lieux je ne connois personne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE.

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainsi.

XIPHARÈS.

Je le puis à Colchos, et je le puis ici.

---

(1) *Votre exemple n'est pas une règle pour moi.*
La Motte a dit, dans Inès:

Vos discours ne sont pas une règle pour moi;
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi.

Le premier de ces vers est une imitation de celui de Racine; et le second est pris mot à mot du Cid, acte II. scène XI.

PHARNACE.

Ici vous y pourriez rencontrer votre perte.... (1)

SCÈNE IV.

PHARNACE, MONIME, XIPHARÈS, PHŒDIME.

PHOEDIME.

PRINCES, toute la mer est de vaisseaux couverte;
Et bientôt, démentant le faux bruit de sa mort,
Mithridate lui-même arrive dans le port. (2)

MONIME.

Mithridate!

XIPHARÈS.

Mon père!

(1) *Ici vous y pourriez rencontrer votre perte...*

Cette scène nous paroît ressembler en quelque chose à la huitième scène du troisième acte de Britannicus, *tom. II. pag.* 546. Dans l'une et l'autre, ce sont deux amans qui se bravent devant leurs maîtresses; mais la première est traitée bien moins noblement. Les fils de Mithridate conservent au moins dans celle-ci la majesté de leur rang.

(2) *Mithridate lui-même arrive dans le port.*

L'arrivée de Mithridate *termine*, on ne peut plus heureusement, *la dispute entre les deux frères; elle jète le trouble dans l'ame de Monime et fait attendre avec impatience au spectateur le second acte.* Remarques de Louis Racine, *tom. I. pag.* 505.

PHARNACE.

Ah! que viens-je d'entendre?

PHOEDIME.

Quelques vaisseaux légers sont venus nous l'apprendre;
C'est lui-même; et déjà, pressé de son devoir,
Arbate, loin du bord, l'est allé recevoir.

XIPHARÈS, *à Monime.*

Qu'avons-nous fait?

MONIME, *à Xipharès.*

Adieu, prince. Quelle nouvelle!

SCÈNE V.

PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE, *à part.*

MITHRIDATE revient! Ah, fortune cruelle!
Ma vie et mon amour tous deux courent hasard. (1)
Les Romains que j'attends arriveront trop tard.
(*à Xipharès.*)
Comment faire? J'entends que votre cœur soupire,
Et j'ai conçu l'adieu qu'elle vient de vous dire,

(1) *Ma vie et mon amour tous deux courent hasard.* *Courent hasard* n'est pas assez noble pour la tragédie.

Prince : mais ce discours demande un autre tems. (1)
Nous avons aujourd'hui des soins plus importans.
Mithridate revient, peut-être inexorable.
Plus il est malheureux, plus il est redoutable.
Le péril est pressant plus que vous ne pensez.
Nous sommes criminels, et vous le connoissez.
Rarement l'amitié désarme sa colère.
Ses propres fils n'ont point de juge plus sévère ;
Et nous l'avons vu même, à ses cruels soupçons,
Sacrifier deux fils pour de moindres raisons.
Craignons pour vous, pour moi, pour la reine elle-même;
Je la plains d'autant plus que Mithridate l'aime.
Amant avec transport, mais jaloux sans retour,
Sa haine va toujours plus loin que son amour.
Ne vous assurez point sur l'amour qu'il vous porte.
Sa jalouse fureur n'en sera que plus forte.
Songez-y. Vous avez la faveur des soldats,
Et j'aurai des secours que je n'explique pas.
M'en croirez-vous. Courons assurer notre grace.
Rendons-nous, vous et moi, maîtres de cette place,
Et faisons qu'à ses fils il ne puisse dicter
Que les conditions qu'ils voudront accepter.

XIPHARÈS.

Je sais quel est mon crime, et je connois mon père ;

---

(1) *Prince : mais ce discours demande un autre tems.*
Nous avons aujourd'hui des soins plus importans.

VARIANTE.

« Mais nous en parlerons peut-être en d'autres tems.
» Nous avons aujourd'hui des soins plus importans. »

Et j'ai par-dessus vous le crime de ma mère.
Mais quelqu'amour encor qui me pût éblouir,
Quand mon père paroît, je ne sais qu'obéir.

PHARNACE.

Soyons-nous donc au moins fidèles l'un à l'autre. (1)
Vous savez mon secret, j'ai pénétré le vôtre.
Le roi, toujours fertile en dangereux détours,
S'armera contre nous de nos moindres discours.
Vous savez sa coutume, et sous quelles tendresses
Sa haine sait cacher ses trompeuses adresses.
Allons; puisqu'il le faut, je marche sur vos pas;
Mais, en obéissant, ne nous trahissons pas.

---

(1) *Soyons-nous donc au moins fidèles l'un à l'autre.*
Ce vers, et cet autre de la même scène :

« Les Romains que j'attends arriveront trop tard. »

servent à caractériser le perfide et lâche Pharnace, et à relever, par un beau contraste, le caractère vertueux de Xipharès, qui ne daigne pas même répondre aux avances de son frère.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONIME, PHŒDIME.

PHOEDIME.

Quoi ! vous êtes ici quand Mithridate arrive ! (1)
Quand, pour le recevoir, chacun court sur la rive !
Que faites-vous, madame ? et quel ressouvenir
Tout-à-coup vous arrête, et vous fait revenir ?
N'offenserez-vous point un roi qui vous adore,
Qui, presque votre époux ?...

MONIME.

Il ne l'est pas encore,

(1) *Quoi ! vous êtes ici quand Mithridate arrive !*
Quand, pour le recevoir, chacun court sur la rive !

L'intervalle du premier au second acte, est absolument inutile. Pour que ce repos soit nécessaire et que la scène reste vide naturellement, il faut que tous les acteurs soient occupés hors le théâtre, et que le spectateur attende avec impatience le succès de ce qui les occupe. Ici Phœdime peut très-bien dire, immédiatement après le premier acte, tout ce qu'elle dit en ouvrant le second. Nous ne faisons cette remarque qu'en cet endroit ; le lecteur saura bien de lui-même l'appliquer à ceux qui peuvent y donner lieu.

Phœdime; et jusques-là, je crois que mon devoir
Est de l'attendre ici, sans l'aller recevoir.

PHOEDIME.

Mais ce n'est point, madame, un amant ordinaire.
Songez qu'à ce grand roi promise par un père,
Vous avez de ses feux un gage solemnel,
Qu'il peut, quand il voudra, confirmer à l'autel.
Croyez-moi, montrez-vous, venez à sa rencontre. (1)

MONIME.

Regarde en quel état tu veux que je me montre.
Vois ce visage en pleurs; et, loin de le chercher,
Dis-moi plutôt, dis-moi que je m'aille cacher.

PHOEDIME.

Que dites-vous? O dieux!

MONIME.

Ah, retour qui me tue!
Malheureuse! comment paroîtrai-je à sa vue,
Son diadême au front, et, dans le fond du cœur....
Phœdime, tu m'entends, et tu vois ma rougeur.

PHOEDIME.

Ainsi vous retombez dans les mêmes alarmes
Qui vous ont dans la Grèce arraché tant de larmes;
Et toujours Xipharès revient vous traverser!

---

(1) *Croyez-moi, montrez-vous, venez à sa rencontre.*
Venez à sa rencontre; cette expression n'est pas noble en vers. *Remarques de Louis Racine*, tom. I. pag. 491.

MONIME.

Mon malheur est plus grand que tu ne peux penser.
Xipharès ne s'offroit alors à ma mémoire,
Que tout plein de vertus, que tout brillant de gloire ;
Et je ne savois pas que, pour moi plein de feux,
Xipharès des mortels fût le plus amoureux. (1)

PHOEDIME.

Il vous aime, madame! Et ce héros aimable....

MONIME.

Est aussi malheureux que je suis misérable.
Il m'adore, Phœdime ; et les mêmes douleurs
Qui m'affligeoient ici, le tourmentoient ailleurs.

PHOÈDIME.

Sait-il en sa faveur jusqu'où va votre estime ?
Sait-il que vous l'aimez ?

MONIME.

Il l'ignore, Phœdime.
Les dieux m'ont secourue, et mon cœur affermi
N'a rien dit, ou du moins n'a parlé qu'à demi.
Hélas ! si tu savois, pour garder le silence,
Combien ce triste cœur s'est fait de violence ;
Quels assauts, quels combats j'ai tantôt soutenus !
Phœdime, si je puis, je ne le verrai plus.

---

(1) *Xipharès des mortels fut le plus amoureux.*

Nous avons déjà dit qu'*amoureux* n'étoit pas une expression digne de la tragédie.

Malgré tous les efforts que je pourrois me faire,
Je verrois ses douleurs, je ne pourrois me taire.
Il viendra, malgré moi, m'arracher cet aveu.
Mais n'importe, s'il m'aime, il en jouira peu.
Je lui vendrai si cher ce bonheur qu'il ignore,
Qu'il vaudroit mieux pour lui qu'il l'ignorât encore.

PHOEDIME.

On vient. Que faites-vous, madame ?

MONIME.

Je ne puis.
Je ne paroîtrai point dans le trouble où je suis.

SCÈNE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS. ARBATE, *Gardes*.

MITHRIDATE.

Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire,
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire, (1)

---

(1) *Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire,*
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,

L'entrée de Pharasmane, dans le Rhadamiste de Crébillon, a quelque chose de semblable à celle de Mithridate : ainsi que le roi de Pont, celui d'Ibérie paroît surpris que son fils ait quitté son poste sans son ordre. Dans l'une et l'autre pièce, c'est un vieux guerrier soupçonneux et jaloux, ennemi des Romains, qui a pour une femme les mêmes sentimens que

Ni vous faire quitter, en de si grands besoins,
Vous le Pont, vous Colchos, confiés à vos soins.
Mais vous avez pour juge un père qui vous aime.
Vous avez cru des bruits que j'ai semés moi-même.
Je vous crois innocens, puisque vous le voulez :
Et je rends grâce au ciel qui nous a rassemblés.
Tout vaincu que je suis, et voisin du naufrage, (1)
Je médite un dessein digne de mon courage. (2)
Vous en serez tantôt instruits plus amplement.
Allez, et laissez-moi reposer un moment. (3)

---

ses deux fils, et qui en veut sacrifier un à sa jalousie. Mais l'intérêt de la pièce de Crébillon est bien plus vif et plus fort que celui de la pièce de Racine ; la marche en est plus rapide et plus pleine : le caractère de Rhadamiste est bien plus neuf, plus original et plus vigoureux que celui de Xipharès ; et cependant la peinture du caractère de Mithridate, les détails inimitables de cette pièce, feront toujours un très-grand plaisir sur la scène.

(1) *Tout vaincu que je suis, et voisin du naufrage,*

On ne se sert point ordinairement du mot *voisin* en ce sens. *Remarques de Louis Racine*, tom. I. pag. 491.

(2) *Je médite un dessein digne de mon courage.*
Vous en serez tantôt instruits plus amplement.

Jusqu'ici il n'a été question que de l'amour de Xipharès et de Monime. Voilà donc un nouvel intérêt.

(3) *Allez, et laissez-moi reposer un moment.*

Ce détail, tout vraisemblable qu'il est, n'est pas digne de la tragédie. Il nous semble qu'il auroit mieux valu que Mithridate dît à son fils :

« Allez, et laissez-moi lui parler un moment : »

le prétexte que Mithridate avoit d'entretenir Arbate, étant

SCÈNE III.

MITHRIDATE, ARBATE.

MITHRIDATE.

ENFIN, après un an, tu me revois, Arbate :
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate,
Qui, de Rome toujours balançant le destin,
Tenoit entr'elle et moi l'univers incertain.
Je suis vaincu. Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage. (1)
Mes soldats presque nuds, dans l'ombre intimidés; (2)
Les rangs, de toutes parts, mal pris et mal gardés;
Le désordre par-tout redoublant les alarmes;
Nous-mêmes, contre nous tournant nos propres armes;
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux;
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux.

---

bien plus convenable que la raison dont il se sert ici pour congédier Pharnace et Xipharès.

(1) *D'une nuit qui laissoit peu de place au courage.*
Peu de place pour peu de *ressource.*

(2) *Mes soldats presque nuds, dans l'ombre intimidés* ; etc. Peut-on voir une peinture plus serrée, plus vive et plus vraie d'un combat nocturne ? Tous ces nominatifs accumulés, qui ne le sont d'aucun verbe, peignent admirablement le désordre d'un combat par la confusion qu'ils jètent dans cette phrase. Racine est plein de ces tours pittoresques.

Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste ?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste ;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.
Quelque tems inconnu, j'ai traversé le Phase ;
Et de-là, pénétrant jusqu'au pied du Caucase,
Bientôt dans des vaisseaux sur l'Euxin préparés,
J'ai rejoint de mon camp les restes séparés.
Voilà par quels malheurs, poussé dans le Bosphore,
J'y trouve des malheurs qui m'attendoient encore.
Toujours du même amour tu me vois enflammé.
Ce cœur, nourri de sang, et de guerre affamé,
Malgré le faix des ans et du sort qui m'opprime,
Traîne par-tout l'amour qui l'attache à Monime ;
Et n'a point d'ennemis qui lui soient odieux
Plus que deux fils ingrats que je trouve en ces lieux.

ARBATE.

Deux fils, seigneur ?

MITHRIDATE.

Écoute. A travers ma colère,
Je veux bien distinguer Xipharès de son frère :
Je sais que, de tout tems à mes ordres soumis,
Il haït autant que moi nos communs ennemis ;
Et j'ai vu sa valeur, à me plaire attachée,
Justifier pour lui ma tendresse cachée.
Je sais même, je sais avec quel désespoir,
A tout autre intérêt préférant son devoir,
Il courut démentir une mère infidelle,
Et tira de son crime une gloire nouvelle ;

Et je ne puis encor, ni n'oserois penser
Que ce fils si fidèle ait voulu m'offenser.
Mais tous deux en ces lieux, que pouvoient-ils attendre?
L'un et l'autre à la reine ont-ils osé prétendre?
Avec qui semble-t'elle en effet s'accorder?
Moi-même, de quel œil dois-je ici l'aborder?
Parle. Quelque desir qui m'entraîne auprès d'elle,
Il me faut de leurs cœurs rendre un compte fidelle.
Qu'est-ce qui s'est passé? Qu'as-tu vu? Que sais-tu?
Depuis quel tems, pourquoi, comment t'es-tu rendu?

ARBATE.

Seigneur, depuis huit jours, l'impatient Pharnace
Aborda le premier au pied de cette place;
Et de votre trépas autorisant le bruit,
Dans ses murs aussitôt voulut être introduit.
Je ne m'arrêtai point à ce bruit téméraire;
Et je n'écoutois rien, si le prince son frère,
Bien moins par ses discours, seigneur, que par ses pleurs,
Ne m'eût, en arrivant, confirmé vos malheurs.

MITHRIDATE.

Enfin, que firent-ils?

ARBATE.

Pharnace entroit à peine,
Qu'il courut de ses feux entretenir la reine;
Et s'offrit d'assurer, par un hymen prochain,
Le bandeau qu'elle avoit reçu de votre main.

MITHRIDATE.

Traître! sans lui donner le loisir de répandre

Les pleurs que son amour auroit dus à ma cendre!
Et son frère?

ARBATE.

Son frère, au moins jusqu'à ce jour,
Seigneur, dans ses desseins n'a point marqué d'amour;
Et toujours avec vous son cœur d'intelligence,
N'a semblé respirer que guerre et que vengeance.

MITHRIDATE.

Mais encor, quel dessein le conduisoit ici?

ARBATE.

Seigneur, vous en serez tôt ou tard éclairci.

MITHRIDATE.

Parle, je te l'ordonne, et je veux tout apprendre.

ARBATE.

Seigneur, jusqu'à ce jour ce que j'ai pu comprendre,
Ce prince a cru pouvoir, après votre trépas,
Compter cette province au rang de ses états;
Et, sans connoître ici de lois que son courage,
Il venoit par la force appuyer son partage.

MITHRIDATE.

Ah! c'est le moindre prix qu'il se doit proposer,
Si le ciel de mon sort me laisse disposer.
Oui, je respire, Arbate, et ma joie est extrême.
Je tremblois, je l'avoue, et pour un fils que j'aime,
Et pour moi, qui craignois de perdre un tel appui,
Et d'avoir à combattre un rival tel que lui.
Que Pharnace m'offense, il offre à ma colère
Un rival dès long-tems soigneux de me déplaire,

Qui

Qui, toujours des Romains admirateur secret,
Ne s'est jamais contr'eux déclaré qu'à regret;
Et s'il faut que pour lui Monime prévenue,
Ait pu porter ailleurs une amour qui m'est due,
Malheur au criminel qui vient me le ravir,
Et qui m'ose offenser, et n'ose me servir!
L'aime-t'elle?

ARBATE.

Seigneur, je vois venir la reine.

MITHRIDATE.

Dieux, qui voyez ici mon amour et ma haine,
Épargnez mes malheurs, et daignez empêcher
Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher!
Arbate, c'est assez: qu'on me laisse avec elle.

SCÈNE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

MADAME, enfin le ciel près de vous me rappelle,
Et, secondant du moins mes plus tendres souhaits,
Vous rend à mon amour plus belle que jamais.
Je ne m'attendois pas que de notre hyménée
Je dusse voir si tard arriver la journée;

Ni qu'en vous retrouvant, mon funeste retour (1)
Fît voir mon infortune, et non pas mon amour.
C'est pourtant cet amour, qui, de tant de retraites,
Ne me laisse choisir que les lieux où vous êtes ;
Et les plus grands malheurs pourront me sembler doux,
Si ma présence ici n'en est point un pour vous. (2)
C'est vous en dire assez, si vous voulez m'entendre.
Vous devez à ce jour dès long-tems vous attendre ;
Et vous portez, madame, un gage de ma foi,
Qui vous dit tous les jours que vous êtes à moi.
Allons donc assurer cette foi mutuelle.
Ma gloire, loin d'ici, vous et moi nous appelle ;
Et, sans perdre un moment pour ce noble dessein,
Aujourd'hui votre époux, il faut partir demain.

MONIME.

Seigneur, vous pouvez tout. Ceux par qui je respire
Vous ont cédé sur moi leur souverain empire ;
Et, quand vous userez de ce droit tout puissant,
Je ne vous répondrai qu'en vous obéissant.

---

(1) *Ni qu'en vous retrouvant, mon funeste retour*
Fît voir mon infortune, et non pas mon amour.

VARIANTE.

« Ni qu'en vous revoyant, mon funeste retour
» Marquât mon infortune, et non pas mon amour. »

(2) *Et les plus grands malheurs pourront me sembler doux,*
Si ma présence ici n'en est point un pour vous.

Ce que Mithridate dit ici à Monime est moins, sans doute, une galanterie, qu'une manière perfide de l'éprouver et de sonder ses sentimens secrets.

MITHRIDATE.

Ainsi, prête à subir un joug qui vous opprime,
Vous n'allez à l'autel que comme une victime ;
Et moi, tyran d'un cœur qui se refuse au mien,
Même en vous possédant, je ne vous devrai rien.
Ah ! madame, est-ce là de quoi me satisfaire ?
Faut-il que désormais, renonçant à vous plaire,
Je ne prétende plus qu'à vous tyranniser ?
Mes malheurs, en un mot, me font-ils mépriser ?
Ah ! pour tenter encor de nouvelles conquêtes,
Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
Quand le sort ennemi m'auroit jeté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans états,
Errant de mers en mers, et moins roi que pirate,
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate, (1)
Apprenez que, suivi d'un nom si glorieux,
Par-tout de l'univers j'attacherois les yeux ;

---

(1) *Errant de mers en mers, et moins roi que pirate,*
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate,

Ici Mithridate se relève avec dignité. Toute la peinture qu'il fait de sa situation est très-belle. On s'intéresse encore pour ce roi si terrible aux Romains, qui, tout vaincu qu'il est, médite les plus vastes entreprises.

Justin prétend que jamais prince ne connut mieux que Mithridate l'art si difficile de recommencer la guerre après avoir perdu les moyens de la continuer, *liv. XXXVII. chap.* 1 ; et Cicéron, dans son discours pour L. Muréna, dit de ce grand roi, réduit à fuir dans le Bosphore, *qu'il n'avoit gardé d'autres ressources dans son infortune que la grandeur de son nom.*

Et qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui, sur le trône assis, n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé. (1)
Vous-même, d'un autre œil, me verriez-vous, madame,
Si ces Grecs, vos aïeux, revivoient dans votre ame?
Et, puisqu'il faut enfin que je sois votre époux,
N'étoit-il pas plus noble, et plus digne de vous,
De joindre à ce devoir votre propre suffrage,
D'opposer votre estime au destin qui m'outrage,
Et de me rassurer, en flattant ma douleur,
Contre la défiance attachée au malheur?
Hé quoi! n'avez-vous rien, madame, à me répondre?
Tout mon empressement ne sert qu'à vous confondre.
Vous demeurez muette; et, loin de me parler,
Je vois, malgré vos soins, vos pleurs prêts à couler.

---

(1) *Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,*
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.

Lorsqu'on examine ce vers avec le sang froid de la critique, on demande ce que c'est qu'*un naufrage qui n'est point achevé.* Le mot de *naufrage* présente une idée finie. Que veut dire encore *un naufrage élevé au-dessus de la gloire* des autres rois? Le P. du Cerceau a eu raison de dire, en parlant de ces vers: *ces expressions figurées ont d'abord quelque chose qui éblouit, et l'on ne se donne pas la peine de les examiner, parce qu'on les devine plutôt qu'on ne les entend. Mais quand on y regarde de près, on est tout surpris de ne trouver qu'un barbarisme brillant dans ce qu'on avoit admiré.* Réflexions sur la poésie française, *pag.* 254. Louis Racine s'efforce en vain d'excuser cette obscurité. *Remarques*, tom. I. pag. 491.

MONIME.

Moi, seigneur ? Je n'ai point de larmes à répandre.
J'obéis. N'est-ce pas assez me faire entendre ?
Et ne suffit-il pas ?...

MITHRIDATE.

Non, ce n'est pas assez.
Je vous entends ici mieux que vous ne pensez.
Je vois qu'on m'a dit vrai. Ma juste jalousie
Par vos propres discours est trop bien éclaircie.
Je vois qu'un fils perfide, épris de vos beautés,
Vous a parlé d'amour, et que vous l'écoutez.
Je vous jète, pour lui, dans des craintes nouvelles.
Mais il jouira peu de vos pleurs infidelles,
Madame; et désormais tout est sourd à mes lois,
Ou bien vous l'avez vu pour la dernière fois.
Appelez Xipharès. (1)

MONIME.

Ah ! que voulez-vous faire ?
Xipharès ?...

(1) *Appelez Xipharès.*

Mithridate veut parler de Pharnace, et cependant il fait *appeler Xipharès*. Monime croit Mithridate instruit de sa passion pour ce fils : point du tout ; Mithridate ne demande Xipharès que pour punir Pharnace. Cette petite surprise, ces détours si fins, sont puérils et indignes de la tragédie. D'ailleurs, est-il naturel qu'un père qui trouve un rival dans son fils, charge son autre fils de le venger, et que cet homme si jaloux, si ombrageux, remette sa maîtresse entre les mains du jeune Xipharès ?

MITHRIDATE.

Xipharès n'a point trahi son père.
Vous vous pressez en vain de le désavouer;
Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.
Ma honte en seroit moindre, ainsi que votre crime,
Si ce fils, en effet digne de votre estime,
A quelque amour encore avoit pu vous forcer.
Mais qu'un traître, qui n'est hardi qu'à m'offenser,
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace;
Que Pharnace, en un mot, ait pu prendre ma place,
Qu'il soit aimé, madame, et que je sois haï?

SCÈNE V.

XIPHARÈS, MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Venez, mon fils, venez, votre père est trahi.
Un fils audacieux insulte à ma ruine,
Traverse mes desseins, m'outrage, m'assassine,
Aime la reine, enfin, lui plaît, et me ravit
Un cœur que son devoir à moi seul asservit.
Heureux, pourtant heureux, que dans cette disgrace,
Je ne puisse accuser que la main de Pharnace;
Qu'une mère infidelle, un frère audacieux,
Vous présentent en vain leur exemple odieux!
Oui, mon fils, c'est vous seul sur qui je me repose,
Vous seul qu'aux grands desseins que mon cœur se propose,

J'ai choisi dès long-tems pour digne compagnon,
L'héritier de mon sceptre, et sur-tout de mon nom.
Pharnace, en ce moment, et ma flamme offensée,
Ne peuvent pas tous seuls occuper ma pensée.
D'un voyage important les soins et les apprêts,
Mes vaisseaux qu'à partir il faut tenir tout prêts,
Mes soldats, dont je veux tenter la complaisance,
Dans ce même moment demandent ma présence.
Vous, cependant, ici veillez pour mon repos.
D'un rival insolent arrêtez les complots.
Ne quittez point la reine; et, s'il se peut, vous-même,
Rendez-la moins contraire aux vœux d'un roi qui l'aime.
Détournez-la, mon fils, d'un choix injurieux.
Juge sans intérêt, vous la convaincrez mieux.
En un mot, c'est assez éprouver ma foiblesse.
Qu'elle ne pousse point cette même tendresse,
(Que sais-je?) à des fureurs (1) dont mon cœur outragé
Ne se repentiroit qu'après s'être vengé.

---

(1) *Qu'elle ne pousse point cette même tendresse,*
(Que sais-je?) à des fureurs, etc.

Racine paroît avoir étendu dans ces trois vers l'idée qu'Ovide a exprimée bien plus vivement dans le vers suivant :

Quò feret ira, sequar : facti fortassè pigebit.
Medea Jasoni.

Je me porterai à tous les excès que la colère me suggérera, dussé-je m'en repentir après.

SCÈNE VI.

XIPHARÈS, MONIME.

XIPHARÈS.

QUE dirai-je, madame? et comment dois-je entendre (1)
Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre?
Seroit-il vrai, grands dieux! que, trop aimé de vous,
Pharnace eût, en effet, mérité ce courroux?
Pharnace auroit-il part à ce désordre extrême?

MONIME.

Pharnace! O ciel, Pharnace! Ah! qu'entends-je moi-même?
Ce n'est donc pas assez que ce funeste jour
A tout ce que j'aimois m'arrache sans retour,
Et que de mon devoir esclave infortunée,
A d'éternels ennuis je me voie enchaînée?
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs!
A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs!
Malgré toute ma haine, on veut qu'il m'ait su plaire.
Je le pardonne au roi, qu'aveugle sa colère,
Et qui de mes secrets ne peut être éclairci.
Mais vous, seigneur, mais vous, me traitez-vous ainsi?

(1) *Que dirai-je, madame? et comment dois-je entendre*
Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre?

Ces picotteries de deux amans jaloux, sur-tout lorsqu'ils n'ont pas lieu de l'être, ne sont pas dignes de la haute tragédie. Cette scène fait un peu trop languir l'action.

XIPHARÈS.

Ah ! madame, excusez un amant qui s'égare,
Qui, lui-même lié par un devoir barbare,
Se voit prêt de tout perdre, et n'ose se venger.
Mais des fureurs du roi que puis-je enfin juger ?
Il se plaint qu'à ses vœux un autre amour s'oppose.
Quel heureux criminel en peut être la cause ?
Qui ? Parlez.

MONIME.

Vous cherchez, prince, à vous tourmenter.
Plaignez votre malheur, sans vouloir l'augmenter.

XIPHARÈS.

Je sais trop quel tourment je m'apprête moi-même.
C'est peu de voir un père épouser ce que j'aime.
Voir encore un rival honoré de vos pleurs,
Sans doute, c'est pour moi le comble des malheurs.
Mais, dans mon désespoir, je cherche à les accroître.
Madame, par pitié, faites-le moi connoître :
Quel est-il cet amant ? Qui dois-je soupçonner ?

MONIME.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer ?
Tantôt, quand je fuyois une injuste contrainte,
A qui, contre Pharnace, ai-je adressé ma plainte ?
Sous quel appui tantôt mon cœur s'est-il jeté ?
Quel amour ai-je enfin sans colère écouté ?

XIPHARÈS.

O ciel ! quoi ! je serois ce bienheureux coupable

Que vous avez pu voir d'un regard favorable ? (1)
Vos pleurs pour Xipharès auroient daigné couler ?

MONIME.

Oui, prince, il n'est plus tems de le dissimuler ;
Ma douleur, pour se taire, a trop de violence.
Un rigoureux devoir me condamne au silence ;
Mais il faut bien enfin, malgré ses dures lois,
Parler pour la première et la dernière fois.
Vous m'aimez dès long-tems. Une égale tendresse,
Pour vous, depuis long-tems, m'afflige et m'intéresse.
Songez depuis quel jour ces funestes appas
Firent naître un amour qu'ils ne méritoient pas.
Rappelez un espoir qui ne vous dura guère, (2)

---

(1) *O ciel! quoi! je serois ce bienheureux coupable*
Que vous avez pu voir d'un regard favorable ?

Racine a déjà dit plus haut :

« Quel heureux criminel en peut être la cause ? »

Il dit plus bas, pag. 300 :

« Combien, en un moment, heureux et misérable ! »

Ces idées recherchées, ces antithèses, ne sont pas l'expression touchante du sentiment. Si Racine eût toujours traité l'amour sur le ton dont il fait parler Xipharès, il n'eût pas été appellé le poëte du cœur.

(2) *Songez depuis quel jour ces funestes appas*
Firent naître un amour qu'ils ne méritoient pas.
Rappelez un espoir qui ne vous dura guère, etc.

Racine avoit mis d'abord, ainsi qu'on le voit dans l'édition de 1675.

« Songez depuis quel jour ces funestes appas
» Firent naître un amour qu'ils ne méritoient pas ;
» Les plaisirs d'un espoir qui ne vous dure guère, *etc.* »

Le trouble où vous jeta l'amour de votre père,
Le tourment de me perdre et de le voir heureux,
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos vœux;
Vous n'en sauriez, seigneur, retracer la mémoire, (1)
Ni conter vos malheurs, sans conter mon histoire;
Et, lorsque ce matin j'en écoutois le cours,
Mon cœur vous répondoit tous vos mêmes discours. (2)
Inutile, ou plutôt funeste sympathie!
Trop parfaite union par le sort démentie!
Ah! par quel soin cruel le ciel avoit-il joint
Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinoit point?
Car, quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,
Je vous le dis, seigneur, pour ne plus vous le dire,
Ma gloire me rappelle (3) et m'entraîne à l'autel,

---

(1) *Vous n'en sauriez, seigneur, retracer la mémoire,*

VARIANTE.

« Vous n'en sauriez, seigneur, rappeler la mémoire.

(2) *Mon cœur vous répondoit tous vos mêmes discours.* *Tous vos mêmes*, est un pléonasme; il falloit *l'un ou l'autre.*

(3) *Car quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,*
Je vous le dis, seigneur, pour ne plus vous le dire,
Ma gloire me rappèle, etc.

Louis Racine observe ici que la situation de Monime, *obligée d'épouser un homme qu'elle ne peut aimer*, est à peu près semblable à celle de Pauline, qui dit à Sévère, dans Polieucte, acte II. scène II.

Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée,
A vos seules vertus je me serois donnée, etc.
Mais, puisque mon devoir m'imposoit d'autres loix,
De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix,

Où je vais vous jurer un silence éternel.
J'entends, vous gémissez. Mais telle est ma misère :
Je ne suis point à vous ; je suis à votre père. (1)
Dans ce dessein, vous-même, il faut me soutenir,
Et de mon foible cœur m'aider à vous bannir.
J'attends du moins, j'attends de votre complaisance,
Que désormais par-tout vous fuirez ma présence.
J'en viens de dire assez pour vous persuader
Que j'ai trop de raisons de vous le commander.
Mais, après ce moment, si ce cœur magnanime
D'un véritable amour a brûlé pour Monime,
Je ne reconnois plus la foi de vos discours,
Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toujours.

XIPHARÈS.

Quelle marque, grands dieux, d'un amour déplorable!
Combien, en un moment, heureux et misérable !
De quel comble de gloire et de félicités,
Dans quel abîme affreux vous me précipitez !

Quand à ce grand pouvoir, que la valeur vous donne,
Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurois vu, quand je l'aurois haï,
J'en aurois soupiré, mais j'aurois obéi.

Remarques, tom. I, pag. 512.

(1) *Mais telle est ma misère :*
Je ne suis point à vous ; je suis à votre père.

Dans quelques éditions on lit :

« Mais telle est ma misère :
» Je ne suis point à moi ; je suis à votre père. »

Louis Racine préfère la manière que nous adoptons. *Remarques, tom. I. pag.* 511.

Quoi ! j'aurai pu toucher un cœur comme le vôtre,
Vous aurez pu m'aimer, et cependant un autre (1)
Possédera ce cœur dont j'attirois les vœux ?
Père injuste, cruel, mais d'ailleurs malheureux ! . . .
Vous voulez que je fuie, et que je vous évite ?
Et cependant le roi m'attache à votre suite.
Que dira-t'il ?

MONIME.

N'importe, il me faut obéir.
Inventez des raisons qui puissent l'éblouir. (2)
D'un héros tel que vous c'est là l'effort suprême :
Cherchez, prince, cherchez, pour vous trahir vous-même,
Tout ce que, pour jouir de leurs contentemens,
L'amour fait inventer aux vulgaires amans.
Enfin, je me connois ; il y va de ma vie.
De mes foibles efforts ma vertu se défie. (3)

---

(1) *Cependant un autre*
Possédera ce cœur dont j'attirois les vœux ?
Dans Polieucte, Sévère dit de même :

Pauline, je verrai qu'un autre vous possède ?

Acte II, scène I.

(2) *Inventez des raisons qui puissent l'éblouir.*
D'un héros tel que vous c'est-là l'effort suprême :
Ne diroit-on pas, par ces deux vers, que *l'effort suprême d'un héros tel que* Xipharès, est *d'inventer des raisons* qui puissent tromper Mithridate ? Il n'est pas possible que l'auteur ait voulu dire cela ; cependant on ne peut guères leur donner un autre sens.

(3) *Enfin je me connois ; il y va de ma vie.*
De mes foibles efforts ma vertu se défie, etc.
Louis Racine observe, *remarques, tom. I. pag.* 512, que

Je sais qu'en vous voyant, un tendre souvenir (1)
Peut m'arracher du cœur quelqu'indigne soupir ;
Que je verrai mon ame, en secret déchirée,

---

les sentimens de Monime sont à peu près les mêmes que ceux de Pauline.

PAULINE.

Mon père, je suis femme, et je sais ma foiblesse ;
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse,
Et poussera sans doute, en dépit de ma foi,
Quelque soupir indigne, et de vous, et de moi.

Polieucte, acte I, scène IV.

(1) *Je sais qu'en vous voyant, un tendre souvenir*
Peut m'arracher du cœur quelqu'indigne soupir;

On peut encore comparer ici Monime à Pauline ; c'est toujours le même fond d'idées, parce que la situation qui les a fait imaginer est toujours la même. Mais avec quel art Racine a-t'il su les resserrer ! Elle dit, acte II. scène II.

Ma raison, il est vrai, dompte mes sentimens ;
Mais, quelque autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y règne pas, elle les tyrannise ;
Et, quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sédition ;
Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte ;
Votre mérite est grand, si ma raison est forte :
Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux,
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux,
Qu'il est environné de puissance et de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
Que j'en sais mieux le prix, et qu'il n'a point déçu
Le généreux espoir que j'en avois conçu.
Mais ce même devoir, qui me vainquit dans Rome,
Et qui me range ici dessous les lois d'un homme,
Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas,
Qu'il déchire mon ame, et ne l'ébranle pas.

Revoler vers le bien dont elle est séparée.
Mais je sais bien aussi que, s'il dépend de vous
De me faire chérir un souvenir si doux,
Vous n'empêcherez pas que ma gloire offensée
N'en punisse aussitôt la coupable pensée;
Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher,
Pour y laver ma honte, et vous en arracher.
Que dis-je? En ce moment, le dernier qui nous reste, (1)

---

(1) *Que dis-je? En ce moment, le dernier qui nous reste,*
Je me sens arrêter par un plaisir funeste.

C'est toujours avec la plus grande adresse que Monime parle à Xipharès. Elle lui fait connoître qu'elle aime; mais la manière dont elle le lui dit, le reproche qu'elle se fait de sa foiblesse, le courage avec lequel elle renonce à la passion qu'elle a pour lui, intéressent, on ne peut plus vivement, pour elle. Ce que dit Pauline n'a pas le même charme, parce que la manière dont elle s'exprime est trop vague.

Hélas! cette vertu, quoiqu'enfin invincible,
Ne laisse que trop voir une ame trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs,
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs;
Trop rigoureux effets d'une aimable présence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défense.
Mais si vous estimez ce généreux devoir,
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir.
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte,
Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte;
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourmens et les miens.

Polieucte, acte II, scene II.

Ces sortes de comparaisons servent beaucoup à former le goût. On verra, sans qu'il soit besoin d'entrer dans un plus grand détail, que les vers de Corneille sont pensés, et que

Je me sens arrêter par un plaisir funeste.
Plus je vous parle, et plus, trop foible que je suis,
Je cherche à prolonger le péril que je fuis.
Il faut pourtant, il faut se faire violence;
Et, sans perdre en adieux un reste de constance,
Je fuis. Souvenez-vous, prince, de m'éviter,
Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter.

XIPHARÈS.

Ah, madame! Elle fuit, et ne veut plus m'entendre.
Malheureux Xipharès, quel parti dois-tu prendre ?
On t'aime, on te bannit; toi-même tu vois bien
Que ton propre devoir s'accorde avec le sien.
Cours, par un prompt trépas abréger ton supplice.....
Toutefois attendons que son sort s'éclaircisse; (1)
Et s'il faut qu'un rival la ravisse à ma foi, (2)
Du moins, en expirant, ne la cédons qu'au roi.

---

ceux de Racine sont sentis. Cette différence est très-grande dans un ouvrage où le cœur seul doit s'exprimer.

(1) *Cours, par un prompt trépas, abréger ton supplice...*
Toutefois attendons que son sort s'éclaircisse.

VARIANTE.

« Cours, par un prompt trépas, abréger ta misère...
» Toutefois observons et Pharnace et mon père. »

(2) *Et s'il faut qu'un rival la ravisse à ma foi,*
Xipharès doit être assez instruit que son père est le seul rival qu'il ait à craindre.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

APPROCHEZ, mes enfans. Enfin l'heure est venue (1)
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
A mes nobles projets je vois tout conspirer; (2)
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.

(1) *Approchez, mes enfans. Enfin l'heure est venue*

Cette scène commençoit ainsi dans la première édition :

« Venez, princes, venez. Enfin l'heure est venue, *etc.* »

Mithridate a dit, en quittant la scène, pag. 296 :

« D'un voyage important les soins et les apprêts,
» Dans ce même moment, demandent ma présence. »

On n'est donc point étonné de le voir revenir tout plein de ses projets ; mais ce qui doit paroître surprenant, c'est que, soupçonnant Pharnace d'avoir voulu lui ravir le cœur de Monime, connoissant encore la perfidie de ce prince, et son attachement pour les Romains, il revienne en scène avec lui, pour lui déclarer les projets qu'il a formés contre eux.

(2) *A mes nobles projets je vois tout conspirer ;*

VARIANTE.

« A mes justes desseins je vois tout conspirer. »

Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie,
Pour croire que long-tems, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgraces.
Déjà, plus d'une fois retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenoit après son char un vain peuple occupé ;
Et gravant en airain ses frêles avantages,
De mes états conquis enchaînoit les images;
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais ;
Et chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres tems, d'autres soins. L'orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit, plus que jamais, ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes. (1)
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés;
Ils y courent en foule; et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.

---

(1) *Il voit, plus que jamais, ses campagnes couvertes*
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes, etc.

Ceci paroît emprunté de la lettre qu'écrivit Mithridate à Arsace, roi de Perse, pour l'engager à s'unir à lui contre les Romains. *L'Asie*, dit-il, *est assiégée par les Romains..... Ils ont trouvé de tout tems dans leur ambition et la passion qu'ils ont pour les richesses, un prétexte de déclarer la guerre à toutes les nations*, etc....

Moi seul je leur résiste. Ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis. (1)
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête. (2)
Le grand nom de Pompée assure sa conquête. (3)
C'est l'effroi de l'Asie. Et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître;
J'excuse votre erreur : et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que de cette contrée,
Par d'éternels remparts, Rome soit séparée.
Je sais tous les chemins par où je dois passer;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends, dans trois mois, au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte, en deux jours,

---

(1) *Ou lassés, ou soumis,*
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.

Lassés et *soumis*, qui se rapportent au cas du verbe, sont placés avant le nominatif. Ces sortes d'inversions sont fréquentes dans Racine; la poésie les autorise.

(2) *Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.*

Dérober sa tête au *fardeau* d'une amitié. Belle image remplie de hardiesse.

(3) *Le grand nom de Pompée assure sa conquête.*
C'est l'effroi de l'Asie.

Cette belle figure est une anticipation chez le poëte et chez l'historien; car Pompée ne fut surnommé *le Grand*, qu'après avoir mis fin à la guerre de Mithridate.

Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ?
Que du Scythe, avec moi, l'alliance jurée,
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée ?
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et sur-tout les Gaulois, (1)
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois,
Exciter ma vengeance, et jusques dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que sur eux, prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider, dans l'Italie, et suivre mon passage.
C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez par-tout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers;
Et de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah ! s'ils ont pu choisir, pour leur libérateur,
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;

---

(1) *Vous avez vu l'Espagne, et sur-tout les Gaulois*, etc.

On trouve dans le discours que Justin fait tenir à Mithridate, liv. XXXVIII. chap. 4, le germe de tout ce que Racine fait dire à ce roi dans cette belle scène.

S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi long-tems victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux?
Que dis-je? En quel état croyez-vous la surprendre?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfans pourront-ils m'arrêter?
Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérans si fiers; (1)
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme;
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome. (2)
Noyons-la dans son sang justement répandu.
Brûlons ce Capitole où j'étois attendu.
Détruisons ses honneurs, et faisons disparoître
La honte de cent rois, et la mienne peut-être:
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y consacroit à d'éternels affronts.
Voilà l'ambition dont mon ame est saisie.
Ne croyez point pourtant, qu'éloigné de l'Asie,

(1) *Attaquons dans leurs murs ces conquérans si fiers;*
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.

Fiers et *foyers* ne riment point ensemble, parce que dans *foyer* on ne prononce point l'*r*.

(2) *Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme;*
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.

Si cette maxime n'est point sortie de la bouche d'Annibal, elle est du moins le résultat de sa conduite.

J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs :
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
Je veux que, d'ennemis par-tout enveloppée,
Rome rappèle en vain le secours de Pompée.
Le Parthe, des Romains, comme moi, la terreur,
Consent de succéder à ma juste fureur ;
Prêt d'unir avec moi sa haine et sa famille,
Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
Pharnace. Allez, soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans différer, je prétends que l'aurore
Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empressement.
Achevez cet hymen ; et, repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroi,
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi. (1)

PHARNACE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser ma surprise.
J'écoute avec transport cette grande entreprise ;
Je l'admire. Et jamais un plus hardi dessein

(1) *Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroi,*
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

Ce discours est assurément très-beau, par la peinture du caractère de Mithridate, et par sa noble assurance à l'instant de sa défaite ; mais quel rapport a-t'il avec Monime, pour laquelle on s'est intéressé jusqu'à présent ? Voilà donc un autre intérêt, la haine de Mithridate pour les Romains.

Ne mit à des vaincus les armes à la main.
Sur-tout, j'admire en vous ce cœur infatigable,
Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable.
Mais, si j'ose parler avec sincérité,
En êtes-vous réduit à cette extrémité?
Pourquoi tenter si loin des courses inutiles,
Quand vos états encor vous offrent tant d'asyles?
Et vouloir affronter des travaux infinis,
Dignes plutôt d'un chef de malheureux bannis,
Que d'un roi qui naguères, avec quelqu'apparence,
De l'aurore au couchant portoit son espérance;
Fondoit sur trente états son trône florissant,
Dont le débris est même un empire puissant?
Vous seul, seigneur, vous seul, après quarante années,
Pouvez encor lutter contre les destinées.
Implacable ennemi de Rome et du repos,
Comptez-vous vos soldats pour autant de héros?
Pensez-vous que ces cœurs, tremblans de leur défaite,
Fatigués d'une longue et pénible retraite,
Cherchent avidement, sous un ciel étranger,
La mort et le travail, pires que le danger?
Vaincus plus d'une fois aux yeux de la patrie,
Soutiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie?
Sera-t'il moins terrible, et le vaincront-ils mieux
Dans le sein de sa ville, à l'aspect de ses dieux?
Le Parthe vous recherche, et vous demande un gendre;
Mais ce Parthe, seigneur, ardent à nous défendre,
Lorsque tout l'univers sembloit nous protéger,
D'un gendre sans appui voudra-t'il se charger?
M'en irai-je moi seul, rebut de la fortune,

Essuyer l'inconstance, au Parthe si commune;
Et peut-être, pour fruit d'un téméraire amour,
Exposer votre nom au mépris de sa cour?
Du moins, s'il faut céder; si, contre notre usage,
Il faut d'un suppliant emprunter le visage,
Sans m'envoyer du Parthe embrasser les genoux,
Sans vous-même implorer des rois moindres que vous,
Ne pourrions-nous pas prendre une plus sûre voie?
Jetons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie. (1)
Rome, en votre faveur facile à s'appaiser..... (2)

XIPHARÈS.

Rome, mon frère! O ciel! qu'osez-vous proposer?
Vous voulez que le roi s'abaisse et s'humilie?
Qu'il démente, en un jour, tout le cours de sa vie?
Qu'il se fie aux Romains, et subisse des lois
Dont il a, quarante ans, défendu tous les rois?
Continuez, seigneur. Tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls sont vos seules retraites. (3)

---

(1) *Jetons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie.*

VARIANTE.

« Et courir dans des bras qu'on nous tend avec joie. »

(2) *Rome, en votre faveur facile à s'appaiser...*

Jusqu'ici la réponse de Pharnace est fort adroite; mais est-il naturel qu'il choisisse le moment où Mithridate lui marque plus d'aversion pour les Romains, pour lui proposer de se jeter entre leurs bras?

(3) *La guerre, les périls sont vos seules retraites.*

Retraites pour *ressources*, car la guerre ne peut être la *retraite* de personne; mais elle est très-bien *la ressource* d'un prince habile, qui sait mettre ses pertes à profit.

Rome poursuit en vous un ennemi fatal,
Plus conjuré contre elle, et plus craint qu'Annibal.
Tout couvert de son sang, quoique vous puissiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,
Telle qu'en un seul jour, un ordre de vos mains
La donna dans l'Asie à cent mille Romains.
Toutefois épargnez votre tête sacrée.
Vous-même n'allez point, de contrée en contrée,
Montrer aux nations Mithridate détruit,
Et de votre grand nom diminuer le bruit.
Votre vengeance est juste, il la faut entreprendre:
Brûlez le Capitole, et mettez Rome en cendre.
Mais c'est assez pour vous d'en ouvrir les chemins,
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains;
Et, tandis que l'Asie occupera Pharnace,
De cette autre entreprise honorez mon audace.
Commandez. Laissez-nous, de votre nom suivis,
Justifier par-tout que nous sommes vos fils.
Embrasez par nos mains le couchant et l'aurore;
Remplissez l'univers, sans sortir du Bosphore.
Que les Romains, pressés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous serez, et vous trouvent par-tout.
Dès ce même moment ordonnez que je parte.
Ici tout vous retient; et moi, tout m'en écarte;
Et, si ce grand dessein surpasse ma valeur,
Du moins ce désespoir convient à mon malheur.
Trop heureux d'avancer la fin de ma misère,
J'irai..... J'effacerai le crime de má mère.
(*se jetant aux pieds de Mithridate.*)
Seigneur, vous m'en voyez rougir à vos genoux.

J'ai honte de me voir si peu digne de vous.
Tout mon sang doit laver une tache si noire.
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire;
Et Rome, unique objet d'un désespoir si beau,
Du fils de Mithridate est le digne tombeau.

MITHRIDATE, *se levant.*

Mon fils, ne parlons plus d'une mère infidelle.
Votre père est content, il connoît votre zèle,
Et ne vous verra point affronter le danger,
Qu'avec vous son amour ne veuille partager.
Vous me suivrez : je veux que rien ne nous sépare.
Et vous, à m'obéir, prince, qu'on se prépare.
Les vaisseaux sont tout prêts. J'ai moi-même ordonné
La suite et l'appareil qui vous est destiné.
Arbate, à cet hymen chargé de vous conduire,
De votre obéissance aura soin de m'instruire.
Allez; et, soutenant l'honneur de vos aïeux,
Dans cet embrassement recevez mes adieux.

PHARNACE.

Seigneur.....

MITHRIDATE.

Ma volonté, prince, vous doit suffire.
Obéissez. C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE.

Seigneur, si, pour vous plaire, il ne faut que périr,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir.
Combattant à vos yeux, permettez que je meure.

MITHRIDATE.

Je vous ai commandé de partir tout à l'heure. (1)
Mais, après ce moment... Prince, vous m'entendez,
Et vous êtes perdu si vous me répondez.

PHARNACE.

Dussiez-vous présenter mille morts à ma vue, (2)
Je ne saurois chercher une fille inconnue.
Ma vie est en vos mains.

MITHRIDATE.

Ah ! c'est où je t'attends.
Tu ne saurois partir, perfide, et je t'entends.
Je sais pourquoi tu fuis l'hymen où je t'envoie.
Il te fâche, en ces lieux, d'abandonner ta proie; (3)
Monime te retient. Ton amour criminel (4)
Prétendoit l'arracher à l'hymen paternel.
Ni l'ardeur dont tu sais que je l'ai recherchée,

---

(1) *Je vous ai commandé de partir tout à l'heure.*
Tout à l'heure est moins noble que ne seroit *à l'instant.*

(2) *Dussiez-vous présenter mille morts à ma vue,*
Je ne saurois chercher une fille inconnue.

VARIANTE.

« Seigneur, dût-on offrir mille morts à ma vue,
» Je ne saurois chercher une fille inconnue. »

(3) *Il te fâche, en ces lieux, d'abandonner ta proie.*
Il te fâche, expression un peu vieillie.

(4) *Monime te retient. Ton amour criminel*, etc.
Voilà le premier sujet qui revient ici. Personne ne sait, comme Racine, lier et fondre deux intérêts en un seul; aucun auteur ne sait cacher ses défauts avec plus d'adresse.

Ni déjà sur son front ma couronne attachée,
Ni cet asyle même où je la fais garder,
Ni mon juste courroux n'ont pu t'intimider.
Traître, pour les Romains tes lâches complaisances
N'étoient pas à mes yeux d'assez noires offenses!
Il te manquoit encor ces perfides amours,
Pour être le supplice et l'horreur de mes jours.
Loin de t'en repentir, je vois, sur ton visage,
Que ta confusion ne part que de ta rage.
Il te tarde déjà, qu'échappé de mes mains,
Tu ne coures me perdre, et me vendre aux Romains.
Mais, avant que partir, je me ferai justice. (1)
Je te l'ai dit. Holà, gardes. (2)

---

(1) *Mais, avant que partir, je me ferai justice.*

Avant que, ne se met plus devant un infinitif; on dit *avant de*, ou *avant que de*.

(2) *Je te l'ai dit. Holà, gardes.*

Il est inutile de faire remarquer la chaleur, l'harmonie avec laquelle cette scène est écrite, l'adresse avec laquelle elle est conduite.

SCÈNE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, *Gardes.*

MITHRIDATE.

Qu'on le saisisse.
Oui, lui-même, Pharnace. Allez, et, de ce pas,
Qu'enfermé dans la tour, on ne le quitte pas.

PHARNACE.

Hé bien ! sans me parer d'une innocence vaine,
Il est vrai, mon amour mérite votre haine.
J'aime. L'on vous a fait un fidèle récit.
Mais Xipharès, seigneur, ne vous a pas tout dit.
C'est le moindre secret qu'il pouvoit vous apprendre.
Et ce fils si fidèle a dû vous faire entendre
Que, des mêmes ardeurs dès long-tems enflammé,
Il aime aussi la reine, et même en est aimé.

SCÈNE III.

MITHRIDATE, XIPHARÈS.

XIPHARÈS.

SEIGNEUR, le croirez-vous, qu'un dessein si coupable?...(1)

MITHRIDATE.

Mon fils, je sais de quoi votre frère est capable.
Me préserve le ciel de soupçonner jamais,
Que d'un prix si cruel vous payiez mes bienfaits;
Qu'un fils, qui fut toujours le bonheur de ma vie,
Ait pu percer ce cœur qu'un père lui confie!
Je ne le croirai point. Allez : loin d'y songer,
Je ne vais désormais penser qu'à nous venger.

(1) *Seigneur, le croirez-vous, qu'un dessein si coupable?..*
Il eût peut-être été à souhaiter que Racine eût écarté Xipharès. On voit avec peine ce prince, rempli de candeur, s'abaisser à un mensonge pour se justifier.

SCÈNE IV.

MITHRIDATE *seul.*

Je ne le croirai point ? Vain espoir qui me flate !
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate.
Xipharès mon rival ! Et, d'accord avec lui,
La reine auroit osé me tromper aujourd'hui ?
Quoi ! de quelque côté que je tourne la vue,
La foi de tous les cœurs est pour moi disparue !
Tout m'abandonne ailleurs ! tout me trahit ici !
Pharnace, amis, maîtresse ! et toi, mon fils, aussi ! (1)
Toi, de qui la vertu, consolant ma disgrace.....
Mais ne connois-je pas le perfide Pharnace ?
Quelle foiblesse à moi d'en croire un furieux,
Qu'arme contre son frère un dessein envieux,
Ou dont le désespoir, me troublant par des fables,
Grossit, pour se sauver, le nombre des coupables !
Non, ne l'en croyons point ; et, sans nous trop presser,
Voyons, examinons. Mais par où commencer ?
Qui m'en éclaircira ? Quels témoins ? Quel indice ?
Le ciel, en ce moment, m'inspire un artifice. (2)

---

(1) *Pharnace, amis, maîtresse ! Et toi, mon fils, aussi !*
C'est le *tu quoque, mî Brute*, que Tite-Live attribue à César, liv. XXXVIII. chap. 4, et que M. de Voltaire a traduit ainsi dans la mort de César :

Et toi, Brutus, aussi.

(2) *Le ciel, en ce moment, m'inspire un artifice.*
Cet artifice que le ciel inspire à Mithridate, est un strata-

Qu'on appèle la reine. Oui, sans aller plus loin,
Je veux l'ouïr. Mon choix s'arrête à ce témoin.
L'amour avidement croit tout ce qui le flate.
Qui peut de son vainqueur mieux parler que l'ingrate?

---

gême puérile, qui n'est digne, ni d'un héros tel que lui, ni de la tragédie.

M. de Voltaire a remarqué que l'Avare de Molière use d'un détour pareil avec son fils; il essaie de justifier l'usage que Racine en a fait. Nous croyons devoir rapporter ce qu'il dit à ce sujet dans la préface de sa tragédie d'Hérode et Mariamne.

Les pièces tragiques sont fondées, ou sur les intérêts de toute une nation, ou sur les intérêts particuliers de quelques princes. De ce premier genre sont, l'Iphigénie en Aulide, où la Grèce assemblée demande le sang de la fille d'Agamemnon; les Horaces, où trois combattans ont entre les mains le sort de Rome; l'OEdipe, où le salut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de Laïus. Du second genre sont, Britannicus, Phèdre, Mithridate, etc.

Dans ces trois dernières, tout l'intérêt est renfermé dans la famille du héros de la pièce : tout roule sur des passions que les bourgeois ressentent comme les princes; et l'intrigue de ces ouvrages est aussi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les noms, Mithridate n'est qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille; ses deux fils en sont amoureux aussi; et il se sert d'une ruse assez basse pour découvrir celui des deux qui est aimé.

Phèdre est une belle-mère, qui, enhardie par une intriguante, fait des propositions à son beau-fils, lequel est occupé ailleurs.

Néron est un jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment veut se séparer d'avec sa femme, et se cache derrière une tapisserie pour écouter les discours de sa maîtresse. Voilà des sujets que Molière a pu

Voyons

Voyons qui son amour accusera des deux.
S'il n'est digne de moi, le piége est digne d'eux.
Trompons qui nous trahit. Et, pour connoître un traître,
Il n'est point de moyens... Mais je la vois paroître. (1)
Feignons; et de son cœur, d'un vain espoir flaté,
Par un mensonge adroit, tirons la vérité.

SCÈNE V.

MONIME, MITHRIDATE.

MITHRIDATE.

Enfin j'ouvre les yeux, et je me fais justice.
C'est faire à vos beautés un triste sacrifice,
Que de vous présenter, madame, avec ma foi,

---

traiter comme Racine. Aussi l'intrigue de l'Avare est-elle précisément la même que celle de Mithridate. Harpagon et le roi de Pont sont deux vieillards amoureux : l'un et l'autre ont leur fils pour rival ; l'un et l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leur fils et leur maîtresse, et les deux finissent par le mariage du jeune homme.

Molière et Racine ont également réussi, en traitant ces deux intrigues : l'une a amusé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens ; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verser des larmes. Molière a joué l'amour ridicule d'un vieil avare ; Racine a représenté les foiblesses d'un grand roi, et les a rendu respectables.

(1) *Mais je la vois paroître.*

On ne voit pas trop ce qui ramène Monime auprès de Mithridate.

Tout l'âge et le malheur que je traîne avec moi.
Jusqu'ici la fortune et la victoire mêmes (1)
Cachoient mes cheveux blancs sous trente diadêmes.
Mais ce tems-là n'est plus. Je régnois, et je fuis.
Mes ans se sont accrus : mes honneurs sont détruits ; (2)
Et mon front, dépouillé d'un si noble avantage,
Du tems, qui l'a flétri, laisse voir tout l'outrage.
D'ailleurs, mille desseins partagent mes esprits.
D'un camp prêt à partir vous entendez les cris.
Sortant de mes vaisseaux, il faut que j'y remonte.
Quel tems, pour un hymen, qu'une fuite si prompte,
Madame ! Et de quel front vous unir à mon sort,
Quand je ne cherche plus que la guerre et la mort ?
Cessez pourtant, cessez, de prétendre à Pharnace.
Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse.
Je ne souffrirai point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Possédant une amour qui me fut déniée, (3)

---

(1) *Jusqu'ici la fortune et la victoire mêmes*
Cachoient mes cheveux blancs sous trente diadêmes.

Mêmes ne peut être au pluriel dans cet endroit. L'image que présentent ces deux vers, est belle.

(2) *Mes ans se sont accrus : mes honneurs sont détruits ;*

Ce vers ressemble un peu à celui de Boileau :

Nos beaux jours sont finis : nos honneurs sont passés.
Épître X. vers 32.

(3) *Possédant une amour qui me fut déniée,*

Ce mot *déniée* n'est plus d'usage ; on le trouve encore dans Iphigénie.

Pour obtenir les vens que le ciel vous dénie.
Tom. IV. acte I. scène 1.

Vous fasse des Romains devenir l'alliée.
Mon trône vous est dû. Loin de m'en repentir,
Je vous y place même avant que de partir,
Pourvu que vous vouliez qu'une main qui m'est chère,
Un fils, le digne objet de l'amour de son père,
Xipharès, en un mot, devenant votre époux,
Me venge de Pharnace, et m'acquitte envers vous.

MONIME.

Xipharès ! Lui, seigneur !

MITHRIDATE.

Oui, lui-même, madame.
D'où peut naître, à ce nom, le trouble de votre ame ?
Contre un si juste choix qui peut vous révolter ?
Est-ce quelque mépris qu'on ne puisse dompter ?
Je le répète encor : c'est un autre moi-même,
Un fils victorieux, qui me chérit, que j'aime,
L'ennemi des Romains, l'héritier et l'appui
D'un empire et d'un nom qui va renaître en lui ;
Et, quoi que votre amour ait osé se promettre,
Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

MONIME.

Que dites-vous, ô ciel ! Pourriez-vous approuver ?...
Pourquoi, seigneur, pourquoi voulez-vous m'éprouver ?
Cessez de tourmenter une ame infortunée.....
Je sais que c'est à vous que je fus destinée ;
Je sais qu'en ce moment, pour ce nœud solemnel,
La victime, seigneur, nous attend à l'autel.
Venez.

MITHRIDATE.

Je le vois bien : quelque effort que je fasse,
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.
Je reconnois toujours vos injustes mépris ;
Ils ont même passé sur mon malheureux fils.

MONIME.

Je le méprise !

MITHRIDATE.

Hé bien, n'en parlons plus, madame ;
Continuez ; brûlez d'une honteuse flamme.
Tandis qu'avec mon fils je vais, loin de vos yeux,
Chercher au bout du monde un trépas glorieux ;
Vous, cependant, ici servez avec son frère,
Et vendez aux Romains le sang de votre père.
Venez. Je ne saurois mieux punir vos dédains,
Qu'en vous mettant moi-même en ses serviles mains ;
Et, sans plus me charger du soin de votre gloire,
Je veux laisser de vous jusqu'à votre mémoire. (1)
Allons, madame, allons. Je m'en vais vous unir.

MONIME.

Plutôt de mille morts dussiez-vous me punir !

MITHRIDATE.

Vous résistez en vain, et j'entends votre fuite. (2)

---

(1) *Je veux laisser de vous jusqu'à votre mémoire.*

Peut-on dire *laisser la mémoire de quelqu'un* pour *en perdre le souvenir?* Nous ne croyons pas cette manière de parler extrêmement correcte.

(2) *Vous résistez en vain, et j'entends votre fuite.*

Fuite, dans ce sens, n'est plus en usage.

MONIME.

En quelle extrêmité, seigneur, suis-je réduite ?
Mais enfin je vous crois, et je ne puis penser
Qu'à feindre si long-tems vous puissiez vous forcer.
Les dieux me sont témoins, qu'à vous plaire bornée,
Mon ame à tout son sort s'étoit abandonnée.
Mais, si quelque foiblesse avoit pu m'alarmer,
Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer,
Ne croyez point, seigneur, qu'auteur de mes alarmes,
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.
Ce fils victorieux que vous favorisez,
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,
Cet ennemi de Rome et cet autre vous-même,
Enfin, ce Xipharès que vous voulez que j'aime.....

MITHRIDATE.

Vous l'aimez ?

MONIME.

Si le sort ne m'eût donnée à vous,
Mon bonheur dépendoit de l'avoir pour époux.
Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage,
Nous nous aimions.... Seigneur, vous changez de visage! (1)

MITHRIDATE.

Non, madame : il suffit. Je vais vous l'envoyer.
Allez. Le tems est cher, il le faut employer.

---

(1). *Seigneur, vous changez de visage ?*

La petitesse du stratagême que Mithridate a employé, disparoît ici sous le grand intérêt qui en résulte ; il n'appartient qu'au génie de tirer un tel parti de ses fautes.

Je vois qu'à m'obéir vous êtes disposée.
Je suis content.

MONIME, *en s'en allant.*

O ciel! me serois-je abusée?

SCÈNE VI.

MITHRIDATE *seul.*

ILS s'aiment! C'est ainsi qu'on se jouoit de nous.
Ah, fils ingrat! tu vas me répondre pour tous;
Tu périras. Je sais combien ta renommée
Et tes fausses vertus ont séduit mon armée.
Perfide! je te veux porter des coups certains.
Il faut, pour te mieux perdre, écarter les mutins;
Et, faisant à mes yeux partir les plus rebelles,
Ne garder, près de moi, que des troupes fidelles.
Allons. Mais, sans montrer un visage offensé,
Dissimulons encor, comme j'ai commencé.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONIME, PHŒDIME.

MONIME.

PHŒDIME, au nom des dieux, fais ce que je desire.
Va voir ce qui se passe, et reviens me le dire.
Je ne sais; mais mon cœur ne se peut rassurer.
Mille soupçons affreux viennent me déchirer.
Que tarde Xipharès? Et d'où vient qu'il diffère
A seconder des vœux qu'autorise son père?
Son père, en me quittant, me l'alloit envoyer.
Mais il feignoit peut-être.... Il falloit tout nier.
Le roi feignoit?... Et moi, découvrant ma pensée... (1)
O dieux! en ce péril m'auriez-vous délaissée?
Et se pourroit-il bien qu'à son ressentiment
Mon amour indiscret eût livré mon amant?.....
Quoi, prince! quand, tout plein de ton amour extrême,
Pour savoir mon secret tu me pressois toi-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché;
Je t'ai même puni de l'avoir arraché;

(1) *Le roi feignoit?.. Et moi, découvrant ma pensée...*
La situation de Monime est à peu près semblable à celle d'Atalide dans le cinquième acte de Bajazet.

Et quand de toi peut-être un père se défie,
Que dis-je ? quand peut-être il y va de ta vie,
Je parle ; et, trop facile à me laisser tromper,
Je lui marque le cœur où sa main doit frapper.

PHOEDIME.

Ah ! traitez-le, madame, avec plus de justice !
Un grand roi descend-il jusqu'à cet artifice ?
A prendre ce détour qui l'auroit pu forcer ?
Sans murmure, à l'autel vous l'alliez devancer.....
Vouloit-il perdre un fils qu'il aime avec tendresse ?
Jusqu'ici les effets secondent sa promesse.
Madame, il vous disoit qu'un important dessein,
Malgré lui, le forçoit à vous quitter demain.
Ce seul dessein l'occupe ; et, hâtant son voyage,
Lui-même ordonne tout, présent sur le rivage.
Ses vaisseaux en tous lieux se chargent de soldats,
Et par-tout Xipharès accompagne ses pas.
D'un rival en fureur est-ce là la conduite ?
Et voit-on ses discours démentis par la suite ?

MONIME.

Pharnace, cependant, par son ordre arrêté,
Trouve en lui d'un rival toute la dureté.
Phœdime, à Xipharès fera-t'il plus de grâce ?

PHOEDIME.

C'est l'ami des Romains qu'il punit en Pharnace ;
L'amour a peu de part à ses justes soupçons.

MONIME.

Autant que je le puis, je cède à tes raisons ;

Elles calment un peu l'ennui qui me dévore.
Mais pourtant Xipharès ne paroît point encore.

PHOEDIME.

Vaine erreur des amans, qui, pleins de leurs desirs,
Voudroient que tout cédât au soin de leurs plaisirs;
Qui, prêts à s'irriter contre le moindre obstacle..... (1)

MONIME.

Ma Phœdime, et qui peut concevoir ce miracle ?
Après deux ans d'ennuis, dont tu sais tout le poids,
Quoi ! je puis respirer pour la première fois !
Quoi ! cher prince, avec toi je me verrois unie !
Et loin que ma tendresse eût exposé ta vie,
Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu
Approuver un amour si long-tems combattu !
Je pourrois tous les jours t'assurer que je t'aime !
Que ne viens-tu ?

---

(1) *Qui, prêts à s'irriter contre le moindre obstacle...*
On dit *s'irriter de quelque chose*, ou *être irrité par quelque chose*, et *s'irriter contre quelqu'un; obstacle* est ici personnifié.

SCÈNE II.

XIPHARÈS, MONIME, PHŒDIME.

MONIME.

SEIGNEUR, je parlois de vous même.
Mon ame souhaitoit de vous voir en ce lieu,
Pour vous.....

XIPHARÈS.

C'est maintenant qu'il faut vous dire adieu.

MONIME.

Adieu, vous ?

XIPHARÈS.

Oui, madame, et pour toute ma vie.

MONIME.

Qu'entends-je ? On me disoit... Hélas, ils m'ont trahie !

XIPHARÈS.

Madame, je ne sais quel ennemi couvert,
Révélant nos secrets, vous trahit et me perd.
Mais le roi, qui tantôt n'en croyoit point Pharnace,
Maintenant dans nos cœurs sait tout ce qui se passe.
Il feint; il me caresse, et cache son dessein.
Mais moi, qui, dès l'enfance, élevé dans son sein,
De tous ses mouvemens ai trop d'intelligence,
J'ai lu dans ses regards sa prochaine vengeance.

Il presse, il fait partir tous ceux dont mon malheur
Pourroit à la révolte exciter la douleur.
De ses fausses bontés j'ai connu la contrainte.
Un mot même d'Arbate a confirmé ma crainte;
Il a su m'aborder; et, les larmes aux yeux :
On sait tout, m'a-t'il dit, sauvez-vous de ces lieux...
Ce mot m'a fait frémir du péril de ma reine, (1)
Et ce cher intérêt est le seul qui m'amène.
Je vous crains pour vous-même, et je viens à genoux
Vous prier, ma princesse, et vous fléchir pour vous.
Vous dépendez ici d'une main violente,
Que le sang le plus cher rarement épouvante;
Et je n'ose vous dire à quelle cruauté
Mithridate jaloux s'est souvent emporté.
Peut-être c'est moi seul que sa fureur menace;
Peut-être, en me perdant, il veut vous faire grace.
Daignez, au nom des dieux, daignez en profiter.
Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter.
Moins vous l'aimez, et plus tâchez de lui complaire.
Feignez; efforcez-vous. Songez qu'il est mon père.
Vivez, et permettez que, dans tous mes malheurs,
Je puisse à votre amour ne coûter que des pleurs.

MONIME.

Ah, je vous ai perdu!

XIPHARÈS.

Généreuse Monime,

---

(1) *Ce mot m'a fait frémir du péril de ma reine,*
Ma reine, ma princesse; expressions fades et bourgeoises.

Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.
Votre seule bonté n'est point ce qui me nuit ;
Je suis un malheureux que le destin poursuit.
C'est lui qui m'a ravi l'amitié de mon père,
Qui le fit mon rival, qui révolta ma mère,
Et vient de susciter, dans ce moment affreux,
Un secret ennemi pour nous trahir tous deux.

MONIME.

Hé quoi ! cet ennemi vous l'ignorez encore ?

XIPHARÈS.

Pour surcroît de douleur, madame, je l'ignore.
Heureux, si je pouvois, avant que m'immoler,
Percer le traître cœur qui m'a pu déceler.

MONIME.

Hé bien, seigneur, il faut vous le faire connoître.
Ne cherchez point ailleurs cet ennemi, ce traître :
Frappez. Aucun respect ne vous doit retenir.
J'ai tout fait ; et c'est moi que vous devez punir.

XIPHARÈS.

Vous !

MONIME.

Ah ! si vous saviez, prince, avec quelle adresse
Le cruel est venu surprendre ma tendresse !
Quelle amitié sincère il affectoit pour vous !
Content, s'il vous voyoit devenir mon époux.
Qui n'auroit cru ?.. Mais non ; mon amour plus timide
Devoit moins vous livrer à sa bonté perfide.

Les dieux qui m'inspiroient, et que j'ai mal suivis,
M'ont fait taire trois fois par de secrets avis.
J'ai dû continuer. J'ai dû dans tout le reste....
Que sais-je enfin ? J'ai dû vous être moins funeste.
J'ai dû craindre du roi les dons empoisonnés,
Et je m'en punirai, si vous me pardonnez.

XIPHARÈS.

Quoi, madame ! c'est vous, c'est l'amour qui m'expose ? (1)
Mon malheur est parti d'une si belle cause ?
Trop d'amour a trahi nos secrets amoureux ? (2)
Et vous vous excusez de m'avoir fait heureux !
Que voudrois-je de plus ? Glorieux et fidelle,
Je meurs. Un autre sort au trône vous appelle :
Consentez-y, madame ; et, sans plus résister,
Achevez un hymen qui vous y fait monter.

MONIME.

Quoi ! vous me demandez que j'épouse un barbare,
Dont l'odieux amour pour jamais nous sépare ?

XIPHARÈS.

Songez que, ce matin, soumise à ses souhaits,

---

(1) *Quoi, madame ! c'est vous, c'est l'amour qui m'expose ?*

Ce vers et les suivans nous paroissent un peu fades. Racine se ressent souvent de cette mollesse de sentimens, dont cependant il avoit corrigé son siècle. Nous croyons que cette scène auroit dû être plus vive et plus touchante.

(2) *Trop d'amour a trahi nos secrets amoureux ?*

Vers de comédie. Ce qui fait passer plus aisément sur ces petites taches, c'est que Xipharès est très-intéressant dans cette scène.

Vous deviez l'épouser, et ne me voir jamais.

MONIME.

Eh! connoissois-je alors toute sa barbarie? (1)
Ne voudriez-vous point, qu'approuvant sa furie,
Après vous avoir vu tout percé de ses coups,
Je suivisse à l'autel un tyrannique époux;
Et que, daus une main de votre sang fumante,
J'allasse mettre, hélas, la main de votre amante?
Allez: de ses fureurs songez à vous garder,
Sans perdre ici le tems à me persuader.
Le ciel m'inspirera quel parti je dois prendre.
Que seroit-ce, grands Dieux! s'il venoit vous surprendre?
Que dis-je? On vient. Allez; courez. Vivez enfin;
Et du moins attendez quel sera mon destin.

SCÈNE III.

MONIME, PHŒDIME.

PHOEDIME.

MADAME, à quels périls il exposoit sa vie!
C'est le roi.

MONIME.

Cours l'aider à cacher sa sortie.

(1) *Eh! connoissois-je alors toute sa barbarie?*
Ne voudriez-vous point, qu'approuvant sa furie, etc.

C'est ici que la scène devient tragique; mais la chaleur de ce couplet ne peut faire passer tous les discours langoureux qui le précèdent.

Va, ne le quitte point ; et qu'il se garde bien
D'ordonner de son sort, sans être instruit du mien.

SCÈNE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Allons, madame, allons. Une raison secrette
Me fait quitter ces lieux, et hâter ma retraite.
Tandis que mes soldats, prêts à suivre leur roi,
Rentrent dans mes vaisseaux pour partir avec moi,
Venez, et qu'à l'autel ma promesse accomplie,
Par des nœuds éternels l'un à l'autre nous lie.

MONIME.

Nous, seigneur ?

MITHRIDATE.

Quoi, madame ! osez-vous balancer ?

MONIME.

Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penser ?

MITHRIDATE.

J'eus mes raisons alors. Oublions-les, madame.
Ne songez maintenant qu'à répondre à ma flamme.
Songez que votre cœur est un bien qui m'est dû.

MONIME.

Hé ! pourquoi donc, seigneur, me l'avez-vous rendu ?

MITHRIDATE.

Quoi ! pour un fils ingrat toujours préoccupée ,
Vous croiriez.....

MONIME.

Quoi , seigneur ! vous m'auriez donc trompée ?

MITHRIDATE.

Perfide ! il vous sied bien de tenir ce discours ,
Vous , qui gardant au cœur d'infidelles amours ,
Quand je vous élevois au comble de la gloire ,
M'avez des trahisons préparé la plus noire.
Ne vous souvient-il plus , cœur ingrat et sans foi ,
Plus que tous les Romains , conjuré contre moi ,
De quel rang glorieux j'ai bien voulu descendre ,
Pour vous porter au trône , où vous n'osiez prétendre ?
Ne me regardez point vaincu , persécuté ;
Revoyez-moi vainqueur , et par-tout redouté.
Songez de quelle ardeur dans Éphèse adorée , (1)
Aux filles de cent rois je vous ai préférée ;
Et négligeant pour vous tant d'heureux alliés ,
Quelle foule d'états je mettois à vos pieds.
Ah ! si d'un autre amour le penchant invincible
Dès-lors à mes bontés vous rendoit insensible ,

---

(1) *Songez de quelle ardeur dans Ephèse adorée ,*
Aux filles de cent rois je vous ai préférée ;

A quel mot se rapporte celui d'*adorée ?* C'est à Monime. Cette phrase paroît manquer de clarté.

Pourquoi

Pourquoi chercher si loin un odieux époux ? (1)
Avant que de partir, pourquoi vous taisiez-vous ?
Attendiez-vous, pour faire un aveu si funeste,
Que le sort ennemi m'eût ravi tout le reste ;
Et que, de toutes parts me voyant accabler,
J'eusse en vous le seul bien qui me pût consoler ?
Cependant, quand je veux oublier cet outrage,
Et cacher à mon cœur cette funeste image,
Vous osez à mes yeux rappeler le passé ;
Vous m'accusez encor quand je suis offensé.
Je vois que pour un traître un fol espoir vous flate.....
A quelle épreuve, ô ciel ! réduis-tu Mithridate ?
Par quel charme secret laissé-je retenir
Ce courroux si sévère et si prompt à punir ?
Profitez du moment que mon amour vous donne.
Pour la dernière fois, venez, je vous l'ordonne.
N'attirez point sur vous des périls superflus,
Pour un fils insolent que vous ne verrez plus.
Sans vous parer pour lui d'une foi qui m'est due,
Perdez-en la mémoire, aussi bien que la vue ; (2)
Et désormais, sensible à ma seule bonté,

---

(1) *Pourquoi chercher si loin un odieux époux ?*
Avant que de partir, etc.

Racine a substitué ce vers au suivant, qui se trouve dans l'édition de 1673 :

« Sans chercher de si loin un odieux époux.
» Avant que de partir, *etc.* »

(2) *Perdez-en la mémoire, aussi bien que la vue ;*

On dit bien *perdre la mémoire de quelqu'un ;* mais on ne peut pas dire également *en perdre la vue.*

Méritez le pardon qui vous est présenté.

MONIME.

Je n'ai point oublié quelle reconnoissance,
Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance.
Quelque rang où jadis soient montés mes aïeux, (1)
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux.
Je songe avec respect de combien je suis née
Au-dessous des grandeurs d'un si noble hyménée;
Et, malgré mon penchant et mes premiers desseins
Pour un fils, après vous, le plus grand des humains,
Du jour que sur mon front on mit ce diadême, (2)
Je renonçai, seigneur, à ce prince, à moi-même;
Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,
Loin de moi, par mon ordre, il couroit m'oublier.
Dans l'ombre du secret ce feu s'alloit éteindre;
Et même de mon sort je ne pouvois me plaindre,
Puisqu'enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux,
Je faisois le bonheur d'un héros tel que vous. (3)

---

(1) *Quelque rang où jadis soient montés mes aïeux,*
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux.

Monime ne peut faire sentir avec plus de douceur à Mithridate qu'il n'a point tant *descendu* en voulant l'épouser.

(2) *Du jour que sur mon front on mit ce diadême,*
Je renonçai, seigneur, etc.

VARIANTE.

« Du jour qu'on m'imposa pour vous ce diadême,
» Je renonçai, seigneur, *etc.* »

(3) *Puisqu'enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux,*
Je faisois le bonheur d'un héros tel que vous.

Cette réponse de Monime est remplie d'adresse. Observez

Vous seul, seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
A cette obéissance où j'étois attachée ; (1)
Et ce fatal amour dont j'avois triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé,
Dont la cause à jamais s'éloignoit de ma vue,
Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincue.
Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir.
En vain vous en pourriez perdre le souvenir ;
Et cet aveu honteux, où vous m'avez forcée,
Demeurera toujours présent à ma pensée.
Toujours je vous croirois incertain de ma foi.
Et le tombeau, seigneur, est moins triste pour moi,
Que le lit d'un époux (2) qui m'a fait cet outrage,

---

la manière dont elle ménage l'amour propre du malheureux Mithridate. Tout ce qu'elle lui dit la rend on ne peut pas plus intéressante.

(1) *Vous seul, seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée*
A cette obéissance où j'étois attachée ;

On ne dit guères être *attaché à une obéissance ;* mais le mot *arraché* qui précède, prépare, sans qu'on s'en doute, à cette expression.

(2) *Et le tombeau, seigneur, est moins triste pour moi,*
Que le lit d'un époux, etc.

Il nous semble que la fin de cette réponse n'est pas aussi adroite que le commencement. Monime, à qui Mithridate vient de dire :

« N'attirez pas sur vous des périls superflus,
» Pour un fils insolent que vous ne verrez plus, »

auroit dû être plus effrayée de ces derniers mots : elle ne devroit point non plus répondre de manière à irriter ce roi violent contre le prince qu'elle aime.

Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
Et qui, me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui.

MITHRIDATE.

C'est donc votre réponse? Et, sans plus me complaire,
Vous refusez l'honneur que je voulois vous faire?
Pensez-y bien. J'attends, pour me déterminer.....

MONIME.

Non, seigneur, vainement vous croyez m'étonner.
Je vous connois. Je sais tout ce que je m'apprête;
Et je vois quels malheurs j'assemble sur ma tête.
Mais le dessein est pris : rien ne peut m'ébranler.
Jugez-en, puisqu'ainsi je vous ose parler,
Et m'emporte au-delà de cette modestie,
Dont, jusqu'à ce moment, je n'étois point sortie.
Vous vous êtes servi de ma funeste main,
Pour mettre à votre fils un poignard dans le sein.
De ses feux innocens j'ai trahi le mystère;
Et quand il n'en perdroit que l'amour de son père,
Il en mourra, seigneur. (1) Ma foi, ni mon amour
Ne seront point le prix d'un si cruel détour.
Après cela jugez. Perdez une rebelle.
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna sur elle.

---

(1) *Et quand il n'en perdroit que l'amour de son père,*
Il en mourra, seigneur.

Ces vers corrigent tout, et font que tout ce que Monime vient de hasarder, n'est plus que l'expression d'une ame ferme et sans détour.

J'attendrai mon arrêt, vous pouvez commander.
Tout ce qu'en vous quittant j'ose vous demander,
Croyez (à la vertu je dois cette justice)
Que je vous trahis seule, et n'ai point de complice;
Et que d'un plein succès vos vœux seroient suivis, (1)
Si j'en croyois, seigneur, les vœux de votre fils.

SCÈNE V.

MITHRIDATE *seul.*

ELLE me quitte! Et moi, dans un lâche silence, (2)
Je semble de sa fuite approuver l'insolence!
Peu s'en faut que mon cœur, penchant de son côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté!
Qui suis-je? Est-ce Monime? Et suis-je Mithridate?...
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate.
Ma colère revient, et je me reconnois. (3)

(1) *Et que d'un plein succès vos vœux seroient suivis*,
On lit dans l'édition de 1673 :
« Et que d'un plein effet vos vœux seroient suivis. »

(2) *Elle me quitte! Et moi, dans un lâche silence,*
Je semble de sa fuite approuver l'insolence!
Ce monologue n'est pas moins admirable que celui du troisième acte, par le tumulte des passions, et par la foule des mouvemens opposés qui agitent Mithridate.

(3) *Ma colère revient, et je me reconnois.*
Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.
Reconnois et *à la fois*, ne riment point ensemble; il est

Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.
Je vais à Rome ; et c'est par de tels sacrifices,
Qu'il faut à ma fureur rendre les dieux propices.
Je le dois, je le puis, ils n'ont plus de support.
Les plus séditieux sont déjà loin du bord.
Sans distinguer entre eux qui je hais, ou qui j'aime,
Allons, et commençons par Xipharès lui-même.....
Mais quelle est ma fureur? Et qu'est-ce que je dis?
Tu vas sacrifier, qui, malheureux? Ton fils!
Un fils que Rome craint! qui peut venger son père! (1)
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire?
Ah! dans l'état funeste où ma chûte m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis?
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse...
J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une maîtresse. (2)

à croire qu'au tems de Racine on pouvoit prononcer *ois*, dans *reconnois ;* mais l'usage a changé.

(1) *Un fils que Rome craint ! qui peut venger son père !*
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire ?

Cette raison politique est admirable dans la bouche de Mithridate.

(2) *J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une maîtresse.*

Corneille avoit dit dans le Cid :

Nous n'avons qu'un honneur; il est tant de maîtresses?
Acte III, scène IV.

L'idée de ces deux vers paroît avoir été suggérée à ces deux poëtes, par la réponse que fit Henri IV à Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort.

Pardieu, madame, disoit-il, en défendant Sully, *je vous déclare que si j'étois réduit en cette nécessité, que de choisir*

Quoi ! ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conserver ?
Cédons-là. Vains efforts, qui ne font que m'instruire
Des foiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire !
Je brûle, je l'adore ; et, loin de la bannir.....
Ah ! c'est un crime encor dont je la veux punir ;
Mon amour trop long-tems tient ma gloire captive.
Qu'elle périsse seule, et que mon fils me suive.
Un peu de fermeté, punissant ses refus,
Me va mettre en état de ne la craindre plus.
Quelle pitié retient mes sentimens timides ?
N'en ai-je pas déjà puni de moins perfides ?
O Monime ! O mon fils ! Inutile courroux !
Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous,
Si vous saviez ma honte, (1) et qu'un avis fidelle
De mes lâches combats vous portât la nouvelle !

à perdre l'un ou l'autre, que je me passerois mieux de dix maîtresses comme vous, que d'un serviteur comme lui, que vous avez appelé valet en ma présence et la sienne pour l'offenser ; chose que je ne trouve nullement bonne, etc. Économies royales, politiques et militaires, pag. 502. édition d'Amsterdam.

(1) *Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous, Si vous saviez ma honte*, etc.

Ce retour que Mithridate fait sur lui-même, relève bien toutes ses foiblesses. Ajax, ouvrant les yeux sur les tristes effets de sa folie, fait une pareille apostrophe à Ulysse absent :

O toi, lui dit-il, *qui fus l'artisan de tous les maux..... fils de Laërte, tu ris à présent de mes malheurs ! Quelle joie délicieuse pour toi !* Sophocle, *Ajax furieux*, acte II. Racine, ainsi qu'on le voit page 18 du Sophocle qui lui a appartenu,

Quoi ! des plus chères mains craignant les trahisons, (1)
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons.
J'ai su, par une longue et pénible industrie, (2)
Des plus mortels venins prévenir la furie.

---

et que l'on conserve à la bibliothèque du roi, s'étoit arrêté sur cet endroit pour en faire usage.

(1) *Quoi ! des plus chères mains craignant les trahisons,*
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons.

Si l'artifice dont Mithridate se sert pour découvrir le secret de Monime, est puérile, on ne peut s'empêcher de convenir que le langage sublime avec lequel il se reproche sa foiblesse, la force et la noblesse avec laquelle il en convient, servent bien à faire excuser les détours dont il s'est servi pour s'en instruire.

(2) *J'ai su, par une longue et pénible industrie*, etc.

C'est la pensée de Martial, *épig. lib. V.*

Profecit poto Mithridates sæpè veneno,
Toxica ne possint sæva nocere sibi.

Pline observe que ce prince est le seul qui ait imaginé de boire tous les jours du poison après avoir pris les préservatifs qui pouvoient en arrêter les dangereux effets ; *liv. XXV. chap.* 11. Il prétend même que Pompée trouva dans un fort appelé le Châteauneuf, des traités de médecine, composés par Mithridate, *ibid. pag.* 360 ; et sur-tout la composition de l'antidote qui porte son nom, et dont Pline, Paul d'Egine, Celse, Gellius et Gallien le croient l'inventeur : anecdote que Quintus Serenus a renfermée dans les vers suivans :

Antidotus verò multis Mithridatica fertur
Consociata modis ; sed magnus scrinia regis
Cum raperet victor, vilem deprendit in illis
Synthesin, et vulgata satis medicamina risit.

Ah ! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux, (1)
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années !
De ce trouble fatal par où dois-je sortir ?

SCÈNE VI.

MITHRIDATE, ARBATE.

ARBATE.

SEIGNEUR, tous vos soldats ne veulent plus partir.
Pharnace les retient ; Pharnace leur révèle
Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

(1) *Ah ! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,*
Et repoussant les traits d'un amour dangereux, etc.

Apollon, amoureux de Daphné, fait, dans Ovide, à peu près le même raisonnement.

Je suis, dit-il, *l'inventeur de la médecine ; j'ai découvert, le premier, la nature de toutes les plantes, et j'ai fait connoître l'usage qu'on peut faire de leur vertu. Qu'il est malheureux pour moi qu'il n'y en ait aucune parmi elles qui puisse remédier à mon amour ; et que les connoissances que j'emploie au soulagement des autres, ne soient inutiles que pour moi !* Métamorphoses, liv. I. Idée que ce poëte a présentée d'une autre manière dans la lettre d'OEnone à Pâris.

Me miseram ! quòd amor non est medicabilis herbis ;
Destituor prudens artis ab arte meâ.

MITHRIDATE.

Pharnace !

ARBATE.

Il a séduit ses gardes les premiers ; (1)
Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers.
De mille affreux périls ils se forment l'image.
Les uns avec transport embrassent le rivage ;
Les autres, qui partoient, s'élancent dans les flots,
Ou présentent leurs dards aux yeux des matelots.
Le désordre est par-tout ; et, loin de nous entendre,
Ils demandent la paix, et parlent de se rendre.
Pharnace est à leur tête ; et, flatant leurs souhaits,
De la part des Romains, il leur promet la paix.

MITHRIDATE.

Ah, le traître !... Courez. Qu'on appèle son frère ;
Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son père.

ARBATE.

J'ignore son dessein. Mais un soudain transport
L'a déjà fait descendre, et courir vers le port ;
Et l'on dit que, suivi d'un gros d'amis fidelles,
On l'a vu se mêler au milieu des rebelles.

---

(1) *Il a séduit ses gardes les premiers ;*
Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers.

Comme dans un poëte aussi parfait que Racine, les moindres détails doivent être remarqués, *premiers* et *fiers* ne riment point ensemble, parce qu'on prononce l'*r* dans le mot de *fier*, et qu'on ne la prononce pas dans celui de *premier*.

C'est tout ce que j'en sais.

MITHRIDATE.

Ah, qu'est-ce que j'entends !
Perfides ! ma vengeance a tardé trop long-tems.
Mais je ne vous crains point. Malgré leur insolence,
Les mutins n'oseroient soutenir ma présence.
Je ne veux que les voir ; je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main deux fils audacieux.

SCÈNE VII.

MITHRIDATE, ARBATE, ARCAS.

ARCAS.

SEIGNEUR, tout est perdu. Les rebelles, Pharnace,
Les Romains sont en foule autour de cette place.

MITHRIDATE.

Les Romains ? (1)

ARCAS.

De Romains le rivage est chargé,
Et bientôt dans ces murs vous êtes assiégé.

(1) *Les Romains ?*

La manière dont Mithridate annonce sa surprise, en répétant *les Romains*, est de la plus grande expression.

MITHRIDATE.

(*à Arcas.*)

Ciel ! courons. Écoutez. Du malheur qui me presse,
Tu ne jouiras pas, infidelle princesse. (1)

---

(1) *Du malheur qui me presse,*
Tu ne jouiras pas, infidelle princesse.

Voyez avec quelle attention Racine paroît tenir à tous les détails de son sujet, et justifier d'avance son héros sur l'ordre qu'il enverra à Monime de s'empoisonner.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

MADAME, où courez-vous? Quels aveugles transports
Vous font tenter sur vous de criminels efforts?
Hé quoi! vous avez pu, trop cruelle à vous-même,
Faire un affreux lien d'un sacré diadême?
Ah! ne voyez-vous pas que les dieux plus humains
Ont eux-même rompu ce bandeau dans vos mains.

MONIME.

Hé! par quelle fureur, obstinée à me suivre,
Toi-même, malgré moi, veux-tu me faire vivre?
Xipharès ne vit plus. Le roi désespéré
Lui-même n'attend plus qu'un trépas assuré.
Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace?
Perfide! prétends-tu me livrer à Pharnace?

PHŒDIME.

Ah! du moins attendez qu'un fidèle rapport
De son malheureux frère ait confirmé la mort.
Dans la confusion que nous venons d'entendre,

Les yeux peuvent-ils pas aisément se méprendre ? (1)
D'abord, vous le savez, un bruit injurieux
Le rangeoit du parti d'un camp séditieux ;
Maintenant on vous dit que ces mêmes rebelles
Ont tourné contre lui leurs armes criminelles.
Jugez de l'un par l'autre, et daignez écouter.....

MONIME.

Xipharès ne vit plus ; il n'en faut point douter. (2)
L'événement n'a point démenti mon attente.
Quand je n'en aurois pas la nouvelle sanglante, (3)
Il est mort ; et j'en ai, pour garans trop certains,
Son courage et son nom, trop suspects aux Romains.
Ah ! que, d'un si beau sang dès long-tems altérée,
Rome tient maintenant sa victoire assurée !

---

(1) *Dans la confusion que nous venons d'entendre,*
Les yeux peuvent-ils pas aisément se méprendre ?
C'est-à-dire, *dans la confusion des faits et des récits que nous venons d'entendre*, etc. Le trouble du personnage se peint dans ses paroles. Il n'a pas le tems de tout dire.

(2) *Xipharès ne vit plus ; il n'en faut point douter.*

VARIANTE.

« Xipharès est sans vie ; il n'en faut point douter. »

(3) *Quand je n'en aurois pas la nouvelle sanglante*,
Dans la douleur qui déchire Monime, on doit lui passer l'expression de *nouvelle sanglante*, qu'on seroit peut-être en droit de reprendre dans une situation moins tragique. Mais Monime est amante, elle s'imagine voir couler le sang de Xipharès. Elle confond la nouvelle de sa mort avec l'image même des blessures qu'il a reçues.

Quel ennemi son bras leur alloit opposer !
Mais sur qui, malheureuse, oses-tu t'excuser ?
Quoi ! tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'opprimes,
Et dans tous ses malheurs reconnoître tes crimes ?
De combien d'assassins l'avois-je envelopé !
Comment à tant de coups seroit-il échapé ?
Il évitoit en vain les Romains et son frère ;
Ne le livrois-je pas aux fureurs de son père ?
C'est moi qui, les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les embrâse tous ;
Tison de la discorde, et fatale furie,
Que le démon de Rome a formée et nourie.
Et je vis ! Et j'attends que, de leur sang baigné,
Pharnace des Romains revienne accompagné !
Qu'il étale à mes yeux sa parricide joie !
La mort au désespoir ouvre plus d'une voie.
Oui, cruelles, en vain vos injustes secours (1)
Me ferment du tombeau les chemins les plus courts.
Je trouverai la mort jusques dans vos bras même.
Et toi, fatal tissu, malheureux diadême,
Instrument et témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie et mon supplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeste service ?

(1) *Oui, cruelles, en vain vos injustes secours*

Le mot de *cruelles* au plurier ne peut s'adresser qu'aux femmes de Monime ; les comédiens, si scrupuleux maintenant sur le costume et la vraisemblance, devroient, en représentant Mithridate, faire accompagner Monime de plusieurs femmes, et non de Phœdime seule.

A mes tristes regards, va, cesse de t'offrir;
D'autres armes, sans toi, sauront me secourir;
Et périsse le jour, et la main meurtrière,
Qui jadis sur mon front t'attacha la première! (1)

PHOEDIME.

On vient, madame, on vient; et j'espère qu'Arcas,
Pour bannir vos frayeurs, porte vers vous ses pas.

SCÈNE II.

MONIME, ARCAS, PHŒDIME.

MONIME.

En est-ce fait, Arcas? Et le cruel Pharnace.....

ARCAS.

Ne me demandez rien de tout ce qui se passe,
Madame. On m'a chargé d'un plus funeste emploi,
Et ce poison vous dit les volontés du roi.

PHOEDIME.

Malheureuse princesse!

MONIME.

Ah, quel comble de joie!

(1) *Et périsse le jour, et la main meurtrière,*
Qui jadis sur mon front t'attacha la première!
Le *qui* ne se rapporte point à *jour*, comme on l'a prétendu, mais seulement à *main*.

Donnez. Dites, Arcas, au roi qui me l'envoie, (1)
Que de tous les présens que m'a faits sa bonté,
Je reçois le plus cher et le plus souhaité.
A la fin je respire; et le ciel me délivre
Des secours importuns qui me forçoient de vivre.
Maîtresse de moi-même, il veut bien qu'une fois
Je puisse de mon sort disposer à mon choix.

PHOEDIME.

Hélas!

MONIME.

Retiens tes cris; et, par d'indignes larmes,
De cet heureux moment ne trouble point les charmes;
Si tu m'aimois, Phœdime, il falloit me pleurer,
Quand d'un titre funeste on me vint honorer;
Et lorsque, m'arrachant du doux sein de la Grèce,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse.
Retourne maintenant chez ces peuples heureux;
Et si mon nom encor s'est conservé chez eux,
Dis-leur ce que tu vois; et de toute ma gloire,
Phœdime, conte-leur la malheureuse histoire.

---

(1) *Donnez. Dites, Arcas, au roi qui me l'envoie*, etc.

C'est une espèce d'imitation de la réponse de Sophonisbe à l'esclave qui lui apporta le poison de la part de Massinissa. *Accipio, inquit, nuptiale munus; nec ingratum, si nihil majus vir uxori præstare potuit.* Tite-Live, liv. XL. chap. 10.

Plutarque écrit que Statira, sœur de Mithridate, *fit remercier ce prince*, dans une circonstance pareille, *de l'attention qu'il avoit eue de se souvenir d'elle, et d'empêcher qu'elle ne tombât au pouvoir du vainqueur.*

Et toi, qui de ce cœur, dont tu fus adoré,
Par un jaloux destin fus toujours séparé,
Héros avec qui, même en terminant ma vie,
Je n'ose en un tombeau demander d'être unie,
Reçois ce sacrifice, et puisse, en ce moment,
Ce poison expier le sang de mon amant!

SCÈNE III.

MONIME, ARBATE, ARCAS, PHŒDIME.

ARBATE.

Arrêtez, arrêtez!

ARCAS.

Que faites-vous, Arbate?

ARBATE.

Arrêtez! J'accomplis l'ordre de Mithridate.

MONIME.

Ah! laissez-moi.....

ARBATE, *jetant le poison.*

Cessez, vous dis-je, et laissez-moi, (1)
Madame, exécuter les volontés du roi.
Vivez. Et vous, Arcas, du succès de mon zèle
Courez à Mithridate apprendre la nouvelle.

(1) *Cessez, vous dis-je, et laissez-moi*, etc. Le mot de *laissez-moi*, répété deux fois dans le même vers, fait un mauvais effet.

SCÈNE IV.

MONIME, ARBATE, PHŒDIME.

MONIME.

Ah ! trop cruel Arbate, à quoi m'exposez-vous ?
Est-ce qu'on croit encor mon supplice trop doux?
Et le roi, m'enviant une mort si soudaine,
Veut-il plus d'un trépas pour contenter sa haine?

ARBATE.

Vous l'allez voir paroître, et j'ose m'assurer
Que vous-même, avec moi, vous allez le pleurer.

MONIME.

Quoi ! le roi ?.....

ARBATE.

Le roi touche à son heure dernière,
Madame, et ne voit plus qu'un reste de lumière.
Je l'ai laissé sanglant, porté par des soldats;
Et Xipharès, en pleurs, accompagne leurs pas.

MONIME.

Xipharès ! Ah, grands dieux ! je doute si je veille,
Et n'ose qu'en tremblant en croire mon oreille.
Xipharès vit encor ? Xipharès que mes pleurs.....

ARBATE.

Il vit, chargé de gloire, accablé de douleurs.

De sa mort en ces lieux la nouvelle semée
Ne vous a pas vous seule et sans cause alarmée.
Les Romains, qui par-tout l'appuyoient par des cris,
Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.
Le roi, trompé lui-même, en a versé des larmes;
Et désormais certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle fils de toutes parts pressé,
Sans espoir de secours, tout prêt d'être forcé,
Et voyant, pour surcroît de douleur et de haine,
Parmi ses étendards porter l'aigle romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins,
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.
D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a cru les plus fidelles;
Il les a trouvés tous sans force et sans vertu.
Vain secours, a-t'il dit, *que j'ai trop combattu !* (1)
Contre tous les poisons soigneux de me défendre,
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvois attendre.
Essayons maintenant des secours plus certains,
Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains.

---

(1) *Vain secours*, a-t'il dit, *que j'ai trop combattu ! Contre tous les poisons*, etc.

Racine a emprunté l'idée de ce morceau du discours qu'adressa Mithridate à Bituitus, chef des Gaulois, *Maintenant*, dit-il, *c'est donc en vain que je recours à la force du poison; contre lequel je n'ai que trop bien réussi à me prémunir. Insensé que j'étois ! je ne me suis point mis en garde contre un poison plus dangereux, et qui attaque la vie de tous les rois : la perfidie de mes amis, de mes enfans, de mes armées !* Appien, guerre de Mithrid. pag. 249. Justin, liv. XXXVII. chap. 1, pag. 439.

Il parle; et défiant leurs nombreuses cohortes,
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes. (1)
A l'aspect de ce front, dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
Vous les eussiez vus tous, retournant en arrière, (2)
Laisser entre eux et nous une large carrière;
Et déjà quelques-uns couroient épouvantés
Jusques dans les vaisseaux qui les ont apportés.
Mais, le dirai-je, ô ciel! rassurés par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,
Ils reprennent courage, ils attaquent le roi,
Qu'un reste de soldats défendoit avec moi.
Qui pourroit exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups, accompagnés de regards effroyables,
Son bras, se signalant pour la dernière fois,
A de ce grand héros terminé les exploits?
Enfin, las et couvert de sang et de poussière,
Il s'étoit fait de morts une noble barrière.

---

(1) *Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.* Racine avoit mis d'abord :

« Du palais, à ces mots, il leur ouvre les portes. »

(2) *A l'aspect de ce front*, etc.....

Vous les eussiez vus tous, retournant en arrière,

Ce tableau paroît emprunté de Virgile, liv. II. v. 399.

Diffugiunt alii ad naves, et littora cursu
Fida petunt; pars ingentem, formidine capti,
Scandunt rursus equum et notâ conduntur in alvo.

Les uns se sauvent vers le port, et gagnent leurs vaisseaux; les autres, frappés d'une honteuse épouvante, rentrent dans les flancs du cheval. Traduction de l'abbé Desfontaines.

Un autre bataillon s'est avancé vers nous.
Les Romains, pour le joindre, ont suspendu leurs coups.
Ils vouloient tous ensemble accabler Mithridate.
Mais lui : *c'en est assez*, m'a-t'il dit, *cher Arbate*,
Le sang et ma fureur m'emportent trop avant.
Ne livrons pas sur-tout Mithridate vivant. (1)
Aussitôt dans son sein il plonge son épée.
Mais la mort fuit encor sa grande ame trompée.
Ce héros dans mes bras est tombé tout sanglant,
Foible, et qui s'irritoit contre un trépas si lent;
Et se plaignant à moi de ce reste de vie,
Il soulevoit encor sa main appesantie;
Et, marquant à mon bras la place de son cœur,
Sembloit d'un coup plus sûr implorer la faveur.
Tandis que, possédé de ma douleur extrême, (2)
Je songe bien plutôt à me percer moi-même;
De grands cris ont soudain attiré mes regards.
J'ai vu, qui l'auroit cru ? j'ai vu de toutes parts
Vaincus et renversés les Romains et Pharnace,
Fuyant vers leurs vaisseaux abandonner la place;
Et le vainqueur, vers nous s'avançant de plus près,
A mes yeux éperdus a montré Xipharès.

MONIME.

Juste ciel!

---

(1) *Ne livrons pas sur-tout Mithridate vivant.*

Cette mort est digne de Mithridate. C'est le dernier coup de pinceau au caractère de ce grand roi.

(2) *Tandis que, possédé de ma douleur extrême,*

Possédé n'est pas, à ce que nous croyons, le mot propre; il nous semble que *tout entier à* auroit été meilleur.

ARBATE.

Xipharès, toujours resté fidelle, (1)
Et qu'au fort du combat une troupe rebelle,
Par ordre de son frère, avoit enveloppé,
Mais qui, d'entre leurs bras à la fin échappé,
Força les plus mutins, et regagnant le reste,
Heureux et plein de joie en ce moment funeste,
A travers mille morts, ardent, victorieux,
S'étoit fait vers son père un chemin glorieux.
Jugez de quelle horreur cette joie est suivie.
Son bras aux pieds du roi l'alloit jeter sans vie.
Mais on court, on s'oppose à son emportement.
Le roi m'a regardé dans ce triste moment,
Et m'a dit, d'une voix qu'il poussoit avec peine :
S'il en est tems encor, cours, et sauve la reine.
Ces mots m'ont fait trembler pour vous, pour Xipharès.
J'ai craint, j'ai soupçonné quelques ordres secrets.
Tout lassé que j'étois, ma frayeur et mon zèle
M'ont donné, pour courir, une force nouvelle ;
Et, malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux
D'avoir paré le coup qui vous perdoit tous deux.

---

(1) *Xipharès, toujours resté fidelle,*
Et qu'au fort du combat une troupe rebelle,
Par ordre de son frère, avoit enveloppé,

VARIANTE.

« Xipharès, qu'une troupe rebelle,
» Qui craignoit son courage et connoissoit son zèle,
» Malgré tous ses efforts, avoit enveloppé »

MONIME.

Ah! que, de tant d'horreurs justement étonnée,
Je plains de ce grand roi la triste destinée!
Hélas! et plût aux dieux, qu'à son sort inhumain
Moi-même j'eusse pu ne point prêter la main;
Et que, simple témoin du malheur qui l'accable,
Je le pûsse pleurer sans en être coupable!
Il vient. Quel nouveau trouble excite en mes esprits
Le sang du père, ô ciel! et les larmes du fils!

SCÈNE DERNIÈRE.

MITHRIDATE, XIPHARÈS, MONIME, ARBATE, ARCAS, PHŒDIME, *Gardes qui soutiennent Mithridate.*

MONIME.

Ah! que vois-je, seigneur, et quel sort est le vôtre?

MITHRIDATE.

Cessez, et retenez vos larmes l'un et l'autre.
(*montrant Xipharès.*)
Mon sort, de sa tendresse et de votre amitié,
Veut d'autres sentimens que ceux de la pitié;
Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point par des pleurs être déshonorée.
J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.

Ennemi des Romains et de la tyrannie,
Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie ;
Et j'ose me flater qu'entre les noms fameux
Qu'une pareille haine a signalés contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire.
Le ciel n'a pas voulu, qu'achevant mon dessein,
Rome en cendres me vît expirer dans son sein.
Mais au moins quelque joie en mourant me console :
J'expire environné d'ennemis que j'immole ;
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains,
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains. (1)
A mon fils Xipharès je dois cette fortune ;
Il épargne à ma mort leur présence importune.
Que ne puis-je payer ce service important
De tout ce que mon trône eut de plus éclatant ?
Mais vous me tenez lieu d'empire et de couronne.
Vous seule me restez : souffrez que je vous donne, (2)

---

(1) *Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.*

On s'est élevé contre cette expression, *mes regards ont vu*, etc. on a prétendu que des *regards* ne voyoient point. Mais cette expression, peut-être incorrecte, passera toujours en faveur du sentiment qu'elle renferme.

(2) *Vous seule me restez : souffrez que je vous donne, Madame ; et tous ces vœux que j'exigeois de vous*, etc.

Le père Brumoy a observé que Racine s'étoit rencontré dans cet endroit avec Sophocle. En effet, Mithridate, prêt d'expirer, donne Monime à Xipharès, comme Hercule mourant donne Iole à Hillus. Mais cette situation est bien différente dans Mithridate, puisque Xipharès est amant de Monime

Madame ; et tous ces vœux que j'exigeois de vous,
Mon cœur, pour Xipharès, vous les demande tous.

MONIME.

Vivez, seigneur, vivez, pour nous voir l'un et l'autre
Sacrifier toujours notre bonheur au vôtre. (1)
Vivez pour triompher d'un ennemi vaincu,
Pour venger.....

MITHRIDATE.

C'en est fait, madame, et j'ai vécu.
Mon fils, songez à vous ; gardez-vous de prétendre
Que de tant d'ennemis vous puissiez vous défendre.
Bientôt tous les Romains, de leur honte irrités,
Viendront ici sur vous fondre de tous côtés.
Ne perdez point le tems que vous laisse leur fuite,
A rendre à mon tombeau des soins dont je vous quitte.
Tant de Romains sans vie, en cent lieux dispersés,
Suffisent à ma cendre, et l'honorent assez.
Cachez-leur pour un tems vos noms et votre vie.
Allez, réservez-vous.....

---

et rival de son père : ce qui ne convient pas à Hillus. De part et d'autre, Iole et Monime sont la cause, l'une, de la mort d'Hercule, l'autre, de celle de Mithridate. Voilà toute la ressemblance que nous trouvons entre ces deux pièces.

(1) *Vivez, seigneur, vivez, pour nous voir l'un et l'autre Sacrifier toujours notre bonheur au vôtre.*

On trouve dans la première édition :

« Vivez, seigneur, vivez, pour le bonheur du monde,
» Et pour la liberté, qui sur vous seul se fonde.
» Vivez, *etc.* »

XIPHARÈS.

Moi, seigneur! que je fuie!
Que Pharnace impuni, les Romains triomphans,
N'éprouvent pas bientôt..... (1)

MITHRIDATE.

Non, je vous le défends.
Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse;
Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice. (2)

---

(1) *Que Pharnace impuni, les Romains triomphans, N'éprouvent pas bientôt.....*

On a critiqué le mot *impuni*, qui ne doit se rapporter *qu'aux choses*, et non *aux personnes*. Remarques de Louis Racine, *tom. I. pag.* 449. Il nous semble qu'ici il ne fait point de peine, et qu'on peut dire très-bien, sur-tout en vers, qu'un homme est *impuni*.

(2) *Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice.*

Racine a supprimé ici les vers suivans :

« Le Parthe, qu'ils gardoient pour triomphe dernier,
» Seul encor sous le joug refuse de plier;
» Allez le joindre. Allez, chez ce peuple indomptable,
» Porter de mon débris le reste redoutable.
» J'espère, et je m'en forme un présage certain,
» Que leurs champs bienheureux boiront le sang romain;
» Et si quelque vengeance à ma mort est promise,
» Que c'est à leur valeur que le ciel l'a remise.
» Mais je sens, *etc.* »

Ces vers sont foiblement écrits; il nous semble cependant qu'ils ajoutoient un dernier trait au caractère de Mithridate. Il est beau de voir cet ennemi des Romains enseigner encore en mourant à son fils les moyens de s'en venger.

Mais je sens affoiblir ma force et mes esprits.
Je sens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils.
Dans cet embrassement, dont la douceur me flate,
Venez, et recevez l'ame de Mithridate. (1)

MONIME.

Il expire!

XIPHARÈS.

Ah, madame! unissons nos douleurs,
Et par tout l'univers cherchons-lui des vengeurs.

---

(1) *Venez, et recevez l'ame de Mithridate.*

Cette scène est très-belle ; elle satisfait le spectateur, en ce que Monime et Xipharès, les deux personnages pour lesquels on s'intéresse, triomphent de leurs malheurs, et sont unis l'un à l'autre.

FIN.

EXAMEN
DE MITHRIDATE.

La pièce où Racine semble lutter contre Corneille avec plus d'avantage, est, sans contredit, la tragédie de Mithridate ; c'est du moins celle où il s'est le plus souvent élevé au ton mâle et sublime de l'auteur du Cid et des Horaces, et où il a peint le caractère d'un grand homme avec plus de force et de fierté.

Si l'artifice que Mithridate emploie pour découvrir le secret de Monime n'est pas digne d'un grand roi, il convient du moins au caractère de celui-ci, dont la dissimulation fut un des vices principaux. L'amour, il est vrai, que ce prince ressent pour Monime, affoiblit un peu la dignité de son rôle. Le parti qu'il prend ensuite de confier cette princesse à Xipharès, pour la soustraire au dessein qu'il suppose à Pharnace de s'en faire aimer, ne nous paroît pas non plus s'accorder trop bien avec la défiance et les soupçons de Mithridate, qui *craignoit*, dit-il, auparavant *d'avoir à combattre*, auprès de Monime, *un rival tel que* Xipharès. Mais la haine de ce roi pour les Romains est si bien développée ; son courage, sa fierté, son intrépidité et sa jalousie sont exprimés avec tant de force ; ce roi d'ailleurs se relève avec tant de noblesse et de grandeur dans les derniers actes, qu'on oublie aisément ses inconséquences et

ses foiblesses en faveur des beautés inimitables auxquelles elles ont donné lieu.

Quelques esprits difficiles ont reproché à Racine la confiance que Mithridate témoigne à Pharnace, en l'instruisant du dessein qu'il avoit formé *de porter la guerre en Italie, et d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'asservirent quelques siècles après, et par le même chemin qu'elles tinrent.* Considérations *sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, chap. VII.* Ils ont prétendu qu'un prince aussi soupçonneux ne devoit point faire connoître un projet d'une si grande importance à celui de ses fils qu'il savoit le plus attaché aux Romains, et le plus intéressé à en traverser l'exécution; mais ils n'ont pas fait attention que, par cette confiance simulée, Mithridate se proposoit seulement de s'assurer des vrais sentimens de Pharnace, et non point de l'associer au secret de cette entreprise. On a encore observé que Racine n'auroit point dû faire parler Mithridate avec cette élégance noble et facile qui se remarque dans son rôle. La manière rude et inculte, dont s'exprime Pharasmane dans le Rhadamiste de Crébillon, leur a paru le vrai modèle du style convenable au héros de Racine : mais ces critiques n'ont pas réfléchi que Mithridate parloit également bien toutes les langues connues dans cette partie de l'Asie qu'il illustra par ses exploits; que d'ailleurs il étoit très-versé dans la connoissance de toutes les sciences, et qu'il laissa même plusieurs ouvrages après sa mort, que Pompée fit traduire en latin.

Le défaut essentiel de la pièce de Mithridate est, selon nous, dans l'intrigue, où, quoi qu'on en puisse dire, il se trouve deux intérêts fort distincts. Le premier est l'amour de Xipharès et de Monime ; l'autre est la haine de Mithridate contre les Romains, et les projets de sa vengeance. Racine, il est vrai, a su fondre ces deux intérêts avec un art qui n'appartient qu'à lui ; mais en admirant l'adresse du poëte, on est forcé de convenir que les projets de Mithridate devroient faire l'unique intérêt de cette pièce, et que cet intérêt ne commence qu'au troisième acte, où l'on oublie alors les amours de Xipharès et de Monime.

Xipharès et Pharnace ont deux caractères très-opposés ; mais nous croyons que Racine a manqué en partie l'effet qu'ils auroient produit, s'il s'étoit moins asservi à les faire contraster l'un avec l'autre, et qu'il se fût plus attaché à faire connoître les ressorts particuliers de leur conduite. Le rôle de Xipharès n'est pas d'abord assez marqué ; c'est un prince foiblement amoureux, qui s'épuise en sentimens galans auprès de Monime, et qui renonce ensuite un peu trop aisément à l'espérance qu'il avoit de lui être uni par les nœuds de l'hymenée.

Pharnace, toujours prêt à sacrifier tous les sentimens de la nature au desir de régner, et à l'espoir si flatteur pour lui de prendre la place de son père dans le cœur de Monime, ne nous paroît pas non plus assez sérieusement occupé de cette passion pour qu'il fût nécessaire de la faire influer dans sa conduite.

C'est un fils dénaturé et barbare, qui, violant sans respect les droits les plus sacrés, trahit son père, traverse toutes ses vues, soulève contre lui les soldats qui lui avoient été jusques-là les plus dévoués; mais il nous semble que Racine n'a pas assez développé la part que ce prince avoit à la révolution qui donne lieu à la catastrophe, et qu'on peut dire qu'il paroît moins conduit par un but fixe et déterminé, que par la nécessité que le poëte s'étoit imposée de faire contraster la conduite odieuse qu'il lui fait tenir, avec les sentimens plus tendres et plus généreux de Xipharès.

Le caractère de Monime est un des plus intéressans qu'il y ait au théâtre. En effet, quel intérêt ne doit pas exciter une jeune princesse destinée à un roi qu'elle n'aime point, et qui sacrifie à son devoir l'amour qu'elle ressent pour un prince aimable dont elle est adorée?

La versification de Mithridate est tantôt douce et tendre, tantôt vive, forte et sublime, mais toujours pure, toujours harmonieuse, élégante, simple et noble: ce sont toujours des tours si naturels, que l'auteur semble ne les avoir point cherchés, et si neufs, qu'on les revoit toujours avec un nouveau plaisir.

FIN DU TOME TROISIÈME.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.